William Fielding

L'AMI DES ENFANS,

PAR

M. BERQUIN.

NOUVELLE ÉDITION,

TOME TROISIEME.



A LONDRES:

Chez J. Stockdale;
B. Law & Fils; J. Johnson; C. Dilly; J. Sewell
F. & C. Rivington; H. Murray; &
W. Creech, Edinburgh.

1794.

BRITISH MUSEUM

L'AMI DES ENFANS.

Les JARRETIERES et les MANCHETTES.

Louiſe. LE joli jour que celui des étrennes! Ah! ma ſœur, il me tarde bien qu'il n'arrive.

Sophie. Tiens, ne m'en parle pas. Ce mois crotté de Décembre me paroît plus long à lui ſeul que tout le reſte de l'année. Que de belles choſes nous allons avoir! j'y rêve la nuit, ou je m'éveille pour y penſer.

Louiſe. Te ſouviens-tu l'année derniere comme tous les amis de papa & de maman nous apportoient des bonbons & des joujoux? Nous en avions tant, que nous ne ſavions où les fourrer.

Sophie. Et la veille, comme le ſallon fut éclairé de bougies! Je crois y être encore. Il y avoit une grande table couverte de jolis préſens. Maman nous appella d'une voix douce. Venez, mes cheres filles, recevez ces cadeaux d'auſſi bon cœur que je vous les donne. Elle nous embraſſoit, & pleuroit de joie. Je ne l'ai jamais vue ſi contente que ce jour-là, en nous voyant frapper dans nos mains, & danſer, comme des folles, autour de la chambre.

Louiſe. Elle étoit, je crois, encore plus heureuſe que nous.

Sophie. Il ſembloit que c'étoit elle qui recevoit ſes étrennes.

Louiſe. Il faut donc qu'il y ait un grand plaiſir à donner! Sais tu ce que nous devrions faire, Sophie? Nous

N. D.
1794.

ſommes bien petites, & nous ne poſſédons pas grand'choſe: mais nous pouvos encore nous procurer ce plaiſir.

Sophie. Comment cela, ma ſœur ?

Louiſe. C'eſt dans quinze jours le premier jour de l'an, & nous avons de l'argent dans notre bourſe.

Sophie. Oui, J'ai près de ſix francs, moi: Qu'en ferons-nous ?

Louiſe. Tu ſais bien que c'eſt après demain S. Thomas, fête de la paroiſſe ? Il y a une foire le long de la rue. Il faudra nous lever de bonne heure, bien travailler, & apprendre avec ſoin toutes nos leçons, pour qu'on nous permette d'aller à la foire l'après midi. J'ai douze francs en pieces de douze ſols. Nous prendrons chacune la moitié de notre argent, & nous en acheterons les plus jolies choſes que nous pourrons trouver. Nous les porterons ici bien enveloppées; &, la veille du premier de l'an, nous irons donner les étrennes aux enfans de la Portiere.

Sophie. Mais il faudroit que les enfans de notre pauvre Frotteur en euſſent auſſi quelque choſe.

Louiſe. Tu as raiſon; je n'y ſongeois pas. Oh! comme ils vont ſauter de joie! Cette aubaine ne leur eſt sûrement pas encore arrivée.

Sophie. Nous ferons donc les premieres qui leur aurons cauſé ce plaiſir! O ma ſœur! il faut que je t'embraſſe pour cette penſée.

Louiſe. Oui, mais un moment, il m'en vient une autre. Cet argent que nous voulons dépenſer....

Sophie. Eh bien! il eſt à nous, & nous pouvons en diſpoſer comme il nous plaît.

Louiſe. Je le ſais auſſi. Mais....

Sophie. Mais quoi donc ?

Louiſe. C'eſt de nos parens que nous l'avons reçu. Si nous en faiſons de cadeaux, ce n'eſt pas nous qui les ferons, ce ſeront nos parens.

Sophie. Oui, cela eſt vrai. Nous n'en avons pourtant pas d'autre que celui-là.

Louiſe. Ecoute, nous pouvons trouver un autre moyen. Je ſais broder aſſez joliment & toi, tu ne commences pas mal à tricoter.

Sophie. A quoi cela nous ſervira-t-il ?

Louiſe. Tu peux bientôt tricoter une paire de jarretieres pour mon papa. Moi, depuis quinze jour je lui

lui brode des manchettes. Il faut faire enſorte, & nous le pouvons, que notre beſogne ſoit achevée deux ou trois jours avant le premier de l'an.

Sophie. Pourquoi donc, ma ſœur ?

Louiſe. Nous les porterons à notre papa, qui ſe fera un plaiſir de nous les acheter, & qui nous les paiera trois fois plus qu'elles ne valent ; oh ! j'en ſuis bien sûre.

Sophie. Mais la foire tient après demain ; & nous ne pouvons pas achever d'ici là, toi, tes manchettes, & moi, mes jarretieres.

Louiſe. Cela n'eſt pas néceſſaire non plus. L'argent dont nous avons beſoin après demain pour nos emplettes, nous pouvons l'emprunter de notre bourſe, & nous ſerons en état de nous le rendre avant de donner nos étrennes. Ainſi nous pourrons dire, en toute vérité, que c'eſt nous-mêmes qui aurons fait ces cadeaux aux pauvres enfans.

Sophie. Voilà qui eſt fort bien imaginé. C'eſt toujours toi qui as le plus d'eſprit. Il eſt vrai que tu es l'aînée.

Louiſe. Que nous ſerons contentes d'avoir ſu gagner de quoi donner tant de joie à de petits malheureux !

Sophie. Oh ! ſi c'étoit demain, ce grand jour !

Louiſe. Il viendra bientôt à préſent ; & nous aurons toujours du plaiſir à l'attendre.

ABEL.

LE petit Abel, à peine âgé de huit ans, venoit de perdre ſa mere. Il en fut ſi affligé, que rien ne pouvoit lui rendre la gaieté ſi naturelle à ſon âge. Sa tante fut obligée de le prendre chez elle, de peur qu'il n'aigrît encore, par ſa triſteſſe, la douleur inconſolable de ſon pere.

Ils alloient cependant le voir quelquefois. Abel quittoit alors ſes habits de deuil ; & quoiqu'il eût le chagrin dans le cœur, il s'efforçoit de prendre une figure joyeuſe. M. Duval étoit ſenſible à cette attention délicate de ſon fils ; mais il n'en reſſentoit qu'avec plus d'amertume le malheur d'avoir perdu la mere de cet aimable enfant ;

& ſon déſeſpoir le pouſſoit, à grands pas, vers le tombeau.

Il y avoit près de quinze jours qu'Abel n'étoit allé le voir. Sa tante, ſous différens pretextes, avoit toujours éludé ſes inſtances. M. Duval étoit dangereuſement malade. Il n'oſoit demander à embraſſer ſon fils, craignant de lui porter un coup trop douloureux par le ſpectacle de ſon état. Ces combats paternels, joints à la violence de ſes regrets, abattirent tellement ſes forces, que bientôt il ne reſta plus aucune eſpérance de guériſon. Il mourut en effet le dernier jour de l'année.

Le lendemain Abel s'étoit éveillé de bonne heure, & il tourmentoit ſa tante, pour qu'elle le menât ſouhaiter la bonne année à ſon pere. Il vit qu'on lui faiſoit reprendre ſes habits de deuil.

Abel. Pourquoi ce vilain noir aujourd'hui que nous allons chez mon papa? Qui eſt donc mort encore?

Sa tante étoit ſi affligée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre.

Abel. Eh bien! ſi vous ne voulez pas me le dire, je le demanderai à mon papa.

La bonne Dame ne put pas y tenir plus long-tems; & laiſſant éclater ſa douleur, C'eſt lui, c'eſt lui, qui eſt mort, dit-elle.

Abel. Il eſt mort! O mon Dieu, ayez pitié de moi! C'eſt d'abord maman, & enſuite mon papa. Pauvre petit enfant abandonné que je ſuis, ſans pere ni mere! O mon papa! O maman!

Abel, à ces mots, tomba évanoui dans les bras de ſa tante, qui eut beaucoup de peine à le faire revenir.

Ne t'afflige pas, lui diſoit-elle, tes parens te reſtent encore.

Abel. Et où donc? Où les retrouver?

Sa Tante. Dans le Ciel, auprès du bon Dieu. Ils ſe trouvent heureux dans cette place, & ils auront toujours l'œil ouvert ſur leur enfant. Si tu es ſage, honnête, & laborieux, ils prieront le Seigneur de te bénir: le Seigneur n'a jamais abandonné perſonne, & ſûrement il prendra ſoin de toi. C'eſt la derniere priere que ton papa lui fit hier au ſoir en mourant.

Abel. Hier au ſoir! quand je me réjouiſſois de l'aller embraſſer aujourd'hui. Hier au ſoir! Il n'eſt donc pas encore à l'Egliſe? O ma tante? je veux le voir avant qu'on

qu'on l'y porte. Il n'a pas voulu me faire ſes adieux. Ah! il craignoit de m'affliger, & je l'aurois peut-être affligé moi-même. Mais, à préſent que je ne lui cauſerai plus de peine, je veux le voir pour la derniere fois. Ma tante, ma chere tante, je vous en ſupplie.

Sa Tante. Eh bien, mon ami, nous irons, pourvu que tu ſois tranquille. Tu vois, à mes larmes, combien je ſuis déſolée d'avoir perdu ton pere. Il m'a fait du bien toute ſa vie. J'étois pauvre, & je ne ſubſiſtois que par ſes ſecours. Tu vois cependant que je me réſigne à la Providence. Elle veille pour nous. Tranquilliſe-toi, mon petit ami.

Abel. Il faut bien que je me tranquilliſe. Mais, ma tante, menez moi donc voir encore mon papa.

Sa tante le prit par la main, & ils ſortirent. Le jour étoit ſombre; il tomboit un brouillard épais; Abel marchoit en pleurant.

Lorſqu'ils arriverent devant la maiſon, ils la trouverent tendue de noir. Le cercueil étoit ſur la porte. Tous les amis de M. Duval étoient autour de lui. Ils pleuroient, ils ſanglottient, ils diſoient tous que ſa vie avoit été pleine d'honneur & de probité. Le petit Abel fendit la preſſe, & ſe jetta ſur le cercueil. D'abord il ne put proferer une ſeule parole: enfin, il releva ſa tête en s'écriant: O mon papa! regarde comme ton petit Abel pleure ſur toi. Tu me conſolois, lorſque maman mourut; & pourtant tu pleurois toi-même. Je ne t'ai plus aujourd'hui pour me conſoler de t'avoir perdu. O mon papa, mon bon papa!

Il ne put en dire davantage, ſuffoqué par la douleur. Sa bouche étoit ouverte, & ſa langue reſtoit immobile. Ses yeux tantôt fixes, tantôt hagards, n'avoient plus de larmes. Sa tante eut beſoin de toutes ſes forces pour l'arracher avec violence du cercueil, tant il le tenoit embraſſé. Elle le conduiſit chez une voiſine, & la pria de le garder juſqu'après l'enterrement de ſon pere. Elle n'oſoit le prendre avec elle pour l'accompagner.

Bientôt les cloches ſonnerent l'heure des funérailles. Abel les entendit. La femme qui le gardoit étoit ſortie un moment de la chambre. Il s'élance hors de la maiſon, & court à l'Egliſe. Les Prêtres achevoient les prieres des morts. On deſcendoit le cercueil en ſilence.

Un cri ſe fait entendre : Enterrez-moi avec mon papa.— Abel s'étoit précipité dans la foſſe.

Comme tout le monde fut effrayé !

On le retira, pâle, défait, tout meurtri, & on l'emporta hors de l'Egliſe.

Il fut près de trois jours dans une défaillance continuelle. Sa tante ne le faiſoit revenir à lui, par intervalles, qu'en lui parlant de ſon pere. Enfin, ſa premiere douleur ſe calma. Il ne pleuroit plus ; mais il étoit encore bien chagrin.

M. Frémont, riche Marchand de la ville, entendit parler de cette déplorable aventure. M Duval ne lui avoit pas été inconnu. Il alla chez ſa ſœur pour voir le petit orphelin. Il fut touché de ſa triſteſſe, le prit dans ſa maiſon, & lui tint lieu de pere. Abel s'accoutuma bientôt à ſe regarder comme ſon fils ; & il gagnoit tous les jours quelque choſe dans ſa tendreſſe. A l'âge de vingt ans, il gouvernoit déja tout le commerce de ſon bienfaiteur, & le faiſoit proſpérer avec tant d'habileté, que M. Frémont crut devoir lui céder la motié des profits, & lui donner ſa fille en marriage. Abel avoit toujours ſoutenu ſa tante de ſes économies ; il eut le bonheur de la faire jouir d'une douce aiſance dans ſa vieilleſſe. Jamais le premier jour de l'an n'approchoit, qu'il ne fût ſaiſi d'une eſpece de fievre, en ſe rappellant ce qu'il avoit une fois éprouvé à cette époque. Et il avouoit que c'étoit aux ſenſations dont il étoit alors affecté, qu'il devoit les principes de courage, d'honneur, & de droiture, qu'il ſuivit dons le long cours de ſa vie.

COUPLETS

De Maurice, á Madame de Saint Aulaire.*

Air : *Je ſuis Lindor.*

DE tes bontés mille ſources nouvelles,
De jour en jour, ſe répandent ſur moi ;
Et je tremblois que mon amour pour toi
Ne pût s'accroître, & redoubler comme elles.

* *Voyez la premiere piece du mois de Juillet*, 1782.

Mais

Mais non, Maman, je n'ai plus rien à craindre,
Tout à l'envi vient raſſurer mon cœur.
Plus de raiſon pour ſentir mon bonheur,
Plus de moyens de pouvoir te le peindre.

Que de plaiſirs l'an nouveau qui commence
Feroit goûter à nos cœurs ſatisfaits,
S'il t'en offroit autant pour tes bienfaits,
Que j'en aurai dans ma reconnoiſſance!

LE COMPLIMENT DE NOUVELLE ANNE'E.

LE premier jour de l'an, le petit Porphire entra, de bonne heure, dans l'appartement de ſon papa, qui n'étoit pas encore levé. Il s'avança, en le ſaluant gravement, juſqu'à trois pas de ſon lit; & lui ayant fait encore une inclination reſpectueuſe, il commença ainſi, en enflant ſa voix:

Ainſi que les Romains s'adreſſoient autrefois des vœux le premier jour de l'année, ainſi, mon très-honore pere, je viens. . . . . Ah! . . . . je viens. . . . . .

Ici, le petit Orateur demeura court. Il eut beau frapper du pied, ſe gratter le front, fouiller dans toutes ſes poches, le reſte de la harangue ne ſe trouvoit point. Le pauvre malheureux ſe tourmentoit & ſuoit à groſſes gouttes. M. De Vermont eut pitié de ſon embarras. Il lui fit ſigne d'approcher; & l'ayant embraſſé tendrement, il lui dit: Voilà un fort beau diſcours, mon fils. Eſt-ce toi qui l'as compoſe?

Porphire. Non, mon papa, vous avez bien de la bonté. Je n'en ſais pas encore aſſez pour cela. C'eſt mon frere qui eſt en Rhétorique. Oh! vous y auriez vu du ronflant. C'eſt tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repaſſer, rien qu'une fois, & vous verrez. Voulez-vous toujours que je vous diſe celui qui eſt pour maman? Il eſt tiré de l'hiſtoire Grecque.

M. de Vermont. Non, mon ami, cela n'eſt pas néceſſaire. Ta mere & moi, nous vous en ſavons le même gré, à toi & à ton frere.

Porphire. Oh! il a bien été quinze jours à le compoſer, & moi auſſi longtems à l'apprendre. C'eſt triſte qu'il m'échappe préciſément lorſqu'il falloit m'en ſouvenir. Hier encore, je le déclamois ſi bien à votre tête à perruque! Je le lui récitai d'un bout à l'autre, ſans manquer une fois. Si elle pouvoit vous le dire!

M. de Vermont. J'étois alors dans mon cabinet. Va, je t'ai bien entendu.

Porphire. Vous m'avez entendu? Ah! mon papa, que je vous embraſſe! Je le diſois bien, n'eſt-ce pas?

M. de Vermont. A merveille.

Porphire. Oh! c'eſt qu'il étoit beau!

M. de Vermont. Ton frere y a mis toute ſon éloquence. Mais, je te l'avoue, j'aurois mieux aimé deux mots ſeulement, pourvu qu'ils fuſſent partis de ton cœur.

Porphire. Mais, mon papa, ſouhaiter tout uniment la bonne année, c'eſt bien ſec!

M. de Vermont. Oui, ſi tu te bornois à me dire: Mon papa, je vous ſouhaite une bonne année, accompagnée de pluſieurs autres. Mais, au lieu de ce compliment trivial, ne pouvois-tu pas chercher en toi-même ce que je dois deſirer le plus vivement dans cette année nouvelle?

Porphire. Ce n'eſt pas difficile, mon papa. C'eſt d'avoir une bonne ſanté, de conſerver votre famille, vos amis, & votre fortune, d'avoir beaucoup de plaiſir & point de chagrin.

M. de Vermont. Et ne me ſouhaites-tu pas tout cela?

Porphire. O mon papa! de tout mon cœur.

M. de Vermont. Eh bien, voilà ton compliment tout fait. Tu vois que tu n'avois beſoin de recourir à perſonne?

Porphire. Je ne croyois pas être ſi ſavant. Mais c'eſt toujours comme cela, quand vous m'inſtruiſez. Vous me faites trouver des choſes que je n'aurois jamais cru ſavoir. Me voilà maintenant en état de faire des complimens à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adreſſer celui que je viens de vous faire.

M. de Vermont. Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, ſuivant les perſonnes à qui tu parleras.

Porphire. Je ſens bien à-peu-près ce que vous voulez me dire; mais je ne ſaurois le débrouiller tout ſeul. Expliquons cela à nous deux.

M.

M. de Vermont. Très volontiers, mon ami. Il eſt des biens en general qu'on peut ſouhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me ſouhaitois tout-à-l'heure. Il en eſt d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge, & aux devoirs, de chacun. Par exemple, on peut ſouhaiter, à une perſonne heureuſe, la duree de ſon bonheur; à un malheureux, la fin de ſes peines; à un homme en place, que Dieu veuille bénir ſes projets pour le bien public; qu'il lui donne la force d'eſprit & le courage neceſſaire pour les exécuter; qu'il lui en faſſe recueillir la recompenſe dans la félicite de ſes concitoyens. A un vieillard, on peut ſouhaiter une longue vie, exempte d'incommodites; à des enfans, la conſervation de leurs parens, des progrès rapides & ſoutenus dans leurs études, l'amour de la ſcience & de la ſageſſe; aux peres & aux meres, le ſuccès de leurs eſpérances & de leurs ſoins pour l'éducation de leurs enfans; toutes ſortes de proſperités à nos bienfaitures, avec la continuation de leur bienveillance. On ne doit pas même oublier ſes ennemis, & adreſſer des vœux au Ciel, pour qu'il les faſſe revenir de leur injuſtice, & qu'il leur inſpire le deſir de ſe réconcilier avec nous.

Porphire. O mon papa! que je vous rémercie! me voilà en fonds de complimens pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille. Je ſaurai donner à chacun ce qui lui revient, ſans avoir beſoin des périodes de mon frere. Mais dites-moi, je vous prie, on a ces vœux dans le cœur toute l'année, pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an?

M. de Vermont. C'eſt que notre vie eſt comme une échelle, dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il eſt tout naturel que nos amis viennent ſe réjouir avec nous de ce que nous ſommes parvenus à celui-ci, & nous marquent leur vif deſir de nous voir monter les autres auſſi heureuſement. Comprends tu?

Porphire. Fort bien, mon papa.

M. de Vermont. Je puis encore t'expliquer ceci par une autre comparaiſon.

Porphire. Ah! voyons, je vous prie.

M. de Vermont. Te ſouviens-tu du jour où nous allâmes viſiter Notre-Dame?

Porphire. O mon papa! quelle belle perſpective on a du haut des tours! On découvre toute la campagne des environs.

M. de Vermont. Saint-Cloud s'offrit à notre vue ; & comme tes yeux ne ſont pas encore fort exercés à meſurer les diſtances, tu me propoſas d'y aller dîner à pied.

Porphire. Eh bien ! mon papa, eſt-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin ?

M. de Vermont. Pas mal ; je fus aſſez content de tes jambes. Mais c'eſt que j'eus la précaution de te faire aſſeoir à tous les Milles.

Porphire. Il eſt vrai. Ce n'eſt pas mal imaginé au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées ſur la route. On voit tout de ſuite combien on a marché, combien il faut marcher encore, & l'on s'arrange en conſéquence.

M. de Vermont. Tu viens d'expliquer de toi-même les avantages de la diviſion du tems en portions égales, qu'on appelle années. Chaque année eſt comme un Mille dans la carriere de la vie.

Porphire. Ah ! j'entends. Et les ſaiſons ſont peutêtre les quart de Mille & les demi-Mille, qui nous annoncent qu'un nouveau Mille va bientôt venir.

M. de Vermont. Fort bien, mon fils ; ton obſervation eſt très-juſte. Je ſuis charmé que ce petit voyage ſoit encore préſent à ta mémoire. Il peut t'offrir, ſi tu ſais le conſidérer, le tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeller toutes les circonſtances, & j'en ferai l'application.

Porphire. Je ne m'en ſouviendrois pas mieux, ſi c'étoit d'hier. D'abord, comme je me ſentois ingambe, & que j'étois glorieux de vous le montrer, je voulus aller très-vîte, & je faiſois je ne ſais combien de faux pas. Vous me conſeillâtes d'aller plus doucement, parce que la route étoit longue. Je ſuivis votre conſeil : je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faiſant, je vous queſtionnai ſur tout ce que je voyois, & vous aviez la bonté de m'inſtruire. Quand il ſe préſentoit un banc de pierre, on une piece de gazon, nous allions nous y aſſeoir, pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis nous reprenions notre marche, & vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choſes utiles & agréables. Je me ſouviens auſſi que je fis, tout en marchant, les quatre vers latins que mon Précepteur m'avoit donnés pour devoir. De cette maniere, quoique le tems ne fût pas toujours beau ce jour-lá, quoique nous euſſions quelquefois de la pluie & même de l'orage à eſſuyer, nous arrivâmes

vâmes frais & gaillards, ſans avoir reſſenti de fatigue, ni d'ennui : & le bon repas, que nous fîmes en arrivant, acheva de remplir heureuſement cette journée.

M. de Vermont. Voilà un récit très-fidele de notre expédition, excepté dans quelques circonſtances, que je te ſais pourtant gré d'avoir omiſes, telles que cette attention ſi touchante d'aller prendre un pauvre aveugle par la main, pour l'empêcher de ſe caſſer les jambes contre un monceau de pierres, ſur lequel il alloit tomber ; les ſecours que tu prêtas au petit blanchiſſeur pour ramaſſer un paquet de linge qui étoit tombé de ſa charrette : les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrois.

Porphire. Eh, mon papa, croyez-vous que je l'euſſe oublié ? Mais je ſais qu'il ne faut pas ſe vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

M. de Vermont. Auſſi je me plais à te les rappeller, pour te recompenſer de ta modeſtie. Il eſt juſte que je te rende une partie du plaiſir que tu me fis goûter.

Porphire. Oh ! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étois ſi content ! Si vous ſaviez combien cela me délaſſoit ! J'en marchois bien plus leſtement enſuite. Mais venons à l'application que vous m'avez promiſe.

M. de Vermont. La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

Porphire. Je n'en perdrai rien, je vous aſſure.

M. de Vermont. Le coup-d'œil que tu jettas du haut des tours ſur tout le payſage qui t'environnoit, c'eſt la premiere réflexion d'un enfant ſur la ſociété qui l'entoure. La promenade que tu choiſis, c'eſt la carriere que l'on ſe propoſe de ſuivre. L'ardeur avec laquelle tu voulois courir, ſans conſulter tes forces, & qui te fit faire tant de faux pas, c'eſt l'impetuoſité naturelle à la jeuneſſe, qui l'emporteroit à des excès dangereux, ſi un ami ſage & expérimenté ne ſavoit la modérer. Les connoiſſances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens & dans nos lectures, ton devoir que tu eus encore le tems de remplir, les actes de bienfaiſance & de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégerent la longueur, & te la firent parcourir gaiement, malgré la plui & l'orage. Il n'eſt pas d'autres moyens dans la vie, pour en bannir l'ennui, pour y conſerver la paix du cœur, avec la ſatisfaction de ſoi-même, pour ſe diſtraire des chagrins & des revers qui

pourroient nous accabler. Enfin, le bon repas que je te fis faire au bout de ta courſe, n'eſt qu'une foible image de la récompenſe que Dieu nous réſerve, à la fin de nos jours, pour les bonnes actions dont nous les aurons remplis.

Porphire. Oui, mon papa, cela quadre tout juſte. Oh! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui!

M. de Vermont. C'eſt de toi ſeul qu'il dépend de la rendre heureuſe. Mais revenons à notre voyage. Te ſouviens-tu, lorſque nous arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-Jour? Le ciel étoit ſerein dans ce moment: & nous pouvions voir derriere nous tout l'eſpace que nous avions parcouru.

Porphire. Oh! oui. J'étois fier d'avoir ſi bien fait tout ce chemin.

M. de Vermont. Le ſerois-tu de même aujourd'hui que la raiſon commence à t'éclairer, en portant un regard ſur le chemin que tu as fait juſqu'ici dans la vie? Tu y es entré foible & nud, ſans aucun moyen de pourvoir à tes beſoins, & à ta ſubſiſtance. C'eſt ta mere qui t'a donné les premiers alimens. C'eſt moi qui ai ſoutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos ſoins? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juſte & honnête, en t'inſtruiſant de tes devoirs, & en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, toutes avantageuſes pour toi, les as-tu remplies? As-tu été reconnoiſſant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le ſein de l'aiſance & de l'honneur? As-tu montré à tes parens toute la tendreſſe, toute la ſoumiſſion que tu leur dois? As-tu bien profité des inſtructions de tes maîtres? Ton frere & tes ſœurs n'ont-ils jamais eu à ſe plaindre de quelqué mouvement d'envie ou d'injuſtice de ta part? As-tu traité les domeſtiques avec douceur? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaiſance? L'eſprit d'ordre & de juſtice, l'égalité de charactere, la franchiſe, la patience, & la modération, que nous cherchons à t'inſpirer par nos leçons, & par nos exemples, les as tu? . . . .

Porphire. Ah! mon papa, ne regardons pas tant dans le paſſé. J'aime mieux porter ma vue ſur l'avenir. Tout ce que j'aurois dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

M.

M. de Vermont. Embraſſe moi, mon fils ; j'accepte ta promeſſe, & j'y renferme tous les vœux que je forme, à mon tour, pour toi, dans ce renouvelment de l'année.

LES ETRENNES.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DUFRESNE.
EDOUARD, - - - - - *ſon fils.*
VICTORINE, - - - - - *ſa fille.*
CHARLES, - - - - - *ami d'Edouard.*
ALEXIS, - - - - - - *jeune orphelin.*
COMTOIS, - - - - - *domeſtique.*

La SCENE *ſe paſſe dans un ſalon de l'appartement de M. Dufreſne.*

SCENE I.

Alexis, Charles.

Alexis. EH quoi ! de ſi bonne heure ici, Monſieur Charles ?

Charles. Ah ! c'eſt vous que je cherchois, Alexis.

Alexis. Moi, Monſieur ? Qui peut donc me procurer l'honneur de votre viſite ?

Charles. Le plaiſir que j'ai à vous voir. Eh bien, avez-vous eu de jolies étrennes ?

Alexis. Oh mon Dieu ! que me demandez-vous ? Lorſque nous avons les premieres néceſſités de la vie, ma mere, ma ſœur, & moi, nous ſommes tous les trois fort contens.

Charles. Mais M. Dufreſne ne vous laiſſe manquer de rien à ce que j'imagine.

Alexis. Il eſt vrai. Nous devons tout à ſes bontés. Il continue ſur nous l'amitié qu'il avoit pour mon pere.

Son

Son fils nous comble auſſi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf? C'eſt d'Edouard que je le tiens. Il avoit été acheté pour lui; ſon papa lui a permis de m'en faire préſent. Il a auſſi obtenu de ſa ſœur Victorine quelques chiffons pour ma ſœur: & nous avons eu hier au ſoir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

Charles. C'eſt lui qui doit avoir eu de belles étrennes!

Alexis. Oh ſûrement! Son papa eſt ſi riche! Je ne ſais cependant ſi ſa joie a été auſſi grande que la nôtre. De jolies choſes ne ſont pas une nouveauté pour lui. Et ce que l'on a tous les jours ne fait jamais tant de plaiſir que ce que l'on reçoit ſans avoir oſé l'eſpérer.

Charles. J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu? Il vous aura ſûrement fait voir les préſens qu'on lui a faits?

Alexis. Cui; mais comment me les rappeller tous? Il a d'abord reçu de ſon pere de bons livres, un étui de mathématiques, un microſcope, des bas de ſoie, & une garniture de boutons d'argent pour ſon habit.

Charles. Ce n'eſt pas là ce que je deſire le plus de ſavoir: ce ſont les friandiſes, & les autres petites drôleries, qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

Alexis. Oh! ſon papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les ſucreries ne ſont bonnes qu'à gâter l'eſtomac; &, à l'égard des joujoux, qu'Edouard eſt trop grand pour s'en amuſer. Il n'y a que ſa tante dont il a reçu des choſes de cette eſpece.

Charles. Et quoi, par exemple?

Alexis. Que vous dirai-je, moi? Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de ſoldats de plomb, avec leur uniforme en couleur; un lotto, une bourſe de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver, il ſe fera un plaiſir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces queſtions?

Charles. Je fais bien ce que je fais. J'avois mes raiſons pour apprendre tout cela de votre bouche, avant de monter chez lui.

Alexis. Et quelles ſont vos raiſons, s'il vous plaît?

Charles. Je ne les dis à perſonne. Cependant ſi vous me promettiez d'être diſcret. . . . . .

Alexis. Je ne fais jamais de rapport.

Charles.

Charles. Donnez m'en votre parole.

Alexis. Voilà ma main.

Charles. Eh bien, je vous dirai en confidence, qu'Edouard a été bien attrapé.

Alexis. Mon bon ami? Je ne le ſouffrirai pas.

Charles. En ce cas-là, vous ne ſaurez rien. Je ſuis encore maître de mon ſecret.

Alexis. Comment, vous pourriez faire tort à mon cher Edouard?

Charles. Oh! je n'en ferai ni à ſa ſanté, ni à ſa perſonne. Et enfin, ce ſont nos conventions.

Alexis. Mais s'il eſt attrapé, c'eſt qu'on le trompe.

Charles. Non; c'eſt lui qui s'eſt trompé lui-même.

Alexis. Je n'entends rien à cette énigme.

Charles. Je vais vous l'expliquer. Nous ſommes convenus enſemble que nous partagerions nos étrennes, ſi pauvres ou ſi riches qu'elles puſſent être; ce qui ſeroit partageable, s'entend.

Alexis Eh bien! comment pourroit-il perdre à ce marché? Son papa n'eſt pas ſi riche que le vôtre; & vos étrennes doivent egaler les ſiennes, ſi elles ne valent pas encore davantage.

Charles. Il eſt vrai que j'ai reçu un fort beau préſent; tenez, cette montre que voici. Mais cela ne peut pas ſe partager.

Alexis. Et vous n'avez eu rien de plus?

Charles. Rien abſolument qu'un gâteau & deux petits boîtes de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufreſne, que les ſucreries ne valent rien pour la ſanté. Tant que maman a vécu, c'étoit une autre affaire. C'eſt alors que j'avois des bonbons & des colifichets de toute eſpece. Edouard le fait bien, lui qui vit mes étrennes l'année derniere, & il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi; & avant-nier encore, nous l'avons renouvellé ſur notre parole d'honneur. Ainſi, vous voyez.....

Alexis. Oui, je vois clairement que le pauvre Edouard en ſera la dupe. Il n'a que faire d'une moitié de gâteau & d'une petite boîte de confitures que vous pourrez lui donner. Il en a reçú de ſa tante plus qu'il n'en mangera, ſûrement. Mais eſt-ce tout ce que vous avez eu, M. Charles? Je ne puis guere vous croire.

Charles. Que voulez-vous dire, M. Alexis ? Je vais vous jurer ſur tout ce que vous voudrez. . . . .

Alexis. Jurer ? Fi donc ! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'eſt votre affaire ; & ſi vous trompez Edouard, vous y perdrez plus que lui.

Charles. Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances ? C'eſt à Edouard de prendre ſon parti. Et s'il n'avoit eu rien pour ſes étrennes ?

Alexis. Vous n'aviez pas ce malheur à craindre. M. Dufreſne eſt généreux, & il eſt content de ſon fils. Ce que vous mettez dans le partage eſt ſi peu de choſe ! Il ſeroit malhonnête à vous de prétendre qu'Edouard eût tout le déſavantage de ſon côté. Il faut aller le trouver, & lui dire. . . . .

Charles. Il eſt déja tout inſtruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, & l'une de mes deux boites de confitures. Je lui ai en même-tems écrit une petite lettre à ce ſujet.

Alexis. Quoi donc, eſt-ce que vous perſiſtez encore ? . .

Charles. Que feriez-vous à ma place, vous qui parlez ?

Alexis. Je ne recevrois rien, n'ayant rien à donner ; & je lui rendrois ſa parole.

Charles. Votre ſerviteur très-humble. Gardez vos bons conſeils. Notre convention eſt une gageure : & lorſqu'on parie, c'eſt pour avoir quelque choſe à gagner. Il en ſera l'année prochaine tout comme il lui plaira ; mais pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de ſon gâteau, de ſes cédrats, de ſes bonbons, de ſes ſoldats, de ſes jetons, de ſes porcelaines, je le ſuivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans toutes les carrefours, & je l'appellerai un trompeur & un fripon. Oui, dites-lui bien cela, M. Alexis. Dites-lui que des perſonnes comme nous doivent ſe garder leur promeſſe, après s'être juré l'un à l'autre. . . . . .

Alexis. Encore jurer, M. Charles ! fi de vos ſermens ! Je ſuis bien pauvre ; mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes, & juſques à votre montre, je ne voudrois pas faire un ſerment inutile.

Charles. Allez, vous êtes un enfant. Sans ce ſerment, comment ceroit-on lié à ſa promeſſe ?

Alexis. Par ſa promeſſe même. La probité doit ſuffire entre gens d'honneur. Si vous penſiez différemment, je ne ſaurois que penſer de vous.

Charles. Vous croyez donc qu'Edouard me tiendra la ſienne ?

Alexis (avec chaleur.) Si je le crois ? Il n'auroit qu'à y manquer, je ne le regarderois plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas ; & il n'aura pas beſoin pour cela de ſon ſerment.

Charles. C'eſt ce que nous verrons. Rappellez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conſéquence.

Alexis. Je n'ai rien à lui rappeller : il ſait ſon devoir de lui-même.

Charles: Dites-lui auſſi que je le félicite de tout mon cœur d'avoir été ainſi attrapé.

Alexis. Quoi ! vous joignez encore l'inſulte à la rapine ?

Charles. Je me moqué de lui, comme il ſe ſeroit moqué de moi. Laiſſez le faire ; il ſaura bien une autre fois prendre ſa revanche.

Alexis. Non, non, Monſieur, je me flatte que c'eſt la ſeule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

Charles (en ſortant.) A la bonne heure. Je ſuis en fonds pour m'en conſoler.

SCENE II.

Alexis (ſeul.)

Je n'aurois jamais cru Charles ſi intéreſſé. S'il eſt vrai qu'il n'ait eu rien de plus de ſon pere, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenoit ſi dure pour ſon ami ? Quelle avarice, quelle baſſeſſe ! Au reſte, c'eſt la faute d'Edouard ; & ce n'eſt pas un grand malheur. Mais le voici qui vient.

SCENE III.

Alexis, Edouard.

Edouard (tenant un billet à la main.) Ah, mon cher Alexis ! je mériterois de me ſouffleter. Tiens, lis ce billet. *(Il le lui donne.)*

Alexis.

Alexis. Je ſais tout ce qu'il contient, mon ami. Mais auſſi, qui t'engageoit à faire ce marché? Il me ſemble que tu aurois dû commencer par en demander la permiſſion à ton pere. Ce que nous recevons de nos parens n'eſt pas tellement à nous, que nous puiſſions en diſpoſer ſans leur aveu.

Edouard. D'accord. Mais je l'ai fait.

Alexis. Eh bien! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée?

Edouard. Parce que l'année derniere, & encore celle d'auparavant, Charles avoit eu de plus belles étrennes que moi. Je croyois.....

Alexis. Oui; tu croyois en faire ta dupe. Te voilà juſtement puni de ta cupidité.

Edouard. Ah! ſi j'avois ſu me contenter de ce qui devoit m'appartenir!

Alexis. Point de regrets, mon ami. N'en auras tu pas encore aſſez de ta moitié?

Edouard. Tu crois donc?

Alexis. N'acheve pas. Edouard me demande s'il doit tenir ſa parole!

Edouard. Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas de friponnerie de ſa part?

Alexis. Je le crois, car il me l'a aſſuré. J'en croirai toute perſonne, juſqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois.

Edouard. Mais comment ſon pere l'auroit-il traité ſi meſquinement cette année? Je l'ai vu, toutes les années précédentes, recevoir un magazin de bijoux.

Alexis. C'étoit de ſa maman: elle n'eſt plus. Son pere penſe comme le tien: au lieu de bagatelles enfantines, il a fait preſent à ſon fils d'une fort belle montre.

Edouard. Oh! je le connois. Charles niera ce qu'il devoit partager avec moi; & il m'emportera la moitié de mon bien.

Alexis. S'il en agiſſoit de cette manieré, ce ſeroit un fripon.

Edouard. Et dans ce cas, ſerois-je obligé de lui tenir parole?

Alexis. Pourquoi non? C'eſt comme ſi tu diſois que, parce qu'il eſt un fripon, tu veux l'être auſſi.

Edouard. Saura-t-il ce que j'ai eu, ſi je ne le lui dis pas?

Alexis.

Alexis. Et pourras tu te le cacher à toi-même ?

Edouard. Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de choſes à partager qu'il n'en a eu du ſien. Tu ſais que tout le reſte me vient de ma tante ?

Alexis. As-tu fait cette exception dans votre traité ?

Edouard. Hélas ! non, vraiment.

Alexis. Ainſi cela s'étendoit de tout ce que tu pourrois recevoir.

Edouard (frappant du pied.) Mais que ferai-je donc ? ....

Alexis. Je te l'ai dit mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

Edouard. Si je le veux, toutefois. Qui pourroit m'y forcer ?

Alexis. L'honneur. Si tu penſes aſſez mal pour y manquer, Charles aura le droit de te déclarer par-tout pour un fripon.

Edouard. Oh ! cela ne m'embarraſſe guere : je ſuis en état de lui répondre. Et puis, comment pourroit-il me convaincre ?

Alexis. Il ſait déja tout ce que tu as reçu. C'eſt moi qui le lui ai dit.

Edouard. Quoi ! tu aurois pu me trahir ? Alexis, toute amitié eſt rompue entre nous.

Alexis. J'en aurois la mort dans le cœur, mon cher Edouard. Il me ſeroit bien facile de me juſtifier, en te diſant qu'il m'a ſurpris avant que je fuſſe inſtruit de votre convention. Mais s'il m'avoit appellé en témoignage, il auroit toujours bien fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir que manquer à ſa parole.

Edouard. Tu aurois pris ſon parti contre moi, & je ſerois ton ami ! Non, je ne le ſuis plus.

Alexis. Tu en es le maître, mon cher Edouard. Je ſais tout ce qu'il va m'en coûter. Ton amitié étoit pour mon cœur plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille. Mais, au riſque de la perdre, je n'ai pas d'autre conſeil à te donner : &, ſi tu n'es pas mon ami, je ſerai toujours le tien.

Edouard. Un bon ami, vraiment, qui voudroit me voir dépouiller !

Alexis. Qui eſt-ce qui t'a dépouillé, ſi ce n'eſt toi-même? Pourquoi t'engager dans une promeſſe, par laquelle tu t'expoſois à perdre?

Edouard. Mais auſſi je pouvois y gagner.

Alexis. Et alors aurois-tu exigé que Charles remplît ſes engagemens envers toi?

Edouard. Belle queſtion!

Alexis. Pourquoi donc ne remplirois-tu pas les tiens envers lui? Tu viens de prononcer ta peine, ſi c'en eſt une d'être juſte & honnête à ſi bas prix.

Edouard. Oui, pour la moitié de tout ce que je poſſede!

Alexis. L'autre moitié te reſte. Eh bien! imagine que tu n'en as pas reçu davantage. Penſe ſur-tout à l'honneur que cette action te fera dans tous les eſprits. On verra que tu ne tiens guere à de pareilles bagatelles, & que tu ſais même les mépriſer, lorſqu'il s'agit de garder ta promeſſe. Tous ceux, qui ſeront inſtruits de ce trait de courage, ſeront forcés de t'eſtimer & de te reſpecter. Si Charles te trompe, je ſuis sûr qu'il n'oſera jamais porter les yeux ſur toi, au lieu que tu marcheras devant lui, la tête levée, plein de l'eſtime & de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Edouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah! ſi j'étois riche, tu ne gémirois pas long-tems de cette perte; je voudrois te donner tout, tout ce que j'aurois, pour t'en dédommager.

Edouard (*lui ſautant au cou.*) Oh! combien tu vaux mieux que moi, mon cher Alexis! Oui, je l'avoue, j'étois un garçon injuſte & intéreſſé; mais, va, je ne le ſuis plus. Maudites ſoient ces miſérables bagatelles qui ont failli me corrompre! Que Charles en prenne la moitié! Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'eſt de ne pas me mépriſer, pour avoir eu des penſées ſi baſſes. Je veux être digne de ton eſtime & de ton amitié.

Alexis. Et tu l'es auſſi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connoiſſois ton cœur, & je ſavois le parti que tu allois prendre. La victoire, que tu viens de remporter ſur toi-même, te cauſera plus de plaiſir que tout ce que tu ſacrifies. Au bout de quelques jours, tu t'en ſerois degoûté, & tu l'aurois donné au premier venu.

Edouard.

Edouard. Oui, tu me connois bien, me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnoiſſance de m'avoir ſauvé la conſcience & l'honneur ?

Alexis (en l'embraſſant) M'aimer toujours, Edouard.

Edouard. Oui, toujours, toujours, mon Alexis. Allons, je vais chercher mes préſens ; hâtons-nous de faire ce partage. Il me tarde d'en être débarraſſé. Je craindrois encore qu'il ne me vînt des regrets.

Alexis. Va, tu n'en auras point. Je te réponds de toi.

SCENE IV.

Alexis (ſeul.)

Non, quand tout cela ſeroit pour moi-même, je n'en aurois pas tant de joie, que d'avoir ſauvé mon ami. Qu'il doit auſſi ſe trouver fier au fond de ſon ame d'être fidele à ſa parole aux dépens de ſes plaiſirs ! Ce ſacrifice lui coûte ſans doute. Eh bien ! il n'en eſt que plus glorieux. J'étois sûr de ſa droiture ; il n'a beſoin que d'être éclairé pour ſe porter à la juſtice & à l'honneur.

SCENE V.

Alexis, Edouard.

Edouard (portant par les deux anſes une grande corbeille.) Viens, je te prie, m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laiſſe rien tomber. Tout cela devient à préſent ſacré pour moi. J'ai laiſſé le gâteau dans le buffet, crainte de le briſer. Je l'irai chercher quand il en ſera tems. Voici toujours la boîte de confiture. *(Il l'ouvre, & la donne à Alexis.)* Tiens, c'eſt ici le milieu ; prends tout ce côté pour Charles, & laiſſe l'autre moitié pour moi dans la boîte.

Alexis. Non, non ; il vaut mieux qu'il ſoit témoin du partage. Il croiroit peut-être que nous avons mangé quelque choſe dans ſa portion. Voyons les autres friandiſes.—Quatre cédrats confits ; deux pour l'un, & deux pour l'autre.—Six cornets de paſtilles ; trois pour chacun.

(Il fait deux parts, qu'il place aux deux bouts de la table.)

Combien y a-t-il de jetons dans cette bourſe?

Edouard. Deux cens.

Alexis. (*après en avoir compté cent, qu'il diſpoſe dix par dix :)*

Voilà les ſiens. La bourſe ne peut pas ſe partager: elle te reſte avec les autres jetons.

Edouard. Et ces quatre compagnies de ſoldats? Ah! comme nous nous ſerions amuſés à les ranger en bataille? N'y as-tu pas de regret, Alexis?

Alexis. J'en aurois, ſi tu les gardois. Je te donne les uniformes rouges ; ils ſont plus brillans que les bleus.— Un jeu de lotto, & un microſcope.

Edouard. Heureuſement ni l'un ni l'autre ne ſe partagent.

Alexis. Il eſt bien vrai, à la rigueur: mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendroit nous chicaner, & il faut prévenir juſqu'à ſes injuſtices. Laiſſons-lui le lotto, & gardons le microſcope pour nous. Il pourra ſervir à nous inſtruire, en nous faiſant connoître mille beautés de la nature, qui ſe deroberoient à nos regards.

Edouard. Ah! voilà maintenant ce qui me coûte le plus! ces treize jolies figures de porcelaine.

Alexis. Tu n'aurois jamais pu les placer toutes enſemble ſur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles repréſentent?

Edouard. Les neuf Muſes, & les quatre Saiſons.

Alexis. Donne-lui les Saiſons. Tu as droit à la meilleure part; & les Muſes ne ſe ſéparent jamais. Mais veux-tu m'en croire? ne faiſons point les choſes à demi. Accordons-lui, pour égaliſer, le reſte des jetons & la bourſe. (*Il remet les cent jetons de Charles dans la bourſe, & met le tout enſemble de ſon côté.)* Les voilà dans ſon lot.

Edouard. Tu me fais faire ce que tu veux.

Alexis. Ce que j'aurois fait moi-même, à ta place.— Ha ha! des eſtampes encadrées? J'avois oublié de lui en parler.

Edouard (avec joie.) Eſt-il bien vrai, mon ami?

Alexis (d'un air ſévere.) Et qu'importe? N'eſt-ce pas comme s'il le ſavoit? Combien y en a-t-il? Voyons.

Une,

Une, deux, trois. *(Il compte juſqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inſcriptions l'une après l'autre, & les partogeant à meſure en deux lots.)* Ici, les Princes regnans de l'Europe, & là, les Grands Hommes de France.

Edouard. Eh bien! leſquels choiſirons nous?

Alexis. (Lui préſentant deux eſtampes qu'il a miſes de côté dans le ſecond lot.)

Ah! mon cher Edouard, notre choix eſt tout fait. Voici la Fontaine & Fénelon. Gardons les amis de notre enfance.

(Il baiſe les deux portraits; enſuite il met les Princes dans le lot de Charles, & les Grands Hommes dans celui d'Edouard.)

Voilà tout, je crois.

Edouard (triſtement.) Hélas! oui.

Alexis. Pourquoi cet air ſi triſte?

Edouard. C'eſt que tu veux que mon bien lui appartienne.

Alexis. Non, mon cher Edouard, ce n'eſt pas moi qui le veux. C'eſt toi qui l'as voulu, & qui le veux encore. N'eſt-il pas vrai, tu le veux toujours?

Edouard. Oui, oui; fais ſeulement que je ne voie plus cela, que j'en ſois débarraſſé.

Alexis. N'y penſe plus, mon ami. Tu as fait ton devoir. Je cours trouver Charles, & lui parler. S'il t'a trompé, je veux qu'il en meure de honte. *(Il ſort.)*

SCENE VI.

Edouard (ſeul.)

Oh oui! mourir de honte? Il ſe moquera de moi, voilà tout. S'il avoit eu honte, il ne m'auroit pas envoyé la moitié de ſes pauvretés pour avoir mes richeſſes. *(Il s'approche de la table, en la parcourant d'un œil triſte.)* Et il faut que je me prive de tant de jolies choſes! pour un fripon encore! Il me ſemble à préſent que j'aimerois mieux tout ce qui n'eſt pas dans ma portion. Voilà des cédrats bien plus gros que les miens! Et ce lotto que j'avois tant deſiré pour amuſer mes amis! Ces ſoldats qui m'auroient fait une armée! Tout cela étoit à moi. Je ne l'ai plus. Il faut que je le donne pour

pour rien. Pour rien ? (*Il réve un moment.*) Mais non, Alexis a raiſon. N'eſt-ce donc rien que ma parole & mon honneur ? J'entends venir quelqu'un ? Eſt-ce Charles ? Non, c'eſt Victorine.

SCENE VII.

Edouard, Victorine.

Victorine (Regardant avec avidité tout ce qui eſt étalé ſur la table.) Que fais-tu donc là, mon frere ? Que ſignifie ce partage ? Eſt-ce qu'il y auroit une moitié pour moi ? Sais-tu bien que ce ſeroit une fort aimable galanterie ?

Edouard. Ah ! ma ſœur, je le voudrois, je t'aſſure. Mais je ne ſuis plus le maître d'en diſpoſer.

Victorine. Et pourquoi donc ? Cela t'appartient. Ah ! j'entends. C'eſt quelque nouvelle eſcroquerie d'Alexis. Il eſt ſans ceſſe à mendier auprès de toi pour les autres ; & ce qu'il obtient par ſes importunités, il fait le mettre de côté pour lui.

Edouard. Victorine, ne parlez pas ainſi de ce digne garçon : je voudrois, pour tout ce que je poſſede, avoir ſa noble maniere de penſer.

Victorine. Mais enfin, que veut dire ce déménagement ?

Edouard. Que je ſuis bien puni d'avoir été ſi avide. Il faut que je cede à Charles la moitié des préſens que j'ai reçus de ma tante.

Victorine. Au lieu de me les donner ! Et à quel propos ?

Edouard. Parce que nous étions convenus enſemble de partager nos étrennes. Par malheur j'ai du beaucoup, & lui rien.

Victorine. Il n'auroit donc rien de moi. C'eſt la juſtice.

Edouard. Que veux-tu ? Nous nous ſommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu parole : il faut bien lui tenir la mienne, ou je ſuis un coquin.

Victorine. Voilà de ces folies que ton Alexis te met dans la tête. Non, je ſuis dépitée de ce que tu te laiſſes gouverner par un enfant qui vit de nos ſecours.

Edouard.

Edouard. Mais n'a-t-il pas raiſon ?

Victorine. Lui ? Jamais. Et je parierois même aujourd'hui qu'il s'entend avec Charles pour partager tes dépouilles.

Edouard. Sérieuſement tu le croirois, ma ſœur ? Mais non, non, tu lui fais injure. Alexis eſt trop généreux.

Victorine. C'eſt toi que es trop foible. Il prendroit bien, je crois, ton parti plutôt que celui de Charles, s'il n'y étoit intéreſſé.

Edouard. Je ſuis ſon ami. Il eſt intéreſſé à ce que je ne ſois pas un fripon.

Victorine. Ha, ha, ha ! fort bien ! Pour n'être pas un fripon, tu te laiſſes friponner.

Edouard. Cela vaudroit toujours mieux.

Victorine. Et d'une maniere ſi ridicule ! Oh ! comme ils vont ſe moquer de toi ! Ha, ha, ha !

Edouard. Alexis ſe moqueroit de moi ?

Victorine. S'il aide à te tromper !

Edouard. Mais j'ai donné parole. Le partage eſt tout fait, & Charles va venir.

Victorine. Eh bien ! qu'il s'en retourne. Quelle ſera ma joie de voir que tu les attrapes, lorſqu'ils penſent t'attraper !

Edouard. Oui, que je me déſhonore pour ſauver ces miſeres !

Victorine. Mais ſi je te les conſerve avec ton honneur ?

Edouard. Et par quel moyen ?

Victorine. Le voici. C'eſt d'aller conter l'affaire à mon papa, ou plutôt à ma tante, qui ſeroit plus facile à perſuader, pour qu'ils te défendent de te défaire de leurs préſens. Je me charge de la miſſion.

Edouard. Non, non, ma ſœur, ſi tu as quelque amitié pour moi.

Victorine. A la bonne heure. Tu veux te laiſſer plumer ? Je le veux auſſi. Je ne perds rien à cela. Tout au contraire, j'y gagne le plaiſir de rire à tes dépens, & d'avoir maintenant d'auſſi jolies étrennes que toi. Je vais toujours le dire à mon papa, quand ce ne ſeroit que pour te faire gronder, puiſque tu n'as pas voulu ſuivre mes idées.

SCENE VIII.

Edouard (ſeul.)

Elle a raiſon cependant ! Si mon papa & ma tante me le défendent, je garde tout, & je ſuis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'eſt-elle pas d'abord venue à l'eſprit ? Il eſt vrai que ce ne ſeroit pas bien. J'entends en moi-même une voix qui me le crie. Je devois tout prévoir, avant d'engager ma promeſſe. Ah ! ſi Alexis étoit ici pour me décider ! J'ai beſoin de ſon ſecours. Qu'il vienne, mais tout ſeul. Bon, me voilà content, c'eſt lui.

SCENE IX.

Edouard, Alexis.

Alexis. Charles ne tardera pas à venir. Il en eſt allé demander la permiſſion à ſon pere. Courage, mon cher Edouard, ne laiſſons pas ſoupçonner que ces bagatelles nous tiennent ſi fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'eſt pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, & il m'a ſemblé voir dans ſes réponſes un peu d'embarras.

Edouard. Il me trompe, j'en ſuis ſûr : & il faut encore que je paroiſſe content !

Alexis. N'as-tu pas ſujet de l'être ? Tu as rempli ton devoir.

Edouard. Eh bien ! je tâcherai de me vaincre, & de faire bonne contenance devant lui. Mais ſais-tu ce que me diſoit tout-à-l'heure ma ſœur ? qu'il falloit prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre choſe de mes préſens, que de cette maniere je conſerverois mon honneur & toutes mes étrennes.

Alexis. Et le repos de ta conſcience, le conſerverois-tu auſſi par ce moyen ?

Edouard. Helas, non ! je ſentois déja en moi qu'il ſeroit malhonnête d'en uſer ainſi.

Alexis. Pourquoi donc balancer davantage ? O mon cher Edouard ! ne réſiſtons jamais à ces premiers ſentimens

mens de droiture & de généroſité. Tu verras bientôt quel plaiſir on trouve à les ſuivre. Eſt-ce que nous aurions beſoin de toutes ces babioles pour être heureux? Va, je te promets de n'en être que plus empreſſé à te procurer d'autres amuſemens. Si mon amitié eſt quelque choſe pour toi, je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête & délicat.

Edouard. Oui, je le ſuis, je veux l'être, mon cher Alexis, & c'eſt à toi que je le devrai. Je me fais gloire de ſentir le prix de ton conſeil ; & je le ſuivrai quoiqu'en ait pu dire ma ſœur. Fi de ces miſeres ! Pour te prouver combien je les mépriſe, je vais encore mettre deux cornets de paſtilles de plus dans la portion de Charles.

Alexis. Bien comme cela, mon ami ! C'eſt le triomphe d'un héros qui revient victorieux d'une bataille.

Edouard. Prends toujours ſoin de ma foibleſſe, & ſi tu me voyois fléchir, parle pour moi.

Alexis. Je n'en aurai pas beſoin. Mais doucement: c'eſt Charles qui s'avance.

SCENE X.

Charles, Edouard, Alexis.

Charles (*avec l'air un peu embarraſſé.*) Bonjour, Edouard. Alexis eſt venu me dire que tu me demandois. Me voici. Je ſuis cependant fâché. . . . .

Edouard. De quoi es-tu fâché, mon ami ?

Charles. De ce que mes étrennes ont été ſi miſérables, & de ce que je. . . . .

Edouard. N'eſt-ce que cela? Sois tranquille.

Alexis. Edouard n'en eſt que plus content de pouvoir ſuppléer à ce qui vous a manqué. Si vous ſaviez quelle joie il s'en eſt promis ! N'eſt-ce pas, Edouard ?

Edouard. C'eſt de tout mon cœur.

(*Il prend Charles par la main & le conduit vers la table.*)

Tiens, voilà tous mes préſens que nous avons d'abord partagés en deux portions bien égales. J'ai encore ajouté quelque choſe de plus à la tienne, pour ne te laiſſer rien à regretter.

Alexis. Il y avoit deux choſes qui n'étoient pas de na-

ture à être partagées, le microſcope & le lotto. Edouard, ſuivant vos conventions, pouvoit les garder pour lui. Il a mieux aimé vous donner le lotto, de peur d'avoir le moindre reproche à ſe faire.

Edouard. J'ai regret que ces figures de porcelaine n'aient pu ſe partager par nombre égal. J'ai gardé les neuf Muſes ; mais pour remettre l'égalite, je te laiſſe, avec les quatre Saiſons, un cent de jetons de nacre & cette bourſe qui me revenoit. Tu n'en es pas moins le maître de choiſir entre ces deux lots.

Charles. Eh non, mon ami, je ſuis content.

Edouard. Je ne le ſuis pas encore, moi. J'ai laiſſé dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient, je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher. *(Il s'éloigne.)*

Charles (veut courir après lui pour le rappeller.) Où vas-tu donc ? ce n'eſt pas la peine.

Alexis (l'arrêtant.) Laiſſez-le faire, M. Charles. *(A Edouard.)* Oui, va, va, mon ami.

SCENE XI.

Charles, Alexis.

Alexis. Eh bien, Monſieur, convenez-en, Edouard eſt un garçon qui penſe avec bien de la nobleſſe. Vous le voyez, ſa promeſſe eſt pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de s'affliger du déſavantage qu'il trouve dans vos conventions, il ſe fait un plaiſir de ſurpaſſer votre attente & de combler votre joie.

Charles (confus.) Eſt-il vrai ? Vous me faites rougir. Et je ne ſais comment. . . .

Alexis. Ce n'eſt pas votre faute ſi vos parens ne vous ont pas mieux traité cette année.

Charles (en ſe détournant.) Le pauvre Edouard !

Alexis. Vous l'offenſez par votre pitié. Il ne ſe trouve pas du tout à plaindre. C'eſt la honte de vous en impoſer qui l'auroit rendu malheureux. Voyez toutes vos richeſſes, & réjouiſſez-vous.

SCENE

SCENE XII.

Edouard, Charles, Alexis.

Edouard (revenant avec un grand gâteau qu'il présente à Charles.) Tiens, voilà qui t'appartient par-dessus le marché.

Charles (le repoussant d'une main, & de l'autre se cachant le visage.)

Non, non, c'en est trop.

Edouard. Prends-le, je te le donne; & ne crois pas que ce soit par le remord de t'avoir celé quelque chose! Alexis peut t'en être garant.

Alexis (en regardant fixement Charles.) Oui je le suis, à la face de tout l'univers.

(*Charles s'essuie les yeux.*) Mais je crois que vous pleurez, M. Charles? Qu'avez-vous donc?

Charles. Rien, rien, si ce n'est que je suis un malheureux, qui... qui vous a trompé.

Alexis. Toi, me tromper? Non, c'est impossible. Ne sommes-nous pas amis dès l'enfance? fils de bons voisins & de bons amis?

Charles. Et c'est ce qui me rend plus coupable. Je ne mérite pas que tu penses si nôblement de moi. (*Il prend la main d'Edouard.*) Je puis cependant te montrer que je ne suis pas encore tout-à-fait indigne de ton estime. Il est bien vrai qui je n'ai rien reçu de mon papa en bagatelles & en friandises, mais... mais... (*il fouille dans sa poche*) voici trois louis que je lui ai demandés à la place, & qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étois un trompeur, tandis que tu étois si généreux á mon égard. Voici la moitié de mon argent. Il t'appartient de droit. Seulement, par pitié, pardonne-moi ma coquinerie, & reste mon ami.

Edouard (*lui sautant au cou.*) Oh! toujours, toujours, toute ma vie! Comme tu me ravis de plaisir! non pas à cause de l'argent, car sûrement je ne le prendrai pas...

SCENE XIII.

Edouard, Charles, Alexis, Victorine.

Victorine. Allons, vîte, vîte, qu'Alexis vienne-trouver mon papa!

Alexis. O ma chere Victorine! ne pourroit-il attendre un moment? Ce ſeroit me dérober un plaiſir, un plaiſir!....

Victorine. Oui, de faire quelque nouvelle eſcroquerie à mon frere? Venez, venez, mon papa n'eſt pas fait pour vous attendre, je crois.

(*Elle le prend par la main & l'entraîne.*)

Edouard. Ma ſœur, ma ſœur! quelques minutes encore!

Victorine (en ſe retournant, d'un air moqueur.)

Mon frere, mon frere! Non, cela n'eſt pas poſſible.

(*Elle ſort avec Alexis.*)

SCENE XIV.

Charles, Edouard.

Edouard (*prenant la main de Charles.*) O mon cher ami! que je ſuis touché de ce noble retour! Je n'étois pas en droit de l'eſpérer.

Charles. Comment? Lorſque tu me donnois la moitié de ton bien, ſans attendre rien de moi?

Edouard. Ah! ne me fais pas honneur de cette généroſité. Tu ne ſais pas tout ce qu'il m'en coûtoit. Non, jamais je n'aurois eu la force de tenir ma parole ſans les encouragemens d'Alexis.

Charles. Eh! c'eſt à lui que je dois auſſi le bonheur de n'avoir pas achevé ma fourberie. Il m'en a fait ſentir ſi vivement l'indignité. Lorſqu'enſuite je ſuis venu, & que j'ai vu combien de loyauté tu avois mis dans le partage....,

Edouard. Moi, le partage? C'eſt lui qui l'a fait. Je ne ſais comment il a pu s'y prendre; mais il me faiſoit trouver du plaiſir à me dépouiller. Il y a pourtant bien

des

des choſes que j'ai ajoutées de moi-même. Je te donnois, & je croyois m'enrichir.

Charles. Ah! garde tout cela, je n'en veux plus. Que je me trouve heureux d'être débarraſſé de ce poids! Toi, mon meilleur ami, je n'aurois plus oſé te regarder en face. J'étois loin de croire qu'on eût tant à ſouffrir pour devenir un malhonnête homme.

Edouard. Et moi donc, comme j'étois tourmenté! Je ſens bien maintenant le plaiſir d'avoir été généreux! Voilà cependant ce que nous devons à l'honnête Alexis! Si pauvre, avoir tant de droiture! N'eſt-ce pas, qu'il n'a rien exigé de toi pour te découvrir mes richeſſes?

Charles. Lui, mon cher Edouard? D'où te viendroit ce vilain ſoupçon?

Edouard. C'eſt ma ſœur qui par jalouſie vouloit me le faire accroire.

Charles. Ah! ſi tu l'avois entendu parler de toi! Comme il ſoutenoit vivement ton parti! J'ai eu beſoin de toute mon adreſſe pour le faire jaſer. Oui, des ce moment il vient d'acquérir mon eſtime pour toute ſa vie; & je veux lui donner l'autre moitié qui me reſte de mes trois louis.

Edouard. Non, Charles, c'eſt à moi de le récompenſer, & j'en ſais le moyen. Garde ton argent avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

Charles. Que dis tu? Moi? Jamais. Tiens, plutôt, donnons-lui tout ce qui devoit entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre, & lui de le gagner.

Edouard. Oh! de tout mon cœur! Sais-tu ce qu'il faut faire? Nous pouvons nous donner bien du plaiſir. Je vais faire porter tout cela chez lui pour qu'il le trouve à ſon retour.

Charles. Bien! bien! pourvu qu'il n'aille pas revenir aſſez tôt pour nous en empêcher.

Edouard. Je vais appeller un domeſtique. Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair.

(*Il ſort en courant.*)

SCENE XV.

Charles (en rempliſſant la corbeille.) Ce brave Alexis, comme nous allons le rendre content ! & je ſerai de moitié dans la joie qu'il va goûter ! Ah ! je ne la céderois pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurois encore plus de plaiſir, à lui donner tout ce que j'ai tant deſiré, qu'à le garder pour moi ? Je voudrois être mon papa pour l'enrichir. Graces à lui, je ſens à préſent qu'être juſte & honnête, c'eſt être plus heureux que de poſſéder les plus grands biens.

SCENE XVI.

Edouard, Charles, Comtois.

Edouard (à Comtois qui le ſuit.) Entrez, entrez, Comtois.

(Il ferme la porte au verrouil.)

C'eſt pour une corbeille que vous me ferez le plaiſir de porter chez Alexis.

Comtois. Oh ! de grand cœur, Monſieur. Nous aimons tous cet excellent jeune homme.

Edouard (à Charles.) As-tu fini, mon ami ?

Charles. J'aurai bientôt fait. Il ne reſte plus que les porcelaines, que je vais mettre par-deſſus, pour qu'elles ne ſoient pas endommagées.

Edouard. C'eſt bien penſé ; mais dépêche-toi, de peur qu'il n'arrive.

Charles. Voilà qui eſt fini.

Edouard (à Comtois.) Bon ! Vous n'avez qu'à prendre la corbeille, & la porter ſecretement où je vous ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas, & ſur-tout prenez bien garde à ne rien caſſer.

Charles. Attends donc, voici les trente-ſix francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un morceau de papier, & je les mettrai dans la bourſe de jetons.

(On entend la voix d'Alexis qui frappe à la porte, & qui dit :)

Ouvrez, ouvrez, c'eſt moi.

Edouard.

Edouard. O mon Dieu! qu'allons-nous faire! (*En ſe retournant vers la porte.*) Un moment, Alexis, je vais t'ouvrir.

Charles (*mettant l'argent à demi enveloppé dans la main de Comtois.*) Tenez; vous gliſſerez ceci dans la corbeille.

Edouard (*en lui préſentant la corbeille.*) Prenez-la ſous le bras, & tenez-vous caché dans un coin.

Charles. Oui, oui, tout contre la muraille. Et vous tâcherez de vous eſquiver, ſans qu'il vous voie.

Comtois. Laiſſez-moi faire.

Alexis (*de derriere la porte.*) Eh bien, m'ouvrirez-vous? Edouard, ton papa me ſuit de près.

Edouard (*à Charles.*) Je peux lui ouvrir maintenant?

Charles. Oui; c'eſt fait.

(*Il fait ſigne à Comtois de ne pas faire de bruit.*)

SCENE XVII.

Edouard, Charles, Alexis, Comtois.

Edouard (*ouvrant la porte à Alexis.*) Je te demande pardon, mon cher ami, de t'avoir fait attendre. C'eſt que nous étions occupés.

(*Il le prend par la main, & ſe place de maniere à lui cacher la corbeille & Comtois.*)

Alexis. Et à quoi donc?

(*Il ſurprend Charles qui fait ſigne à Comtois de ſortir.*)

A qui en veut-il avec ſes mines?

(*Il ſe retourne, & apperçoit le domeſtique.*)

Ha! ha! qu'eſt-ce qu'il porte là?

(*Il va vers lui, & veut regarder dans la corbeille.*)

Comtois (*lui retenant le bras.*) Doucement, Monſieur Alexis; c'eſt un ſecret.

Alexis. Comment? Du myſtere?

Comtois. Vous l'apprendrez tantôt chez vous.

(*Il veut ſortir. Alexis l'arrête.*)

Alexis. Je veux le ſavoir en ce moment. Ah! ſi j'avois deviné! Me feriez-vous cet outrage, mes chers amis?

Edouard. Qu'appelles-tu un outrage? C'eſt le foible prix du ſervice que tu viens de nous rendre.

(Il reprend la corbeille, & la lui préſente.)

Oui, mon cher Alexis, tout cela eſt à toi.

Charles (Lui préſentant auſſi le paquet d'argent que Comtois lui remet.)

Et ceci encore.

(Alexis le repouſſe. Charles le jette dans la corbeille qu'Edouard continue de lui offrir.)

Alexis. Que faites vous? Non, non, jamais.

Edouard. Je le veux.

Charles. Je vous le demande en grace. Soyez ſeulement mon ami, comme vous l'êtes d'Edouard.

Comtois. Si j'oſois joindre ma priere à celle de ces Meſſieurs! Vous leur feriez trop de peine de les refuſer. Je voudrois bien avoir, comme eux, la liberté de vous offrir auſſi mon préſent. Il ſeroit petit; mais je vous le donnerois de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maiſon.

Alexis. O mon cher Edouard, mon généreux Charles! *(Il les embraſſe.)* Et vous mon brave Comtois! *(en le regardant d'un air attendri,)* vous me faites pleurer d'admiration & de plaiſir. Mais votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi; je ne l'accepterai jamais.

Edouard. Veux-tu me chagriner?

Charles. Eſt-ce que vous ne voulez point de mon amitié?

SCENE XVIII.

M. Dufreſne, Edouard, Charles, Alexis, Comtois.

M. Dufreſne (Qui eſt entré depuis un moment à l'improviſte, & s'eſt arrêté pour jouir de ce ſpectacle, leve ſes mains & ſes regards vers le Ciel, enſuite il s'avance, comme s'il n'avoit rien entendu, & dit:) Eh bien! vous trouverai-je toujours en querelle?

Edouard (courant à lui.) Ah! mon papa! venez nous accorder. Alexis nous traite bien durement. Il m'a rendu fidele à ma parole.....

Charles. Il me rend à l'honneur.....

Edouard. Et il mépriſe notre reconnoiſſance.

Alexis. (ſe jettant dans les bras de M. Dufreſne.) O mon digne protecteur, mon ſecond pere! ſauvez-moi, ſauvez moi

moi de leur générosité. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on vouloit vous inspirer sur mon compte ; & j'irois maintenant me démentir ! Non, non, je me rendrois suspect à moi-même de n'avoir agi que par intérêt. Ne me laissez pas corrompre, je vous en conjure.

M. Dufresne. Mes chers enfans, que vous me ravissez ! Non, mon brave Alexis, ces présens ne sont rien pour payer tant de délicatesse & de désintéressement. Je vais mettre fin à se noble démêlé. (*A Edouard & à Charles.*) Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends sur moi votre reconnoissance.

Edouard. Ah ! mon papa, de quél plaisir voulez-vous me priver !

Charles. Vous me punissez, Monsieur, comme je le méritois peut-être tout-à-l'heure : mais vous êtes témoin de mon changement. Ah ! par pitié, daignez vous joindre à moi pour obtenir d'Alexis. . . . .

Alexis (*à M. Dufresne.*) Non, non ; de grace m'y contraignez point.

M. Dufresne. Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y auroit que de l'orgueil & de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien, dont tu viens de lui faire goûter, peut-être pour la premiere fois, la douce jouissance. Prends cet argent, & donne-le à ta mere, qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

Alexis. Vous m'y forcez, Monsieur, je vous obéis. Oh ! quelle joie pour elle ! Mais, au moins, qu'Edouard garde ses présens !

M. Dufresne (*tirant sa bourse.*) Eh bien ! qu'il les reprenne pour les partager avec son ami. Je les rachete en son nom pour ces trois louis d'or.

Alexis. Ah ! mon cher Monsieur Dufresne ! arrêtez, arrêtez. Je ne sais, tant je suis penétré de joie & de reconnoissance. . . . . Ma pauvre mere ! Il y a bien longtems qu'elle ne sera vue si riche ! O mes bons amis ! (*Il embrasse Edouard & Charles, sans pouvoir leur parler.*)

M. Dufresne (*à Edouard.*) Mon fils, je te dois aussi une recompense pour ta docilité à suivre les nobles conseils d'Alexis.

Edouard. Eh mon papa ! comment pouvez-vous me récompenser mieux que par ce que vous faites envers lui ?

M. Dufreſne. Ce n'eſt rien encore. Il n'a été juſqu'ici que le compagnon de tes plaiſir ; je veux qu'il le ſoit de tes exercices, & de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

Edouard. Oh ! comme je vais profiter près de lui !

Alexis (*ſe jettant aux genoux de M. Dufreſne.*) Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés ?

M. Dufreſne (*le relevant.*) Non, je veux que tu vives pour aimer mon fils, comme j'aimois ton pere.

Charles. Laiſſez-moi auſſi prendre part à votre amitié. Je commence à ne pas m'en croire tout-à-fait indigne ; & je le dois à vos exemples.

M. Dufreſne. Oui, mes amis, tel eſt l'empire de la vertu, d'élever juſqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture & dans l'honneur ; & ſoyez, hommes, ce que vous êtes enfans.

LE RETOUR DE CROISIERE.

DRAME EN UN ACTE.

La Scene se passe à l'entrée du Château de M. de Favieres, situé sur le bord de la mer, à deux lieues de Marseille.

Le fond du Théatre représente le Château. Il est bordé d'une terrasse, d'où l'on descend dans le jardin, qui vient aboutir au parc par une grande allée.

La toile, en se baissant, sépare le parc du jardin.

PERSONNAGES.

M. DE FAVIERES.
MDE. DE FAVIERES.
MELANIE,
CONSTANTIN,
ALEXANDRINE,
MINETTE, } *leurs enfans*
M. DE BLEVILLE, *fiancé de Mélanie.*
M. ARMAND, *Précepteur des Enfans.*
THOMAS, *Jardinier.*
FANCHON, *sa femme.*
COLIN, *leur fils.*
MATHURIN, *vieux Fermier.*
Troupe de jeunes Filles & de jeunes Garçons du village.
Foule de Payſans.

SCENE I.

Thomas, Colin.

Thomas (Eſt occupé à ratiſſer une allée, Colin accourt à perte d'haleine, & ſe preſſe en tremblant contre ſon pere.)

EH bien, eh bien, petit drôle! où cours-tu ainſi tout effaré?

Colin. Ah! mon pere, mon pere, je ſuis mort.

Thomas.

Thomas. C'eſt encore fort heureux d'avoir aſſez de voix pour le dire. Mais qu'eſt-ce donc ?

Colin. Un revenant! un revenant!

Thomas. Un revenant en plein jour ? Ja crois que tu veux te moquer de ton pere. Et quelle mine a-t-il ? d'une bête, ou d'un homme ?

Colin. C'eſt . . . . . c'eſt fait comme un homme.

Thomas. Imbécille que tu es! C'eſt donc un homme. A-t-il une bouche, des yeux, des pieds, des mains ?

Colin. Oui, une bouche, des yeux, des pieds, des mains, de tout cela, comme nous, & non pas comme nous pourtant.

Thomas. Quels ſots contes viens-tu me faire là ?

Colin. Oh! Si vous l'aviez vu! C'eſt, Dieu me le pardonne, une ombre de Turc.

Thomas. (*un peu effraye.*) Une ombre de Turc ?

Colin. Oui, oui, mon pere. Vous m'avez fait voir des Turcs à Marſeille. Eh bien, c'eſt la même choſe. Une longue robe qui lui bat les talons, un manchon ſur la tête, un couteau de cuiſine à ſa ceinture, une grande barbe griſe, & un viſage de mort ſur le ſien.

(*On entend du bruit derriere la charmille.*)

Oh! c'eſt lui, mon pere, c'eſt l'ombre c'eſt le Turc. Sauvons nous, ſauvons-nous.

(*Il s'échappe.*)

Thomas (*avec un air d'inquiétude.*) Colin! Colin! veux-tu bien revenir ?

(*Colin, au lieu de ſe retourner, continue de courir de toutes ſes forces. Thomas le pourſuit ; mais comme ſon rateau lui échappe des mains, & s'embarraſſe dans ſes jambes, ſa courſe eſt rallentie, & il ne peut l'atteindre.*)

Ce petit poltron, me laiſſer tout ſeul! S'il diſoit vrai, pourtant : Je ne ſuis pas fait à des ombres de Turc, moi. Oh! Je ne reſterai pas ici pour les attendre.

(*Tandis qu'il ſe baiſſe pour ramaſſer ſon rateau, M. de Favieres, en longue robe rouge, avec un turban ſur la tête, & un maſque ſur le viſage, s'approche de lui, & le ſaiſit par la camiſolle. Thomas, en ſe relevant, l'apperçoit. Il veut fuir ; mais, ſe ſentant arrêté, il ſe met à crier avec effroi :*)

Au ſecours! au meurtre! un Revenant! un Turc!

SCENE II.

M. de Favieres, Thomas.

M. de Favieres (*Lui mettant la main ſur la bouche & cherchant à lui impoſer ſilence*) Eh bien, Thomas, ne fais donc pas l'enfant. Eſt-ce que tu ne me reconnois plus ?

Thomas (*ſans le regarder.*) Il n'y a que Satan qui puiſſe te connoître. Je ne ſuis pas de ta clique.

M. de Favieres. Ah ! je vois ce que c'eſt. (*Il ôte ſon maſque.*) Regarde-moi à préſent.

Thomas (*le viſage caché dans ſes mains.*) Moi, regarder votre effroyable viſage ! Laiſſez-moi aller, ou je crie dix fois plus fort.

M. de Favieres (*tâchant de lui ſéparer les mains.*) Que crains-tu de moi ?

Thomas. Finiſſez. Vous allez me rôtir. Oh ! comme vous brûlez !

M. de Favieres (*lui lâche les mains.*) Es-tu fou, Thomas ? Remets-toi donc, mon ami. Eſt-ce que ma voix ne t'eſt plus connue ?

Thomas. Je la connois bonne à faire mourir de peur.

M. de Favieres. Regarde-moi ſeulement à travers tes doigts.

Thomas. Eh bien, oui ; mais reculez-vous.

M. de Favieres. (*s'écartant du lui.*) Tiens, te voilà ſatisfait.

Thomas (*ſe reculant auſſi.*) Etes-vous bien loin ? Attendez.

(*Il écarte un peu ſes mains, & le fixe.*).

Que vous je ? Monſeigneur ! eſt-ce vous ?

M. de Favieres. Eh oui, mon cher Thomas, c'eſt ton Maître.

Thomas (*ſe découvrant un peu plus le viſage.*) Etes-vous bien sûr au moins de n'être pas ſon ombre ?

M. de Favieres. Mais je ne te reconnois plus à mon tour, toi que j'ai vu autrefois ſi brave & ſi gaillard.

Thomas (*le viſage tout-à-fait découvert, & le regardant encore.*) Oh ! oui, c'eſt bien vous à préſent.)

(*Il tombe à ſes genoux, & les embraſſe.*)

O mon

O mon cher Maître ! pardon de ne vous avoir pas reconnu tout de ſuite.

(Il ſe releve.)

C'eſt mon benêt de fils qui m'avoit fourré ces frayeurs dans la tête.

(Prenant un air fanfaron.)

Un revenant ! Oh bien, oui, comme ſi je croyois aux revenans moi. . . . . Mais, Monſeigneur, où diantre avez-vous chauſſé ce grand vilain bonnet ? Savez-vous qu'il ne faut pas ſe jouer avec ces habits de païen ? Si vous alliez reſter Turc pour toute votre vie ! Tenez, je me rappelle fort bien avoir entendu conter cent fois à ma mere qu'elle avoit vu quelqu'un qui avoit entendu dire de tout tems dans ſa famille. . . . Oh ! ce que je vous dis là eſt vrai au moins.

M. de Favieres. Bon ! bon ! tu me raconteras un autre jour ton hiſtoire. Sommes-nous ſeuls ?

Thomas. Oui, vous & moi : car ce ſot de Colin ne s'aviſera pas de revenir. Il a peur, lui. Voyez pourtant ! vous n'aviez qu'à être un Eſprit ; il vous auroit laiſſé tordre le cou à ſon pere.

M. de Favieres. Ma femme, mes enfans, & leur précepteur, ſont-ils toujours ici ?

Thomas. Eh sûrement. Ils ſont reſtés pour vous préparer une fête à votre retour. Oh ! comme ils vont être contens ! Attendez, attendez. Sot que je ſuis, de ne pas courir leur apprendre cette nouvelle, & la repandre enſuite dans tout le village ! *(Il veut ſortir.)* Allons Thomas, allons, mon ami.

M. de Favieres. *(le retient.)* Doucement, doucement. C'eſt préciſément ce que je ne vieux pas.

Thomas. Comment ! Eſt-ce que vous ne feriez pas de la fête qu'on célebre pour la paix ? C'eſt à cauſe de vous qu'on l'a retardée. Tous les villages voiſins ont déja fait leur feu de joie.

M. de Favieres. Nous ferons auſſi le nôtre ; ſois tranquille.

Thomas. Pardienne, nous en ferions pour vous tout ſeul, quand vous n'auriez pas mené la paix avec vous. Vous êtes un ſi bon Seigneur, & nous vous aimons tant dans le village ! Toutes les cloches devroient être en branle déja. A quoi s'amuſe le Carillonneur ?

M.

M. de Favieres. Mon cher Thomas, un peu de patience. Je paroîtrai bien quand il en ſera tems.

Thomas. Voilà qui eſt fort aiſé à dire. Mais je vais crever d'impatience, ſi cela dure.

M. de Favieres. Et moi tu me fais mourir de la peur de ton indiſcrétion. Ne va pas me ravir la joie que je me ſuis promiſe. Veux-tu que, pour ma bien-venue je ſois obligé de te congédier ?

Thomas. Oh ! que dites-vous ? S'il ne tient qu'à cela, je ſerai muet comme un poiſſon. C'eſt bien mal à vous pourtant de nous laiſſer plus longtems dans l'inquiétude. Nous vous croyons pris ou noyé de ne pas vous voir revenir. Vous ne ſavez pas tous les ſoupirs que cette crainte nous a coûtés. O mon bon Maître ! ſi nous vous avions perdu ! s'il nous avoit fallu marcher aux fêtes de la paix en longs crêpes, & en habits de deuil ! Je friſſonne, ſeulement d'y penſer. Nous aurions mieux aimé encore la guerre pour dix ans, & ne pas vous perdre.

M. de Favieres. Que je ſuis ſenſible à ces témoignages naïfs de ton attachement ! Quelle joie plus touchante encore ils me font eſpérer en rentrant dans ma famille !

Thomas. Eh bien, que n'y venez-vous tout de ſuite ?

M. de Favieres. Non, te dis-je, mon ami. Je veux doubler ce plaiſir par une vive ſurpriſe. Fais-moi ſeulement parler au Précepteur de mes enfans.

Thomas. A M. Armand ?

M. de Favieres. Oui ; je lui ai écrit de Marſeille pour le prévenir. Lui & toi, vous ſerez les ſeuls du myſtere. Mais chut ! j'entends venir quelqu'un par cette allée.

(*Il va ſe cacher derriere la charmille.*)

De la diſcrétion, Thomas.

SCENE III.

Thomas (ſeul.)

Oui, de la diſcrétion ! il n'eſt pas difficile d'être diſcret quand on n'a rien à dire. Mais quand on fait tout ce que je ſais ! Ce ſecret là, je ſens déja qu'il m'étouffe.

(*Il ſe retourne, & apperçoit M. Armand.*)

Dieu ſoit loué ! il m'envoie du moins à qui parler.

SCENE

SCENE IV.

Thomas, M. Armand.

Thomas. (*courant vers lui.*) De la joie! de la joie, M. Armand! Nous avons la paix; nous avons Monſeigneur: nous vous avons; vous m'avez.

(*Il jette ſon bonnet en l'air.*)

M. Armand. M. de Favieres eſt ici?

Thomas (*avec un air important.*) Je voudrois bien qu'il n'y fût pas, quand je vous le dis. Je ſuis comme vous, de la manigance

SCENE V.

M. de Favieres, M. Armand, Thomas.

M. de Favieres (*ſortant de derriere la charmille.*) Voilà mon ſecret bien placé! Vraiment, Thomas, je n'aurois eu qu'à me fier à toi?

(*Il court vers M. Armand qui l'embarraſſe.*) Mon cher Armand, que je ſuis aiſe de vous revoir!

M. Armand. O Monſeigneur, quel jour de fête pour nous?

M. de Favieres. Pourvu que Thomas, avec ſa joie folle & ſon bavardage, n'aille pas renverſer tous mes projets.

Thomas. Ne m'aviez-vous pas dit que M. Armand étoit du ſecret? Eſt-ce que j'en ai ſonné le moindre mot à qui que ce ſoit dans le monde?

M. Armand. Oui, parce que tu n'as vû perſonne que moi.

M. de Favieres. Ne perdons pas un moment. Il faut, mon cher Thomas, que tu me caches dans ta cabane juſqu'au moment où je veux me montrer.

Thomas. Je ne demande pas mieux. Venez, venez, vous y ſerez bien veçu.

M. Armand. Ce n'eſt pas tout. Il faudra poſter tes fils en ſentinelle, pour qu'on n'aille pas inſtruire Madame, ou les enfans.

M.

M. de Favieres. Oui, & ſur-tout ne laiſſer entrer perſonne chez toi.

Thomas. Mais ſi Madame s'y préſente, ou bien quelqu'un de vos enfans, je ne peux pas leur fermer la porte ſur le nez. Cela ne ſeroit guere poli.

M. Armand. Bon! Un homme fin comme toi ſaura bien trouver quelque prétexte pour les écarter.

Thomas. Vous avez raiſon, je vais faire le bec à ma femme.

M. Armand. Ne va pas oublier les bouquets.

Thomas. N'ayez pas peur. Ce n'eſt pas pour rien que nous ſommes en Provence. On ne fera pas grace au moindre bouton. Dans ces jours de plaiſir, les fleurs ſont cent fois plus belles à nos chapeaux que dans nos parterres.

SCENE VI.

M. de Favieres, M. Armand.

M. de Favieres. Croyez-vous, mon cher Armand, que Mde. de Favieres ne ſoupçonne rien de nos préparatifs?

M. Armand. Il ne m'auroit pas été poſſible de les lui cacher. J'ai mieux aimé les faire de concert avec elle, en lui laiſſant croire qu'elle vous ſurprendroit agréablement par cette fête à votre retour. Je lui ai dit que votre croiſiere ſeroit peut-être encore prolongée. Elle ne charme les ennuis de votre abſence qu'en s'occupant de tout ce qui peut faire éclater à vos yeux la joie qu'elle aura de vous revoir.

M. de Favieres. Ainſi donc, c'eſt moi qui lui donnerai la fête qu'elle compte me donner. Ah! mon cher Armand, que ne vous dois-je pas?

M. Armand. J'eſpere que vous ſerez content de nos ſoins. Tout le monde a voulu contribuer à vos plaiſirs. J'ai auſſi formé quelques jeunes filles & quelques jeunes gens du canton. Ils ſavent deja leur rôle à merveille.

M. de Favieres. Et moi, pour completter notre fête, j'amene la fiancé de ma fille, qui s'eſt couvert de gloire dans un combat contre les Algériens. Il eſt allé, avec douze hommes dans une chaloupe, enlever une tartane de ces brigands qui attaquoient un de nos vaiſſeaux de commerce.

commerce. Ces habits ſont de leurs dépouilles ; & j'ai imaginé de les employer à notre déguiſement, pour éviter d'être reconnus. Ah ! j'oubliois de vous dire que j'amene auſſi de Marſeille toute ſorte d'inſtrumens. Je les ai laiſſés près à l'entrée du parc.

M. Armand. Tant mieux, car nous n'avions que les Menétriers du village.

M. de Favieres. Je ſerois fâché que rien manquât à notre fête. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui dans toute ma terre une ſeule creature vivante qui ne treſſaille de joie. La plupart des fêtes ne ſont que pour les riches. Il faut que des évenemens comme celui-ci, où le pauvre eſt le plus intéreſſé, ſoient célébrés avec toute la ſolemnité poſſible, pour lui en faire mieux ſentir le bonheur. Il faut qu'il en conſerve long-tems le ſouvenir, pour le tracer à ſes enfans & à ſes petits-enfans. Il en vivra plus ſatisfait de ſon état, plus attaché à ſon Seigneur, à ſon Roi, & à ſa Patrie.

M. Armand. O l'excellent homme ! toujours le même. Vous ne paroiſſez jamais, que tout ne reſpire auprés de vous la joie & la benfaiſance.

M. de Favieres (lui ſerrant la main.) Eh mon ami ! ces plaiſirs ne ſont-ils pas encore plus doux pour celui qui les donne ?

(On voit Colin qui s'avance tout doucement le long de la charmille.)

SCENE VII.

M. de Favieres, M. Armand, Colin (portant un panier de fleurs à ſon bras.)

Colin. Il faut que ce revenant de Turc ne ſoit pas ſi méchant. De quel air d'amitié il parle à M. le Précepteur ! Il lui ſerre la main.

M. Armand. N'entends-je pas quelqu'un ?

M. de Favieres. Oui. Je cours me cacher là derriere.

(Il s'aproche de la charmille, & ſe trouve vis-a-vis de Colin, qui le regarde un moment en face, tout tremblant, & tout-à-coup s'écrie avec tranſport :)

—Eh ! c'eſt mon parrein, mon bon parrein !

(I

(Il jette ſon panier à terre, s'élance dans les bras de M. de Favieres, lui baiſe les mains & les habits.)

M. de Favieres (*après l'avoir embraſſé.*) Doucement, mon ami, doucement.

M. Armand. Oui, Colin. Monſeigneur ne veut pas qu'on ſache qu'il eſt arrivé. Garde-toi bien d'en rien dire à perſonne au moins.

Colin. Quoi! ni à Madame, ni aux enfans?

M. Armand. C'eſt préciſément à eux qu'il faut le cacher.

SCENE VIII.

M. de Favieres, M. Armand, Thomas, Colin.

Thomas (en entrant ſans voir Colin.) Allons, Monſeigneur, vous pouvez me ſuivre

Colin. Ce n'eſt pas moi qui l'ai dit à mon pere, toujours.

Thomas. (appercevant Colin.) Ah! tout eſt perdu. Voilà ce drôle qui va jaſer. Moi qui voulois l'envoyer en commiſſion hors du village!

M. Armand (*careſſant Colin.*) Va, va: je ſuis sûr qu'il ſera tout au moins auſſi diſcret que toi. N'eſt-ce pas, mon petit ami?

Colin. Oh! laiſſez moi faire. Je garde mon ſecret tout comme un autre. Ce ne ſera pas la premiere fois.

Thomas. Oui. Et quand cela t'eſt-il arrivé?

Colin. Et parguienne l'autre jour, quand vous me roſsâtes pour ſavoir qui avoit dérobé les pommes du jardin. Eſt-ce que je vous dis que c'étoit moi?

Thomas. C'eſt toi qui m'as volé mes pommes? Attends, attends.

(*Colin ſe ſauve dans les bras de M. de Favieres.*)

Oh! tu me le paieras.

M. Armand. A la bonne heure, s'il parle de Monſeigneur.

M. de Favieres. Et, s'il n'en parle pas, un louis pour ſa récompenſe.

Thomas. Entends tu, Colin? Un louis!

Colin. Bah! Je l'aurois gardé pour rien, pour l'amour de Monſeigneur.

M. Armand. Et pouvons-nous compter également ſur la diſcretion de ta femme ?

Thomas. Ma femme ? Dès qu'il y a du tripotage à ſe taire, vous verrez ſi elle jaſera. Je ne ſais pas tant ſeulement le tiers de ce que ſon mari devroit ſavoir. Allons, allons. Toi, Colin, reſte ici pour empêcher qu'on ne vienne nous ſurprendre. Mais s'il t'échappe un mot, gare les pommes. Je te coupe les oreilles avec le coutelas de Monſeigneur.

(*Ils ſortent.*)

SCENE IX.

Colin (*ramaſſant ſon panier & faiſont un bouquet.*) Si l'on ne ſait rien que de moi, l'on n'en ſaura guere. Mais Mlle. Mélanie, Mlle. Alexandrine, Mlle. Minette, M. Conſtantin ! Ces pauvres enfans ! Cela me fait de la peine qu'ils ne ſachent pas que leur papa eſt ici. Si je le diſois à l'oreille à Mlle. Minette ! Elle eſt bien de mes amies Mlle. Minette ! C'eſt la plus petite ; mais c'eſt la plus futée. Oh oui ! voilà qu'elle le diroit à Mlle. Alexandrine, Mlle. Alexandrine à M. Conſtantin, M. Conſtantin à Gothon, Gothon à Mlle. Mélanie, Mlle. Mélanie à ſa maman, & puis tout le monde ſeroit du ſecret. Un louis de perdu, & mes oreilles coupées. Oh ! il vaut mieux faire le muet. Tant que je ne parlerai pas, je n'en dirai rien à perſonne, d'abord. (*Il frappe ſur ſa bouche.*) Allons, te voilà clouée juſqu'à demain.

SCENE X.

Conſtantin, Alexandrine, Minette, Colin.

Conſtantin (*Frappant doucement ſur l'épaule de Colin.*) Bonjour, mon ami.

Alexandrine (*Lui faiſant profondément une révérence moqueuſe.*) Je ſuis la très-humble ſervante de M. Colin.

Minette (*lui prenant la main d'un air d'amitié.*) Eh bonjour, mon petit homme.

(*Colin lui donne un bouquet, Minette le remercie.*)

Conſtantin. Te voilà ſeul ?

(*Colin*

(*Colin lui répond d'un ſigne de tête.*)

Minette. Maman voudroit parler à ton pere. Où eſt-il ?

(*Colin lui montre du doigt le côté par où Thomas vient de ſortir.*)

Alexandrine. Te moques-tu de nous ? Eſt-ce que tu ne ſais pas parler ?

(*Colin ſans répondre fixe les yeux en l'air.*)

Conſtantin. Mais parle donc.

Alexandrine (*lui donnant un coup ſur les mains.*) Ah ! je t'apprendrai à faire le plaiſant.

Minette (*retenant Alexandrine.*) Doucement, ma ſœur, ne fais pas de mal à mon petit Colin.

(*Colin regarde Minette d'un air d'amitié.*)

Conſtantin (*d'un air impérieux.*) Il n'a qu'à parler, ou je le. . . . . Eſt-ce qu'il eſt devenu muet ?

Alexandrine. Ou bien ſourd ?

Minette. Il lui eſt peut-être arrivé quelque malheur, n'eſt ce pas mon ami ?

(*Colin lui fait ſigne que non.*)

(*Alors tous les enfans, excepté Minette, ſe jettent ſur lui, le ſecouent le tiraillent, le pincent, le chatouillent, en s'écriant tous enſemble :*

Oh bien, tu parleras, tu parleras, tu parleras, ou tu diras pourquoi.

Minette (*tâchant de les écarter.*) Finiſſez donc, ou je vais me mettre avec lui contre vous.

Alexandrine. Le beau Champion qu'il auroit là pour le défendre !

Minette (*à Conſtantin.*) Mon frere, toi qui es l'aîné. fais-la finir, je t'en prie. Je vais lui parler doucement, & j'en aurai peut-être quelques paroles.

Conſtantin (*avec fierté.*) Non, je veux qu'il obéiſſe, quand je lui commande.

Minette. Laiſſe moi faire. (*A Colin.*) Colin, mon petit Colin, réponds-moi, je t'en prie, quand ce ne ſeroit qu'un petit mot.

(*Colin lui ſourit ; mais il lui fait ſigne qu'il ne parlera pas*)

Minette. Sais-tu bien que je me mettrai auſſi en colere contre toi ?—Mais non. Tiens, Alexandrine, va chercher ſon pere, puiſque maman le demande.

Alexandrine.

Alexandrine. Oui, oui, je le dirai à Thomas, qui le fera parler peut-être.

(*Elle veut ſortir, Colin lui barre le chemin, en ſecouant la tête.*)

Conſtantin (*d'un air d'autorité.*) Comment ? Eſt-ce qu'il oſe arrêter ma ſœur ? Attends, attends.

Minette (*retenant Conſtantin.*) Tu vois bien qu'il ne lui fait pas de mal.—Eh bien, Colin, va donc chercher toi même ton pere, & dis-lui d'aller parler à Maman. Le feras-tu ?

Colin lui fait ſigne qu'oui, & ſort. Les enfans le ſuivent des yeux.)

SCENE XI.

Conſtantin, Alexandrine, Minette.

Alexandrine. Il entend au moins, s'il ne parle pas.

Minette. Je ſavois bien, moi, que j'en tirerois ce que je voudrois.

Conſtantin. Il a bien fait de s'en aller. Mais il me le paiera, de ne m'avoir pas obéi.

(*On voit dans l'éloignement Colin qui va chercher ſon pere, & lui dit d'aller trouver les enfans. Thomas s'avance.*)

Minette (*le voyant venir.*) Ah bon ! voici Thomas. Nous ſaurons ce qui eſt arrivé à mon petit ami.

SCENE XII.

Conſtantin, Alexandrine, Minette, Thomas.

(*Tous les enfans courent vers Thomas, & ſautent autour de lui.*)

Thomas. Bonjour, mon jeune Monſieur, bonjour, mes jolies Demoiſelles, comment vous en va-t-il aujourd'hui ?

Minette. Fort bien, fort bien. Mais dis-nous, qu'a donc ton fils, mon pauvre Colin ?

Thomas. Ce qu'il a ? Bon appétit, toujours.

Minette. Il n'eſt donc pas malade ?

Thomas.

Thomas. Lui, malade ?

Conſtantin. Il eſt donc bien obſtiné.

Alexandrine. Ce petit vaurien s'eſt moqué de nous.

Minette. Ah ! quelle tête !

Thomas. Comment donc ?

Minette. Je craignois qu'il ne fût devenu muet.

Thomas. Lui, muet ?

Alexandrine. Nous l'avons pincé, chatouillé, pas un mot.

Thomas. Eſt-il poſſible ? Il m'a bien étourdi de ſes criailleries ce matin. Il ne tenoit qu'à moi d'avoir une belle peur.

Conſtantin. Pour nous, il n'a pas daigné nous dire une parole.

Thomas (en ſouriant.) Eſt il vrai ? Ce petit coquin ! Voyez la fineſſe ! Il a cent fois plus d'eſprit que ſon pere.

Minette. De l'eſprit à ne pas parler ?

Thomas. Dites-moi où il eſt allé prendre cette imagination ?

Alexandrine. Que veux-tu dire ?

Thomas. Et puis, qu'on vienne nous chanter que le monde va de mal en pis ! Les enfans ont, morguienne, au tems qui court, plus d'aviſement que toute leur famille.

Alexandrine. Ils ſont, je crois, devenus ſous tous les deux. L'un qui ne parle pas, & l'autre qui parle ſans nous répondre.

Thomas. Oh ! il ſavoit bien ce qu'il ne diſoit pas, & je ſais bien ce que je dis.

Alexandrine. Nous ne le ſavons guere, nous autres.

Thomas. Il n'y a pas grand mal. Mais où eſt Madame ? Colin m'a dit qu'elle me demandoit.

Conſtantin. Il te l'a dit ?

Minette. Il parle donc ?

Conſtantin. Oh bien, s'il parle, je vais le faire parler, moi.

Alexandrine. Allons, allons.

Thomas. Oui, oui, allez... Il s'eſt lâché dans le parc. Vous ne lui verrez ſeulement pas les talons. Il a des jambes, s'il n'a pas de langue.

(Conſtantin & Alexandrine ſortent.)

SCENE XIII.

Minette, Thomas.

Minette. O mon cher Thomas, dis à Colin, je te prie, de parler un peu, seulement pour moi. J'aime tant à causer avec lui!

Thomas. Oui, oui, laissez-moi faire. Je lui parlerai, il vous parlera, & nous nous parlerons tous bientôt. Oh! qu'il y aura de gens à parler!

Minette. Bon! bon! Je vais courir après mon frere & ma sœur pour empêcher qu'on ne le tourmente.

(*Elle sort.*

SCENE XIV.

Thomas (seul.)

J'ai bien fait, je crois, de l'envoyer un peu loin. Ces marmots l'auroient tant housspillé, qu'ils lui auroient fait dire son secret. Avez-vous jamais rien vu de si malin, pourtant? Ne pas parler, de peur de rien dire. On ne peut pas être plus retors que ça. Mais voici Madame avec Mlle. Mélanie. Allons, mon ami, prends garde à toi. Un homme & son secret aux prises avec deux femmes, il y a là de quoi batailler.

SCENE XV.

Mde. de Favieres, Mélanie, Thomas.

Mde. de Favieres. Eh bien, Thomas, il faut donc que je vienne te chercher? Il y a une heure que je t'ai fait appeller par mes enfans.

Thomas. Eh oui, Madame, je courois aussi près de vous.

Mde. de Favieres. C'est qu'il faut tout préparer comme pour la fête. M. Armand vient de me dire qu'il desireroit en faire aujourd'hui une répétition générale. C'est peut-

peut-être pour adoucir mes ennuis ; mais il m'assure que mon époux ne peut tarder à revenir. Cette idée. qui semble encore rapprocher son retour. . . . .

Thomas. Il n'est peut-être pas si loin qu'on le pense. Que diriez-vous . . . (*en se détournant*) Chut ! Qu'allois-tu dire toi-même, Thomas ?

Mde. de Favieres. Est-ce que tu aurois appris de ses nouvelles ?

Thomas. Pardienne oui, de ses nouvelles ? C'est bien plus sûr encore ce que je sais. (*A part.*) Où diantre me suis-je enfourné ?

Mélanie. Que veux-tu dire, Thomas ? Explique-toi.

Thomas. C'est que. . . . . Tenez, comprenez-vous ? . . . Quand le marché est fini je reviens à grand pas vers notre menage : encore n'ai je pas une femme comme vous, Madame, ni une fille comme Mlle. Mélanie. (*A part.*) Peste ! ce n'est pas mal s'en tirer je crois. (*Haut.*) Ainsi, par semblance du cas, je vois que Monseigneur galoppe vers ici. C'est clair ça ; demandez.

Mde. de Favieres. Ah ! quand viendra cet heureux moment, où je pourrai le presser contre mon sein, & le retenir dans mes bras ?

Thomas. Que sait-on ? Je vais toujours me dépêcher ; ça le poussera peut-être. Si chaque coup de mon rateau étoit un coup de fouet pour son cheval ! Je ne menagerois pas non plus celui de votre fiancé, Mlle. Mélanie. (*Mélanie sourit.*)

Mde. de Favieres. Voilà qui est fort obligeant de ta part, mon cher Thomas.

Thomas. C'est que j'ai de la peine de vous voir tristes. Vous êtes comme des fleurs après une ondée du printems, belles à travers les larmes. Viendra un jour de soleil qui sêchera tout ça, & qui vous rendra plus belles encore. Allons, de la joie, de la joie ! Voici M. Armand qui semble bien joyeux, lui.

SCENE XVI.

Mde. de Favieres, Mélanie, M. Armand, Thomas.

M. Armand. Tout va bien, Madame. J'ai envoyé assembler les jeunes filles & les jeunes garçons du village

qui doivent figurer dans notre fête : elle eſt prête à commencer. Je fus très-ſatisfait hiér de l'ordre & de la préciſion qu'ils mirent dans leurs exerciſes, & j'eſpere que la répétition générale d'aujourd'hui pourra vous plaire, ſi vous nous faites l'honneur d'y aſſiſter.

Mde. de Favieres. Je ne me priverai point aſſurément d'un ſi doux plaiſir. Je m'en promets beucoup à vous rendre ce témoignage de la ſatisfaction que j'ai de votre zele, de votre intelligence, et de votre activité.

M. Armand. Je ne pouvois, Madame, en recevoir un prix plus flatteur. Mais n'etois-je pas déja payé de mes ſoins, par l'idée de ſeconder vos vues, & de prévenir celles de votre époux ? Il auroit été fâche qu'un évenement ſi heureux pour ſes vaſſaux n'eût pas été célébré d'une maniere qui le fixât pour jamais dans leur ſouvenir.

Mde. de Favieres. Oui, voilà bien ſon noble caractere. Auſſi, quelle douce idée je me fais de ſa ſurpriſe & de ſa ſatisfaction !

Thomas. Il ne ſera peut-être pas le plus ſurpris ni le plus content de l'avanture.

(*M. Armand fait à Thomas un ſigne de ſilence.*)

Mde. de Favieres. Que veux-tu dire, Thomas ?

Thomas (embarraſſé.) Oh ! c'eſt que . . . c'eſt que d'abord pour la ſurpriſe, je me doute que vous ſerez bien ſurpriſe, vous, de le revoir frais & gaillard, tout rebondi de ſanté, de gloire, & de plaiſir. Mlle. Mélanie ſera bien ſurpriſe auſſi de revoir ſon jeune fiancé. Je parierois ma bêche contre une de vos épingles, qu'elle en rougira comme une fraiſe. Nous ſerons vraiment bien plus ſurpris encore, nous autres ; car un bon Seigneur, ça ſurprend toujours.

M. Armand. Ah ! Madame, que ce ſeroit un ſpectacle bien doux pour votre cœur de voir l'impatience avec laquelle on l'attend ! Je ne puis faire un pas dans le village, que tout le monde ne s'empreſſe à me queſtionner ſur ſon arrivée. Je crois entendre une nombreuſe famille me demander ſon pere, ſon frere, ſon fils, ſon mari. Vous verriez les femmes, & juſqu'aux plus petits enfans, treſſer des guirlandes, & les porter aux pieds de la ſtatue que vous lui avez elevée dans le jardin. Imaginez quelle ſera leur joie, lorſqu'ils le reverront lui-même.

Mde. de Favieres. Je conçois leurs tranſports par les miens. Mais quand reviendra-t-il ? Je tremblerai toujours juſqu'à ce que je le revoie.

M. Armand. D'où naîtroient vos frayeurs ? Ce n'eſt plus le tems où la ſoif qu'il a de la gloire pouvoit l'expoſer à des dangers.

Mélanie. Ah ! maman, vous rappellez-vous ces jours cruels où nous ne prenions que d'une main tremblante les nouvelles publiques ? Il nous ſembloit voir ſon nom dans toutes les liſtes des morts & des bleſſés.

M. Armand. Ne vous livrez donc aujourd'hui qu'aux douceurs de l'eſpérance. Une paix heureuſe ne nous laiſſe plus aucun ſujet d'alarmes.

Mde. de Favieres. Oui, je la bénis cette paix céleſte ; je la bénis au nom de toutes les meres, de toutes les épouſes.

Thomas. Et moi, au nom de tous les Jardiniers. Ah ! ſi vous aviez roulé, comme moi, votre corps dans le monde ! Tenez, pendant la derniere guerre d'Allemagne, j'y ſervois . . . . dans un jardin. Il vint de ces maudits houzards. Au bout d'une heure, il n'y avoit pas une ſeule haie ſur pied dans tout le pays. Les Amour, les Jupiter, les Hercule, ils vous les prenoient par le nez, & leur faiſoient lever les jambes en l'air. Tous ces Dieux-là auroient encore pu s'en aller au diable ; mais mes pauvres aſperges ! mes pauvres melons ! ça me fendoit le cœur. Je n'étois pourtant que garçon de jardin. Aujourd'hui que je ſuis Jardinier en chef, figurez-vous ſi cela m'étoit arrivé. Je me ſerois jetté la tête la premiere dans mon puiſard. Mais allons, nargue à ces démoniaques ! nous avons la paix. De la joie, de la joie ! Venez, M. Armand, nous allons arranger tout ça.

(Ils ſortent.)

SCENE XVII.

Mde. de Favieres, Mélanie.

Mde. de Favieres. La gaieté du brave Thomas vient de ſe communiquer à mon ame. Je me trouve maintenant plus tranquille. Je ne ſens plus que la douce émotion de l'eſpérance. Oui, Mélanie, mon cœur me l'annonce, nous allons bientôt les revoir.

Mélanie. Hélas, maman! je me réveille chaque jour pour me livrer à cette idée flatteuſe, & chaque jour elle s'évanouit.

Mde. de Favieres. Nos murmures contre le Ciel ſont preſque toujours injuſtes. Combien je maudiſſois cette guerre cruelle, lorſqu'elle vint m'arracher mon époux! Eh bien, la paix va me le rendre couvert de la gloire qu'il s'eſt acquiſe dans ſon expédition des Indes, chargé de la reconnoiſſance de ſes concitoyens, dont il a protégé le commerce ſur ces mers. Il revient lorſque ſa préſence eſt le plus néceſſaire pour l'éducation de ſes enfans. Il ramene avec lui l'époux que ton choix & le nôtre te deſtinent. Et nous pourrions encore nous plaindre d'une courte abſence? Ah ma fille! combien de femmes ſur la terre envient aujourd'hui notre ſort!

Mélanie. Oui, maman, je ſuis une folle; mais vos bontés m'ont juſqu'à préſent rendue ſi heureuſe, que je ne puis ſupporter la moindre altération de mon bonheur.

Mde. de Favieres. Embraſſe-moi, ma fille, & laiſſe reprendre à ta figure ſa gaîté naturelle. Elle te ſied ſi bien! N'allons pas empoiſonner, par un air d'inquiétude, le plaiſir que vont goûter ces bonnes gens de nous rendre les témoins de leur joie.

SCENE XVIII.

Mde. de Favieres, Mélanie, Conſtantin, Alexandrine, Minette, Mathurin.

Minette (courant vers ſa mere.) Maman, maman! c'eſt le bon Mathurin que je vous amene.

Alexandrine (qui la ſuit.) Le voici, le voici!

(On voit Mathurin qui arrive, ſoutenu d'une main ſur ſon bâton, & de l'autre ſur Conſtantin. En appercevant Mde. de Favieres, il veut doubler les pas; il chancele. Madame de Favieres & Mélanie s'avancent vers lui.)

Conſtantin. Appuie-toi plus fort ſur mon épaule. Va, tu ne me fais pas de mal.

Mélanie. Doucement, mon cher Mathurin.

Mde. de Favieres. Prends bien garde de ne pas tomber.

Mathurin,

Mathurin. Madame, on eſt venu chercher nos enfans dans le village, avec leurs habits de fête. Eſt-ce que Monſeigneur ſeroit arrivé ? Je ne me le pardonnerois pas.

Mde. de Favieres. Non, mon ami, nous l'attendons encore.

Mathurin. Ah ! tant mieux. Et par où doit-il venir ? dites-le-moi. J'ai la tête aſſez bonne, mais les jambes me manquent. Il faut que je me mette en marche avant les autres, pour arriver en même tems.

Mde. de Favieres. Comment ? eſt-ce que tu voudrois aller à ſa rencontre, foible comme tu l'es ?

Mathurin (avec vivacité.) Si je le veux ? Quoi ! je reſterois ici à l'attendre, quand il a couru toute ſa vie au-devant de mes beſoins ? je me ferois plutôt porter par mes enfans.

Mélanie. Non, Mathurin, mon papa te ſauroit mauvais gré, je t'aſſure, de t'expoſer à cette fatigue.

Mathurin. Quand ſe ne ſeroit pas pour lui, ce ſeroit pour moi. J'ai beſoin de le voir. Il eſt comme le ſoleil, qui ragaillardit ma vieilleſſe.

Mde. de Favieres. Mais, mon ami, à ton âge. . . . .

Mathurin. Mon âge fait que je lui ai plus d'obligation que les jeunes. Madame, je le connois depuis plus long-tems que vous. Combien de fois je l'ai mis à cheval ſur ce bâton que voilà ! Il n'étoit pas ſi grand que M. Conſtantin, qu'il étoit déja mon bienfaiteur. J'étois pauvre alors, & lui, il n'avoit que l'argent de ſes plaiſirs. Eh bien, il trouvoit encore le ſecret de me tirer de peine. J'avois beau ne lui dire que la moitié de mon embarras, il ſavoit en deviner plus que je ne lui en cachois. Dès qu'il put diſpoſer de ſes biens, il me fit préſent de la chaumiere que j'habite, & de quelques terres à l'entour. A chaque enfant que me donnoit ma femme, il ajoutoit, lui, de quoi la nourrir. Graces à ſa bonté, je me ſuis vu en état de les élever tous, & de les établir dans l'aiſance. Auſſi je les regarde comme faiſant ſa famille autant que la mienne, & je n'en trouve que plus de plaiſir à les aimer.

Mde. de Favieres. Tu ſais auſſi qu'il a pour toi beaucoup d'attachement ? Il eſt peu de ſes lettres où il ne me demande de tes nouvelles.

Mathurin (avec tranſport.) Eſt-il vrai ? Mais oui, je le crois. Ecoutez donc, il me le doit, au moins. Il a

fait du bien à beaucoup de gens dans ſa terre ; il a relevé leurs chaumieres renverſées par l'orage : il leur a fourni du grain dans de mauvaiſes années ; il a payé la taille pour eux : je veux qu'ils le béniſſent, qu'ils le réverent ; mais je mourrois de chagrin, ſi je ſavois qu'après ſa famille, quelqu'un l'aimât ici plus que moi. Ce que je dis là, c'eſt encore pour vous, Madame, & pour vous auſſi, Mademoiſelle.

(Madame de Favieres & Mélanie lui font des amitiés.)

Les Enfans (ſautant autour de lui.) Et nous, Mathurin ?

Mathurin. Il faut bien que je vous aime, vous êtes ſes enfans. Vous me faites pourtant fâcher quelquefois.

Minette. Nous, te faire fâcher ?

Mathurin. Oui, vous avez pour moi trop de ſoins, celà m'impatiente. On diroit que je ſuis ſi vieux, ſi vieux !

Minette. Oh que non ! tu es bien gaillard encore. Tiens, je veux t'arranger en Petit-Maître. Voici mon bouquet, je vais le mettre à ta boutonniere.

Alexandrine. Donne-moi ton chapeau, que j'y paſſe un ruban.

Conſtantin (ſe levant ſur le bout de ſes pieds pour atteindre à ſon oreille.) Je te ferai donner une roquille de notre bon vin.

Mathurin. O cheres petites créatures ! vous êtes tout cœur, comme votre pere. Venez, venez, que je vous embraſſe. Madame, vous pardonnez.....

Mde. de Favieres. C'eſt moi qui t'en prie. Rien n'eſt ſi doux à mes yeux que de voir mes enfans dans les bras d'un vieillard comme toi. C'eſt le tableau de l'innocence & de la vertu.

(Les enfans ſe jettent dans les bras de Mathurin, qui les embraſſe & les preſſe contre ſon cœur. On entend un bruit de muſique.)

Mathurin (ſe relevant avec vivacité.) Qu'eſt-ce que j'entends ? Seroit-ce Monſeigneur ?

Mélanie. Ah ! plût au Ciel !

Mde. de Favieres. Non, mon ami, ce ſont les jeunes gens du village qui viennent faire une répétition de leur tête.

Mathurin.

Mathurin. Oh ! je veux la voir. J'y figurois autrefois. A peine aujourd'hui pourrois-je la ſuivre. Permettez que j'aille me poſter au pied de cet arbre. Je l'ai planté dans mon enfance. Nous étions alors du même âge. Il eſt à préſent bien plus jeune que moi.

Mde. de Favieres. Non, Mathurin, je veux que tu viennes prendre place à mon côté.

Mélanie. Oui, entre nous deux.

Mathurin. Moi, Madame, me faire cet honneur aux yeux de tout le village ?

Mde. de Favieres. Eh ! ne faut-il pas qu'il apprenne, par notre exemple, à reſpecter la vieilleſſe & la probité ? Viens, mon ami.

(*Mde. de Favieres & Mélanie le conduiſſent vers un banc de verdure, & le font aſſeoir au milieu d'elles. Alexandrine & Minette arrangent ſes habits. Conſtantin aſſure ſon bâton pour le ſoutenir.*)

Mathurin (*en eſſuyant ſes yeux.*) Pourvu que je n'aille pas mourir de joie avant l'arrivée de Monſeigneur !

(*On voit entrer des deux côtés de la ſcene de jeunes garçons & de jeunes filles qui viennent ſe réunir deux à deux dans le milieu. Les jeunes garçons portent des fleurs, des gerbes, des pampres de vigne ; les jeunes filles, des agneaux, des tourterelles, & des corbeilles de fleurs. La marche commence, précédée des Menétriers du village. A la ſuite de la marche s'éleve un olivier, au pied duquel s'entrelace une tige de lys. La troupe, après avoir défilé devant le banc où Madame de Favieres eſt aſſiſe avec ſes enfans & Mathurin, porte les préſens ſur un gradin placé derriere l'olivier, tandis que les Menétriers ſe rangent ſur un côté de la ſcene, en face du banc.*

La ronde commence autour de l'arbre au ſon du tambourin & du galoubé.)

LE IER. MENE'TRIER.

Air du tambourin des Vendangeurs :

Pour animer nos Chanſons.

Allons, joyeux tambourin,
Amis, en cadence ; (*bis en chœur,*)
La Paix, ſur un gai refrein,
Veut mener la danſe. (*bis en chœur.*)

UN JEUNE GARÇON.

Air : *Soleil, ſoleil, brillant ſoleil.*

O Paix ! ô Paix ! ô douce Paix !
Tu viens eſſuyer nos larmes :
O Paix ! ô Paix ! ô douce Paix !
Vois les heureux que tu fais.

La Guerre à nous opprimer
Avoit excité nos armes ;
Toi, du beſoin de s'aimer,
Tu nous fais ſentir les charmes.

O Paix ! &c.

LE IER. MENE'TRIER.

Anglois, voici notre main,
Jettez là vos lances ; (*bis en chœur.*)
Et ſous des flots de bon vin,
Noyons nos vengeances. (*bis en chœur.*)

UN VIGNERON.

Air : *Je ris, je bois.*

Qu'il vienne un fier ennemi
Me préſenter ſon défi ;
Je veux, armé d'un plein verre,
Coucher mon héros par terre.
La Paix ! la Paix !
Pour ſa fête, buvons frais.

LE IER. MENE'TRIER.

Pourquoi d'un fer aſſaſſin
S'entr'ouvrir la panſe, (*bis en chœur.*)
Lorſqu'on peut, dans un feſtin,
Crever de bombance ? (*bis en chœur.*)

UNE

UNE JEUNE FILLE.

Air des Vendangeurs:

C'eſt donc demain que j'obtiens ma Liſette.

Lento.
Les yeux en pleurs, & dans nos champs ſeulettes,
Par nos ſoupirs nous appellions la Paix.
La Paix! la Paix!

Allegro.
Elle a déja réveillé nos muſettes,
Et les plaiſirs ſont ſes premiers bienfaits.

LE IER. MENE'TRIER.

Allons gai, mon tambourin,
Preſſons la cadence. (*bis en chœur.*)
Vive en éternel refrein
Louis & la France! (*bis en chœur.*)

(La ronde finie, les jeunes gens vont prendre des bouquets, & les apportent à Madame de Favieres, à Mélanie, aux enfans, & à Mathurin.)

Mde. de Favieres. O mes amis! je ſuis pénétrée de votre joie. Que ne donnerois-je pas en ce moment pour la voir partager à mon digne époux!

Minette. Ah! maman, s'il étoit ici? N'eſt-ce pas Mathurin?

Mathurin. Je crois que j'oublierois ma vieilleſſe pour danſer de plaiſir.

(Au même inſtant on entend le bruit d'une marche guerriere. La toile ſe leve; on voit ſur un piédeſtal M. de Favieres en habit Algérien, mais ſans turban ſur la tête. Son gendre eſt à ſa droite dans le même déguiſement. A ſa gauche eſt M. Armand; & du même côté, Thomas, Fanchon, & Colin.

Tout le jardin eſt illuminé. On apperçoit ſur la terraſſe des grouppes de payſans, mêlés de matelots en habit Algérien.

Les enfans ſe regardent tout ébahis. Conſtantin s'approche le premier, fixe un inſtant M. de Favieres, le reconnoit, & s'écrie :)

Eh, c'eſt mon papa !

Alexandrine & Minette (*qui le ſuivent.*) Oh c'eſt lui ! c'eſt lui !

(*Madame de Favieres, Mélanie, & Mathurin, ſe levent à ces cris, balancent un moment, & accourent. L'habit Algérien de M. de Favieres, & celui de M. de Bléville tombent alors à leurs pieds, & les laiſſant voir en habits d'uniforme de marine. M. de Favieres s'élance le premier du piédeſtal, & ſe précipite dans les bras de ſa femme & de ſa fille, qu'il embraſſe tour à-tour.*)

Mde. de Favieres. O cher époux !

Mélanie. Mon pere !

Les Enfans (*le tirant par ſon habit.*) Mon papa ! mon papa ! embraſſez-nous donc, c'eſt bien notre tour, je crois.

M. de Favieres. Je voudrois vous tenir tous à la fois dans mes bras. O ma femme, ma fille, mes enfans !

Mde. de Favieres. Nous ſommes encore trop bonnes de t'aimer, après le tour que tu nous joues. Mais d'où vient ce déguiſement ?

M. de Favieres (*préſentant M. de Bléville.*) Tenez, voilà celui que vous devez gronder de toute cette aventure : ma femme, je le livre à ta vengeance.

(*M. de Bléville baiſe la main de Madame de Favieres.*)

Sans le coup brillant qu'il a fait, je n'aurois pas ſongé à cette folie ; j'ai voulu vous le montrer dans ſon habit de victoire : je vous raconterai ſes exploits. Ma fille, je te donne un jeune Héros.

M. de Bléville. J'étois animé par votre préſence ; & je ne voulois me préſenter à Mademoiſelle qu'après une action qui me rendît moins indigne de ſes bontés.

(*Il baiſe la main de Mélanie, qui lui ſourit en rougiſſant.*)

M. de Favieres (*ſe tournant vers Mathurin.*) Mais ne vois-je pas là mon vieux ami ?

(*Il court à Mathurin, & l'embraſſe.*)

Mathurin. Je ne pouvois parler tant j'étois ivre de joie. Je vous ai vu, mon bon Seigneur, je puis mourir aujourd'hui, je mourrai content.

M. de Favieres. Non, mon cher Mathurin, tu vivras. Je veux que ce jour te rajeuniſſe de dix années. Ma femme, je te remercie des honneurs que tu lui as rendus.

Il

Il n'eſt point dans le village un plus honnête homme, & notre famille n'aura jamais un plus digne ami. D'ailleurs, c'eſt dans les jours de fête de la patrie qu'il faut honorer ceux qui lui ont rendu les plus vrais ſervices.

(*Il ſe tourne vers les autres payſans.*)

Et vous, mes enfans, que je me réjouis de vous revoir! Me voilà fixé pour toujours parmi vous. La guerre m'a empêché de vous faire tout le bien que j'aurois deſiré; la paix va m'en fournir les moyens. Ne ſongeons qu'à nous rendre tous heureux les uns le autres. Vous me prouverez votre reconnoiſſance par vote bonheur.

(*Un cri général s'éleve.*)

Ah, le bon Seigneur que nous avons!—Qu'il vive, qu'il vive!—Vive notre bon Seigneur!

M. de Favieres (*attendri.*) Et vous auſſi, mes enfans, vivez tous heureux; &, pour cela, prenons de la joie. J'ai reçu votre fête, je veux vous rendre la mienne: nous ne manquerons pas de rafraîchiſſemens; tout eſt préparé.

M. Armand. Madame, nous voulions ſurprendre M. de Favieres, mais il eſt plus alerte que nous.

Thomas. Ouf! on ne peut pas être plus diſcret que moi, toujours.

Colin. Et moi donc, mon pere?

Minette. Ah, tu parles à préſent?

Fanchon. Oui, vantez-vous bien vous autres. Je crois pourtant que perſonne n'a eu plus de mal que moi dans toute cette journée; car je n'ai que ce mot à dire, & je ſuis la derniere à parler.

(*Les payſans, au ſignal de M. de Favieres, prennent Mathurin dans leurs bras, & le portent ſur le gradin placé derrieri l'olivier. Une danſe générale commence autour de lui. M. de Favieres s'y joint avec toute ſa famille, au ſon d'une muſique guerriere, interrompue, à certains intervalles, par le tambourin & le galoubé.*)

LA GUERRE ET LA PAIX.

M. DE Favieres, encore agité des douces émotions de la journée, ne put fermer l'œil que vers le milieu de la nuit: mais alors un ſommeil profond, égayé par des ſonges gracieux, vint le délaſſer des fatigues de ſon voyage, & calmer le tumulte de ſes eſprits. Le lendemain, ſes premiers regards rencontrerent ceux de ſes enfans, qui, debout en ſilence autour de ſon lit, attendoient le moment de ſon réveil. Il reçut leurs aimables careſſes, les embraſſa tendrement; & s'étant habillé à la hâte, il deſcendit avec eux dans le jardin.

La ſerénité du jour dans une ſaiſon ſi nébuleuſe pour les autres climats, le plaiſir de revoir des lieux qu'il avoit cultivés de ſes mains, la joie de ſe retrouver au ſein de ſa famille, après en avoir été ſi long-tems ſéparé, juſqu'au ſouvenir même des traverſes qu'il avoit eſſuyées pendant ſa vie, tout mettoit ſon cœur dans un état d'épanchement, dont ſes enfans profiterent pour lui faire mille queſtions ingénues.

Il leur raconta ſes longs voyages aux extrémités du monde, les tempêtes qui l'avoient aſſailli, & les expéditions périlleuſes où il s'étoit ſignalé. Il ſe plaiſoit à leur peindre tantôt les ſolitudes profondes qu'il avoit pénétrées, tantôt les peuplades nombreuſes dont il avoit obſervé, dans ſes paſſages, les coutumes, les mœurs, & le caractere.

Il étudioit avec ſoin, pendant ce récit, tous les ſentimens que ces diverſes circonſtances imprimoient tour-à-tour ſur leur phyſionomie. Au moindre détail des dangers qu'il avoit courus, il ſentoit ſes genoux tendrement preſſés par les deux petites filles: il leur échappoit des ſoupirs, & leurs yeux ſe mouilloient de larmes, tandis qu'un rayon d'audace & de joie éclatoit ſur les traits de Conſtantin. C'étoit ſur-tout lorſqu'il entendoit raconter quelque action belliqueuſe, qu'on voyoit s'enfler ſa poitrine, & ſes regards s'enflammer.

O mon papa! s'écria-t-il enfin, j'étois déja grand, que j'aimerois la guerre pour me diſtinguer à mon tour comme vous!

M. de

M. de Favieres. Voilà un ſouhait bien cruel que tu formes là, mon ami.

Conſtantin. Quoi donc! n'eſt-ce pas au métier des armes que vous me deſtinez?

M. de Favieres. Il eſt vrai, mon fils.

Conſtantin. Et ce métier n'eſt-il pas néceſſaire?

M. de Favieres. Hélas! oui, malheureuſement. Il en eſt d'un Empire comme du corps humain. L'un & l'autre ſont ſujets à des maladies intérieures & à des accidens étrangers. Le Médecin veille ſur le corps de l'homme, pour prévénir les déſordres qui pourroient ſurvenir en lui par la fermentation de ſes humeurs, ou pour le guérir des maux qu'il reçoit au dehors par des atteintes nuiſibles. De même le Guerrier veille ſur le corps de l'Etat, ſoit pour arrêter les ſéditions qui s'éleveroient dans ſon ſein, ſoit pour repouſſer les attaques de ſes voiſins ambitieux.

Conſtantin. Mais ſi mon métier eſt néceſſaire, ne dois-je pas deſirer de l'exercer?

M. de Favieres. Que dirois-tu d'un Médecin qui, pour avoir plus d'occaſion de pratiquer ſon art, deſireroit qu'une maladie dangereuſe attaquât tous ces concitoyens?

Minette. O mon papa! il ſeroit bien méchant?

M. de Favieres. Que dois je donc penſer de celui qui, pour ſatisfaire un mouvement d'orgueil au d'ambition, appelle, par ſes vœux, un fléau deſtructeur pour ſa patrie?

Alexandrine. Là, voyons, mon frere, qu'as-tu a répondre?

Conſtantin. C'eſt pourtant une belle choſe que la guerre, quand on eſt Roi.

M. de Favieres. Et en quoi la trouves-tu ſi belle?

Conſtantin. C'eſt que d'abord on peut ſe rendre plus puiſſant.

M. de Favieres. Quand ce moyen de le devenir ſeroit juſte, crois-tu qu'il ſoit bien certain? Figurez-vous, mes enfans, que les terres ſituées autour de la mienne forment de petits Etats, dont les Seigneurs ſont autant de Souverains indépendans.

Alexandrine. Oui, comme les Rois de France & d'Angleterre; comprends-tu, Minette?

Minette. Ne t'en inquiete pas, ma ſœur; j'entends à merveille. Eh bien, mon Papa?

M. de

M. de Favieres. Si je fais prendre les armes à mes vaſſaux pour enlever un champ au Seigneur de la terre voiſine, n'armera-t-il pas les ſiens pour ſe défendre, ou même pour envahir à ſon tour quelque partie de mon domaine ?

Minette. C'eſt tout naturel.

M. de Favieres. Me voilà donc plongé dans des inquiétudes continuelles, toujours occupé à mediter des ſurpriſes, ou à me garantir de celles de mon ennemi, craignant ſans ceſſe de voir ſe réunir contre moi tous mes voiſins, pour arrêter mes conquêtes, ſi je ſuis victorieux, ou pour ſe partager mes dépouilles, ſi je ſuccombe.

Conſtantin. Et la gloire que vous pourriez acquérir, en vous diſtinguant par votre valeur ?

M. de Favieres. Fort bien. Pour acquérir cette gloire imaginaire, j'irai compromettre le repos, les biens, & la vie, de ceux que je dois regarder comme mes enfans. D'ailleurs, mon rival pourroit ſe montrer encore plus habille que moi. Qu'aurois-je alors gagné à mon entrepriſe ?

Conſtantin. Ce ſeroit à vous de former une troupe ſi nombreuſe & ſi bien diſciplinée, que vous fuſſiez sûr de la victoire.

M. de Favieres. Je pourrois toujours te rèpondre que mon voiſin chercheroit ſans doute, de ſon côté, à prendre les mêmes avantages, qu'il ſeroit peut-être plus heureux, & qu'il pourroit m'en coûter cher d'avoir réveillé en lui cette ardeur guerriere. Mais je veux que la fortune me favoriſe, & que la guerre étende mes poſſeſſions ; ces conquêtes ſeront peut-être elles-mêmes la cauſe de ma ruine.

Conſtantin. Comment donc, mon papa ? Il me ſemble qu'elles ne ſerviroient qu'à vous enrichir. Avec une plus grande terre, vous auriez bien plus de revenu.

M. de Favieres. Eh mon ami ! ce n'eſt pas de la meſure du ſol que dépend la récolte, c'eſt du ſoin qu'on donne à ſa culture.

Alexandrine. Sûrement. Voyez ces landes de M. de Bernay, qui ſont de l'autre côté du grand chemin. Je ne donnerois pas en échange un quart de notre verger.

Minette. Je le crois bien. Elles ne produiſent que des épines ; & notre verger rapporte de ſi beaux fruits !

Conſtantin.

Conſtantin. Mais qui vous empêcheroit de cultiver ces terres que vous auriez conquiſes ?

M. de Favieres. Si j'ai perdu par la guerre une partie de mes vaſſaux, ſi les mains des autres ſont employées à manier les armes, de qui me ſervirai-je pour labourer mes champs ? J'aurai cependant à faire ſubſiſter, dans l'intervalle, ces hommes arrachés à l'agriculture, & que j'exerce encore à la détruire. Pour les nourrir, il faudra que j'épuiſe le petit nombre de ceux qui reſteront occupés à des travaux utiles. Si je les foule, ils quitteront leur patrie pour aller s'établir ſous un maître plus pacifique & plus humain. Je n'aurai donc plus autour de moi que des bras armés, qui, au moindre mécontentement, ſe tourneront contre ma tête.

Conſtantin. Il eſt vrai que notre Précepteur m'en a déja fait remarquer pluſieurs exemples dans l'Hiſtoire.

M. de Favieres. Suppoſons maintenant qu'au lieu d'inquiéter mes voiſins, je travaille à me les attacher par les liens d'un commerce également avantageux pour nos peuples, & par mon attention à prévenir tout ce qui pourroit amener entre nous les plus légeres diviſions, tandis que j'encourage dans l'intérieur les progrès de l'agriculture & de l'induſtrie, & que je fais goûter à mes ſujets les douceurs de l'aiſance, les jouiſſances des arts, & la ſécurité d'un gouvernement juſte & modéré ; ne ſerai-je pas alors plus heureux moi-même par le bonheur de tout ce qui m'environne, que par l'orgueil de mes conquêtes ? Et mon empire ne ſera-t-il pas établi ſur des fondemens plus ſolides, que ſi j'avois étendu ſes limites pour l'affoiblir ?

Conſtantin. Mais, mon papa, vous compariez tout à-l'heure un Royaume au corps humain. Notre corps prend de nouvelles forces à meſure qu'il grandit : un Royaume devroit donc auſſi devenir plus puiſſant, à proportion qu'il s'accroît ?

M. de Favieres. Il le deviendroit ſans doute, mon fils, ſi ces accroiſſemens ſe faiſoient comme dans la nature, par une marche lente & meſurée, & non par de bruſques révolutions.

Alexandrine. Expliquez-nous cela, mon papa, je vous prie.

M. de Favieres. Je puis vous le rendre ſenſible par un trait tiré de ton hiſtoire, Conſtantin.

Conſtantin.

Conſtantin. De mon hiſtoire ? Je ne la croyois pas encore bonne à citer.

M. de Favieres. Te ſouviens-tu de ce morceau de gâteau que tu enlevas l'autre jour à ta ſœur ? Qui te portoit à cette injuſtice ?

Conſtantin. C'eſt qu'il me paroiſſoit injuſte à moi-même qu'une petite fille eût une portion preſque auſſi grande que la mienne.

Minette. Voyez donc le grand homme !

M. de Favieres. Voilà en effet le prétexte de tous les Conquérans. Mais qu'en arriva-t-il ? tu ne l'as ſûrement pas oublié. Les alimens étant deſtinés à fortifier l'homme, il ſemble d'abord que plus il prendroit de nourriture plus il devroit être vigoureux ; comme un Prince, en acquérant de plus grandes poſſeſſions, ſembleroit devoir devenir plus puiſſant. Mais l'adminiſtration d'un Empire, ainſi que l'opération de notre eſtomac, ſe trouble & s'embarraſſe, pour être trop ſurchargée. En te contentant de la portion que j'avois jugée ſuffiſante pour toi, cet aliment, bien digéré, t'auroit donné de la vigueur. Ce que ton avidité te fit prendre au-delà de tes beſoins, au lieu de te fortifier, te jetta dans un etat de foibleſſe. Si ta ſœur, uſant de la violence que tu lui avois donné le droit d'exercer à ſon tour, etoit venue en ce moment t'enlever auſſi ce que tu poſſedes, toute petite qu'elle eſt, tu n'aurois pas eu la force de le defendre contre elle.

Minette. Je le ſentois bien ; mais c'eſt que j'eus pitié de lui.

M. de Favieres. Les Conquérans avides ne ſont pas ordinairement ſi généreux envers leurs rivaux. Eh ! s'ils l'étoient ſeulement envers leurs propres ſujets, comment pourroient-ils penſer, ſans frémir, au nombre de victimes qu'ils vont ſacrifier dans le premier jour de bataille à leur vengeance ou à leur ambition ? Je voudrois qu'à la veille d'entreprendre une guerre, on ſuſpendît dans leur Conſeil un tableau qui en repréſentât toutes les horreurs ; que l'eſprit continuellement frappé de ces terribles objets, ils entendiſſent, dans la ſolitude de la nuit, les hurlemens des bleſſés qui leur reprochent leurs ſouffrances, les cris de déſeſpoir des meres & des épouſes qui les accablent de malédictions, les clameurs de tout un peuple affamé qui leur demande du pain. Leur ame le laiſſe quelquefois attendrir

attendrir à d'injuſtes ſollicitations pour accorder la grace d'un coupable ; & ils ſignent, ſans pitié, l'arrêt d'une mort ſanglante pour des milliers d'hommes innocens. Un Roi ſage emploie des années à méditer des projets utiles qui favoriſent dans quelques parties de ſes Etats la culture, le commerce, ou la population ; un ſiecle ſouvent s'écoule à les exécuter ; & eux, par la réſolution précipitée d'un jour, ils dépeuplent leurs plus belles Provinces, arrêtent les travaux des campagnes, renverſent les manufactures, arrachent au pauvre ſa ſubſiſtance, en lui ôtant ſon travail, portent dans toutes les familles les alarmes ou la déſolation, bouleverſent leur Royaume entier, & l'épuiſent de ſes richeſſes.

Conſtantin. Cependant, mon papa, l'on diſoit l'autre jour qu'il s'étoit fait à Marſeille des fortunes conſidérables pendant la guerre.

M. de Favieres. Eh ! mon ami, voilà encore un mal de plus qu'elle produit. Sans parler des haines que l'inégalité des richeſſes ſeme entre les habitans d'une même ville, ces fortunes énormes enfantent un luxe qui porte la corruption des mœurs à ſon dernier degré. Le faſte dont il s'environne, les jouiſſances qu'il procure, la conſidération honteuſe qu'on n'oſe lui refuſer, engagent ceux de la même claſſe qui ſont moins riches, à l'afficher avec la même indécence, ſoit pour ſatisfaire leur orgueil, ſoit pour animer leur crédit. Ils emploient leurs richeſſes réelles à le ſoutenir, dans l'eſpoir des richeſſes imaginaires qu'ils ſe promettent. Preſſés par la crainte prochaine de leur ruine, s'ils ne ſe hâtent de la prévenir par des moyens violens, ils forment les entrepriſes les plus hazardeuſes, dans leſquelles ils expoſent non ſeulement ce qu'ils poſſedent, mais encore la fortune de ceux qu'ils ſavent y intéreſſer par l'appât d'un gain trompeur. Leur chûte enfin ſe déclare ; mais cet exemple terrible n'intimide point la cupidité, qui ſe flatte d'un ſuccès plus heureux, en y employant plus d'artifice & de mauvaiſe foi. Dès que la probité ceſſe de régner, la confiance s'éteint, & le commerce périt par l'excès des richeſſes qu'il a produites.

Conſtantin. Mais ſi l'Etat s'enrichiſſoit par la paix, n'auroit on pas toujours le même malheur à craindre ?

M. de

M. de Favieres. Non, mon fils. Ce ſont les fortunes rapides qui enivrent leurs poſſeſſeurs, & qui leur en font faire un uſage ſi inſenſé. Les richeſſes acquiſes dans le cours ordinaire du commerce, ſont le fruit d'un travail de pluſieurs années. On ne prodigue point légerement le prix de ſes longues ſueurs: on le réſerve pour être la récompenſe de ſon activité dans le delaſſement de la vieilleſſe. Les fortunes ſont d'ailleurs plus égales; & tout le monde eſt riche, ſans que perſonne ſoit opulent. L'Etat, ayant moins de beſoins dans le calme dont il jouit, n'eſt plus obligé de fouler le laboureur. Il s'empreſſe au contraire de l'encourager, ſoit pour fournir au négociant les fruits qu'il lui demande, ſoit pour nourrir les étrangers qui viennent de toutes parts ſe jetter dans ſon ſein. Un Empire, ainſi fortifié dans l'agriculture & dans le commerce, devient impoſant, même par ſon repos. Ses voiſins craignent ſa puiſſance; & au lieu de l'attaquer dans une guerre trop inégale pour eux, ils cherchent à le ménager, en établiſſant avec lui des relations nouvelles. Ces beſoins rapprochent les peuples, éteignent les haines nationales, inſpirent des ſentimens de concorde & d'union. Le prince n'a plus à s'occuper que du ſoin de prévenir les abus; & il trouve des ſecours dans l'accroiſſement naturel des lumieres. La légiſlation, perfectionnée, fait naître l'ordre & la juſtice. Ces principes paſſent des particuliers aux gouvernemens mêmes. La raiſon s'établit entre les Empires. Les arts, les ſciences, & le commerce, ſont comme des ponts jettés de l'un à l'autre, ſur leſquels la paix & l'abondance ſe promenent ſans ceſſe pour veiller au bonheur des nations qu'elles ont réunies.

Conſtantin. Mais s'il n'y a plus de guerre, les ſoldats ſont inutiles, & me voilà déja réformé.

M. De Favieres. Non, mon fils. Un Etat ſans défenſe ſeroit trop expoſé par ſa richeſſe même aux attaques de ſes voiſins. Il doit former des troupes dans la paix, s'il veut n'en avoir pas beſoin pour la guerre. Mais, au lieu de les voir s'énerver dans le libertinage & l'oiſiveté, il leur aſſignera des travaux capables de les occuper utilement, & d'entretenir leur vigueur. Elles remplaceront, dans les corvées publiques, le laboureur, qui n'abandonnera point ſa charrue. Un lien de plus les unira à leur pays, par l'attachement qu'on a pour l'ouvrage de ſes mains, & le noble orgueil qu'on ſentiroit à

le

le défendre. L'Officier chargé de conduire leurs bras, ne verroit plus, a la vérité, ſon nom dans des relations paſſageres, pour des exploits ſubordonnés, que l'Hiſtoire neglige de recuellir ; mais il le graveroit ſur une colonne au pied de la montagne qu'il auroit applanie, ſur le bord d'un canal ou d'un port qu'il auroit creuſé, à l'ouverture d'un pont qu'il auroit conſtruit. Le voyageur viendroit du fond de l'Europe contempler la hardieſſe & la magnificence de ſes travaux, ſes concitoyens en béniroient les avantages, & la poſtérité la plus reculée en admireroit la ſolidité. Son habit ne réveilleroit plus des idées de meurtre ; il exciteroit la reconnoiſſance qu'on doit à ſes bienfaiteurs. & le reſpect commandé par le génie. Les momens de ſon loiſir ſeroient employés à étendre les ſciences qu'il auroit cultivées, à éclairer le Gouvernement par ſes obſervations ſur l'état des différentes Provinces qu'il auroit parcourues, l'homme enfin, par l'étude qu'il en auroit faite, en vivant au milieu de toutes les conditions. Retiré dans ſes terres pour y jouir de l'honneur & du ſouvenir d'une vie utile, ſon activité ſe ranimeroit encore pour la culture. J'oſe me propoſer pour exemple. Je puis avoir rendu quelques ſervices à mon Prince par ma valeur ; mais je ſuis bien plus fier du bien que je crois avoir fait à ma patrie, en cultivant l'héritage de mes peres, & en vous donnant une bonne éducation. Je tâcherai d'expier le mal involontaire que j'ai fait à l'humanité, en ſoulageant mes vaſſaux dans leurs peines ; & je ne mourrai pas ſans avoir rempli juſqu'au tombeau les devoirs d'un bon Citoyen.

Conſtantin. Mais, mon papa, ce que vous dites eſt ſi ſenſible ; pourquoi tous les hommes n'en ſont-ils pas frappés comme vous ?

M. De Favieres. C'eſt qu'ils ont été malheureuſement élevés dans des préventions contraires, & qu'ils n'ont pas eu le courage de ſe déſabuſer. Les Philoſophes n'ont juſqu'ici parlé qu'à des eſprits trop obſcurcis de préjugés pour entrevoir la vérité de ces principes. On n'en peut rien eſpérer qu'en les imprimant à des ames neuves, capables de les recevoir dans toute leur pureté. C'eſt dans l'enfance qu'il faut préparer l'homme à ce qu'il doit être un jour. C'eſt en lui inſpirant de bonne heure des ſentimens de droiture, de bienfaiſance, & de généroſité, qu'on lui donnera le goût & l'habitude de les exercer dans l'âge de ſa vigueur, & qu'on lui fera trouver ſa gloire à contribuer de tout

tout ſon pouvoir à la révolution générale qui paroît ſe faire vers le bien. Un jeune Prince, pénétré de ces nobles idées, inſtruit que la génération naiſſante en eſt pénétrée comme lui, pourroit, avec un caractere de juſtice, d'ordre, & de fermeté, former un peuple nouveau, qui deviendroit le modele de tous les peuples. Félicitez-vous, mes enfans, d'être nés en ces jours heureux, où vous êtes, dans l'Europe entiere, les premiers objets des veilles du Philoſophe ; où des femmes, malgré nos miſérables préjugés, qui condamnent leur eſprit, auſſi juſte que pénétrant, aux ténebres, & leurs voix perſuaſives au ſilence, ont aſſez profité des lumieres de leur ſiecle, de leur reflexion, & de leur talent, pour travailler à former vos cœurs dans des ouvrages dignes d'être couronnés au nom de la nation. C'eſt peut-être à vous & à vos, jeunes contemporains qu'eſt réſervé le bonheur de voir s'effacer de la terre juſqu'aux dernieres traces de l'injuſtice & de la barbarie. Heureux moi-même ! ſi, en répandant de plus en plus les premieres notions de cette morale univerſelle, ſi ſimple & ſi ſublime, je puis contribuer, en quelque choſe, à préparer ſon regne fortuné !

EUPHRASIE.

EUPHRASIE *(à ſa poupée.)* Eh bien, Mademoiſelle, vous ne voulez donc pas m'obéir ? Vous tiendrez toujours votre cou roide comme un piquet ? Tenez, voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allons ! Oh ! que vous êtes mauſſade ! Prenez-y garde, ne me faites pas mettre en colere. Je me fâcherai encore plus que maman, lorſque je battis hier mon épagneul.

Mde. de Seligny (qui a entendu ces derniers mots.) Tu me parois un peu ſérieuſe, Euphraſie. Eſt-ce que ta poupée ne s'eſt pas bien conduite envers toi ?

Euphraſie. Je lui montre comment il faut ſe donner des airs gracieux, & elle ne veut pas les prendre.

Mde.

Mde. de Seligny. Je conviens qu'il eſt aſſez triſte de prodiguer inutilement d'auſſi utiles inſtructions. Mais tu parlois de te mettre en colere ?

Euphraſie. Oh ! non. Je lui reprochois ſeulement. . . Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit ?

Mde. de Seligny. Suppoſé que je n'en aie rien entendu, & que je te prie de me confier le ſujet de tés entretiens, craindrois-tu de me mettre dans la confidence ?

Euphraſie. Non, maman ; je ſais que les petites filles ne doivent avoir aucun ſecret pour leur mere.

Mde. de Seligny. Très-bien, mon cœur. Redis-moi donc ce que tu diſois à ta poupée.

Euphraſie. C'eſt qu'elle ne vouloit pas porter un peu de côté ſa tête, & je lui diſois que ſi elle refuſoit de m'obéir, je me mettrois en colere, & que je me fâcherois encore plus que vous, lorſque je battis hier mon épagneul.

Mde. de Seligny. Tu penſes donc que je me mis en colere ?

Euphraſie. Vous ne me regardez pas du même œil qu'auparavant ; je penſai que vous aviez de l'humeur contre moi.

Mde. de Seligny. Ce n'étoit pas de l'humeur, c'étoit de la triſteſſe ; car, d'abord j'eus de la peine de voir que tu faiſois mal à ton chien : enſuite, je craignis qu'il ne s'avisât de te mordre, ſi tu continuois de le frapper. Je t'en avertis ; &, comme tu ſemblois recevoir de mauvaiſe grace mes conſeils, je tremblai de te voir devenir déſobéiſſante ; & c'eſt pour cela que je fus ſi affligée, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras alors que j'étois en colere. En colere ? Fi donc ! Je me ſerois auſſi mal comportée envers toi, que toi envers ton chien.

Euphraſie. Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce que je diſois à ma poupée ?

Mde. de Seligny. Il y auroit bien quelque choſe à te dire au ſujet de ces airs de coquetterie que tu voulois lui donner, & que commençois par prendre toi-même.

Euphraſie. Je croyois, maman, en être plus aimable. La petite Aglaé m'a dit ces tours de tête me ſiéroient fort bien.

Mde. de Seligny. Il me ſemble que je dois en ſavoir là-deſſus un peu plus que ton amie ; & je ne ſerois pas du tout de ſon avis.

Euphraſie. J'eſſayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir, & je trouvai qu'ils m'alloient à merveille.

Mde.

Mde. de Seligny. Tu penſes donc que les contorſions & les ſimagrées puiſſent valoir les graces naturelles de ton âge? Et puis tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduiſſent infailliblement.

Euphraſie. Et à quoi donc, maman, je vous prie?

Mde. de Seligny. A prendre le goût de l'affectation, & à mettre bientôt dans ſon cœur la même fauſſeté que l'on met dans ſon maintien.

Euphraſie. Oh! mon Dieu! que me dites-vous? Je ſuis bien heureuſe de vous en avoir parlé: je ſerois peut-être tombée dans ce vice, ſans m'en appercevoir.

Mde. de Seligny. Et moi, pleine de confiance en ta candeur, je ne m'en ſerois peut-être apperçue que lorſque le mal auroit eu fait des progrès, & qu'il eût été bien difficile d'y porter du remede. Tu vois par-là combien il eſt important de te défier des conſeils de jeunes enfans auſſi inexpérimentés que toi-même, & de me conſulter, de préférence, dans toutes les occaſions.

Euphraſie. Oh! oui, maman, je vous le promets, puiſque vous voulez avoir cette bonté. Que ſerois-je devenue, ſi vous m'en aviez fait le reproche devant toute une aſſemblée! J'en ſerois morte de honte.

Mde. de Seligny. Je ſuis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus frappante; mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

Euphraſie. Ah! je ne demande pas mieux. Voyons, quil eſt-il?

Mde. de Seligny. C'eſt de m'obéir au premier coup-d'œil, lorſque je te ferai ſigne de faire ou de ne pas faire une choſe. Tu chercheras à réfléchir en toi-même, pour en ſentir la raiſon. Si elle ne ſe préſente pas à ton eſprit, obéis toujours; & enſuite, lorſque nous ſerons ſeules, tu pourras me la demander; je me ferai un plaiſir de te la faire comprendre.

Euphraſie. Ah! maman, voilà qui eſt fort commode. Que vous m'allez épargner de chagrins & de ſottiſes!

Euphraſie, pénétrée de la ſageſſe de cette inſtruction, ne ſe permit plus une action, tant ſoit peu douteuſe, ſans avoir d'abord pris le conſeil de ſa maman. Elle parvint bientôt à lire, dans le ſigne le plus léger, le parti qu'elle devoit prendre dans toutes les circonſtances où elle ſe trouvoit embarraſſée. Peu-à-peu les tendres avis de ſa

maman,

maman, & ſes propres réflections, lui formerent une expérience au-deſſus de ſon âge. Tout le monde étoit auſſi ſurpris qu'enchanté de la prudence de ſa conduite & de la maturité de ſa raiſon. Avant l'âge de douze ans, elle avoit acquis tout le bonheur qu'on peut goûter ſur la terre ; ſavoir, la ſatisfaction intérieure de ſon propre cœur, l'attachement ſolide de ſes amis, & la tendreſſe de ſes parens.

LE SAGE COLONEL.

M. D'ORVILLE, parvenu par ſon mérite au grade de Colonel, voyoit, avec peine, les Officiers de ſon régiment ſe livrer au jeu & à l'oiſiveté. Il les invita un jour à dîner chez lui ; &, ayant adroitement amené la converſation ſur cette matiere, il leur raconta l'hiſtoire ſuivante :

J'avois à peine achevé le cours de mes exercices, lorſque mes parens m'acheterent une Lieutenance dans le régiment que j'ai l'honneur de commander aujourd'hui. Le goût que j'avois témoigné pour l'étude, dès ma plus tendre enfance, leur faiſoit eſpérer que j'aurois la même ardeur à m'inſtruire de mon état, & que je pourrois un jour remplir les idées qu'ils oſoient concevoir de ma fortune. Je répondis en effet, pendant quelques mois, à leurs eſpérances ; mais bientôt l'exemple funeſte de camarades, leurs ſéductions, & leurs inſtances, m'ayant mes engagé dans leurs parties, le démon du jeu s'empara ſi bien de moi, que tous les devoirs, qui m'empêchoient de me livrer à cette nouvelle paſſion, me devinrent dès-lors inſupportables. A peine pouvois-je me réſoudre à dérober quelques heures au jeu pour les donner au repos. Au milieu de plus profond ſommeil, je voyois en ſonge des monceaux d'or & d'argent ; les cartes ſe déployoient dans mon imagination, & le bruit des des rempliſſoit continuellement mon oreille.

Le beſoin naturel des alimens étoit devenu mon ſupplice. Je les dévorois avec avidité pour retourner plus vîte aux tables du jeu.

Les belles matinées du printems, les ſoirées délicieuſes de l'été, le calme voluptueux des jours ſereins de l'automme, tout ce que la nature nous offre de plus digne de notre admiration, avoit perdu pour moi ce charme raviſſant dont j'étois autrefois pénétré : l'amitié même n'avoit plus d'accès dans mon ame. Je ne me trouvois bien qu'auprès de ceux qui n'aſpiroient qu'à me dépouiller. L'idée de mes parens m'étoit devenu importune ; & ſi je penſois à Dieu c'étoit pour l'outrager par mes blaſphêmes.

La Fortune me traita d'abord avec une bienveillance marquée ; & ſes faveurs avoient tellement égaré & avili mon eſprit, qu'il m'arrivoit quelquefois de répandre mon gain à terre, & de me coucher deſſus, afin qu'on pût dire de moi, dans le ſens le plus littéral, que je roulois ſur l'or.

Telles furent pendant trois ans entiers les indignes occupations de ma vie. Je ne puis me les rappeller aujourd'hui, ſans rougir de la flétriſſure intérieure qu'en a reçu mon honneur ; & je voudrois les racheter au prix de la moitié des jours qui me reſtent à vivre. Mais, comment oſez-vous raconter un excès plus affreux encore, dont rien ne pourra jamais effacer la tache, même après vingt années d'une vie d'honneur & de probité ? Jugez, Meſſieurs, de l'intérêt que je prends à vous rendre mon exemple utile, par la peine qu'il doit m'en coûter à vous faire cette humiliante confeſſion.

Je fus un jour commandé pour aller lever des recrues dans une ville frontiere aſſez éloignée. J'avois abandonné ce devoir aux ſoins de mon Sergent, afin de pouvoir me livrer à ma funeſte paſſion. Deux jours après, il m'amena vingt hommes choiſis pour leur payer leur engagement. Je venois malheureuſement de perdre, non-ſeulement tout ce que je poſſédois, mais encore le dépôt ſacré que m'avoit confié ma compagnie. Imaginez, Meſſieurs, quelle fut ma confuſion & mon déſeſpoir. Je dépêchai ſur le champ un exprès vers un de mes camarades que j'avois laiſſé à la garniſon. Je lui avouai mon crime, & je le ſuppliai de me prêter cinquante louis.

Quo

Quoi, me répondit-il, je préterois une ſomme auſſi conſidérable à un joueur de profeſſion ? Non, Monſieur, s'il me faut perdre mon argent ou l'amitié d'un homme qui ſe déſhonore, c'eſt mon argent que je garde.

A la lecture de cette réponſe outrageante, je tombai dans un évanouiſſement profond ; & je me rappelle encore les horribles images, qui, dans un moment, vinrent toutes à la fois aſſaillir mon eſprit : d'un côté, la douleur & l'indignation de mon pere, le déſhonneur que j'imprimois à ma famille, la honte d'être caſſé à la tête du régiment : de l'autre, la perſpective brillante des poſtes où j'aurois pu m'élever par une conduite plus honnête. Je ne repris enfin l'uſage de mes eſprits, que pour ſonger à me délivrir, par un nouveau crime, de l'ignomine, dont le premier devoit me couvrir. J'étois déjà prêt à exécuter cette effreuſe réſolution, lorſque je vis paroître, à ma porte, le même Officier dont la réponſe avoit achevé de m'accabler.

Dans le premier mouvement de ma fureur, je me jettai ſur lui pour le percer de mille coups. Il me déſarma ſans peine, &, me ſerrant dans ſes bras. J'ai répondu, me dit-il, d'une maniere un peu dure à votre lettre, pour vous laiſſer ſentir un moment toute l'horreur de la ſituation où vous vous êtes plongé par votre folie. Je vous en vois pénêtré : mes biens, mon ſang, tout ce que je poſſede eſt à vous.

Tenez, continua-t-il, en jettant ſa bourſe ſur la table, prenez ce qui vous eſt néceſſaire pour vos recrues. Le reſte vous ſervira pour jouer ſi vous voulez.

Jouer ? jamais, jamais, lui répondis-je en le ſerrant étroitement contre mon cœur.

J'ai tenu exactement ma parole. Je commençai dès ce jour même à m'interdire tous les plaiſirs diſpendieux, afin de regagner, ſur mes épargnes, de quoi m'acquitter envers mon généreux ami. J'employai tous les inſtans de mon loiſir à m'inſtruire. Mon aſſiduité à mes devoirs me fit remarquer de mes Supérieurs ; & c'eſt à cette heureuſe révolution que je dois l'honneur de me voir à votre tête.

Ce récit fit une impreſſion ſi vive ſur les jeunes Militaires, que, dès ce moment, tout jeu de hazard ceſſa dans la garniſon. Une noble émulation de connoiſſances

utiles prit la place d'une baſſe cupidité : & l'on vit bientôt les graces du Prince ſe répandre avec prédilection ſur tous les Officiers de ce régiment.

LA CUPIDITÉ DOUBLEMENT PUNIE.

UN riche particulier, voyant ſon fils prêt à s'oublier au jeu, le laiſſa faire. Le jeune homme perdit une ſomme aſſez conſidérable. Je la paierai, lui dit ſon pere, parce que l'honneur m'eſt plus cher que l'argent. Cependant, expliquons-nous. Vous aimez le jeu, mon fils, & moi les pauvres. Je leur ai moins donné depuis que je ſonge à vous pourvoir ; je n'y ſonge plus : un Joueur ne doit point ſe marier. Jouez tant qu'il vous plaîra, mais à cette condition : Je déclare qu'à chaque perte nouvelle, les pauvres recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de ſemblables dettes. Commençons dès aujourd'hui. La ſomme fut ſur le champ portée à l'hôpital ; & le jeune homme doublement puni de ſa capidité, fut guéri, par cette ſeule leçon, d'un penchant qui alloit entraîner ſa ruine.

LES

LES JOUEURS.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE FLORIS.
HELENE, *sa fille.*
ALBERT, *son fils.*
JULES, *voisin d'Albert.*
AUGUSTE. *ami de Jules.*
RAOUL, VICTOR, CARAFFA, } *jeunes Joueurs.*

La Scene se passe dans un jardin commun aux appartemens de M. de Floris & du pere de Jules.

SCENE I.

Jules, Auguſte.

Auguſte. QUE vas-tu donc faire chez Albert?

Jules. Il faut que je lui parle. Tu le connois auſſi, toi?

Auguſte. Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés enſemble.

Jules. Je le vois plus ſouvent depuis que mon pere a loué un appartement dans cette maiſon. Nous avons cauſé le ſoir dans le jardin. Il eſt même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous ſommes amuſés à quelques petits jeux.

Auguſte. Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paroît. Je te vois toujours faufilé avec de jeunes

gens, tels que Raoul & Victor, dont je n'attends rien de bon.

Jules. Tu ne les connois que trop bien! Plût à Dieu que je ne les eusse jamais connus!

Auguste. Que me dis-tu, mon ami? Mais il est encore tems de rompre société. C'est de toi seul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

Jules. Ah! ce n'est plus en mon pouvoir. Me trahirois-tu, si je te confiois mon embarras?

Auguste. Nous sommes amis depuis l'enfance, & tu crains de m'ouvrir ton cœur?

Jules. O mon cher Auguste! ils m'ont rendu bien malheureux. Ils m'ont engagé à des choses qui vont me perdre, si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

Auguste. Tu m'épouvantes, au moins. Qu'est-ce donc, mon ami?

Jules. Je me suis laissé entraîner hier chez Caraffa, ce jeune Italien qui voyage. Il y avoit à déjeuner du vin de Champagne & des liqueurs. J'en ai bu pour la premiere fois; on m'a fait jouer, & ils m'ont gagné tout mon argent.

Auguste. Te voilà bien puni d'aller boire & jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te serve de leçon. Ne joue plus, & ta perte sera un gain pour toi.

Jules. Oh ce n'est pas tout! Ecoute-moi seulement, & ne me chasse pas de ton cœur. Comme je n'avois plus d'argent, & que je croyois toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche, & tout ce que je pouvois avoir sur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'Italien. Si je ne le paie pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa; & tu connois sa sévérité!

Auguste. Je ne vois qu'un parti à prendre; c'est de lui avouer ta faute, & de te soumettre à sa punition. Je suis sûr qu'il te feroit grace, en voyant ton repentir.

Jules. Jamais, jamais. Tu ne sais pas ce que j'aurois à craindre de sa premiere fureur.

Auguste. Mais que veux tu donc faire?

Jules. Je n'ose te le dire.

Auguste. Voyons toujours.

Jules.

Jules. J'ai découvert ma peine à Raoul & à Victor. Je leur ai dit tous las malheurs qui ne manqueroient pas de m'arriver ſi mon papa ſavoit ma perte ; & nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras.

Auguſte. Cela doit être bien imaginé.

Jules. Ce n'eſt pas certainement ce qu'il y auroit de mieux à faire. Mais que veux-tu ? Je leur ai déja fait lier connoiſſance avec le jeune Albert. Il a de l'argent, lui ; je lui ai vu une bourſe toute pleine d'écus.

Auguſte. Eh bien ! eſt-ce que vous prétendez le voler ?

Jules. Dieu m'en préſerve ! Ils veulent ſeulement lui faire ce qu'ils m'ont fait : enſuite ils partageront avec mai le profit, pour que je puiſſe payer ce que je dois.

Auguſte. Comment ? Pour ſortir d'un mauvais pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de ſang froid ton ami à dépouiller ? Et d'où ſavez, vous autres, que vous ſerez les plus heureux ? Ne t'expoſes-tu pas à perdre encore davantage ?

Jules. Oh que non ! J'ai vu qu'il jouoit ſans malice.

Auguſte. Eſt-ce que tu joues en aigrefin, toi ?

Jules. Que veux-tu dire ? Je joue en garçon d'honneur.

Auguſte. Voilà pourquoi tu as perdu. Et ſi, comme je l'eſpere, tu joues toujours de même, es-tu ſûr de gagner ?

Jules. Je ne ſais comment cela doit arriver : mais Raoul m'a bien aſſuré qu'ils avoient de petites adreſſes particulieres ; & que ceux, qui ne les entendent pas, perdent toujours avec eux.

Auguſte. Des adreſſes ? Il n'y a qu'un mot pour nommer cela ; ce ſont des eſcroqueries. Et toi, Jules, tu voudrois t'en ſervir, ou en profiter ? Tu ſais que je ne ſuis pas riche ; mais quand je devrois le devenir comme Créſus, je rougirois d'acquérir ma fortune à ce prix ; & je voudrois, pour tout au monde, ignorer encore ton deſſein.

Jules. Mon cher Auguſte, prends pitié de moi, je te promets. . . .

Auguſte. Qu'oſes-tu me promettre pour t'aider à tromper ?

Jules. Non, je veux dire que ſi j'ai le bonheur de gagner de quoi ſatisfaire ce maudit Caraffa, je romps ſur le champ tout commerce avec les joueurs, & que je

ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promeſſe, tu peux aller trover mon papa, & lui dire tout, tout. (*Auguſte branle la tête.*) Et puis, ce n'eſt pas moi qui peux tromper ; je ne ſuis pas adroit. C'eſt Caraffa qui prend la choſe ſur lui. Je me laiſſerai ſeulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi ſi je perds, & que je ne ſerois de moitié que dans le profit.

Auguſte. Eh bien je veux être témoin de la partie.

Jules. Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cet après-midi. Son pere eſt à la compagne, & ne doit revenir que dans quelques jours.

Auguſte. A merveille. Mais je te préviens que ſi tu te permets quelque tromperie. . . .

Jules. Eh mon Dieu, non ! Ne me tourmente pas davantage : ne ſuis-je pas aſſez malheureux ? Je voudrois ne t'avoir pas dit mon ſecret.

Auguſte. Je voudrois auſſi que tu l'euſſes gardé ; je n'aurois à répondre de rien.

Jules. Et à qui aurois-tu à répondre ?

Auguſte. A ma conſcience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

Jules. Mais ce n'eſt pas moi qui trompe, ni toi non plus.

Auguſte. Garderois-tu le ſilence, ſi tu voyois un filon eſcamoter une bourſe, même à un étranger ?

Jules. Bon ! Albert en ſera quitte pour quelques écus. C'eſt peut-être un bonheur pour lui. Cette leçon le dégoûtera du jeu.

Auguſte. Oui, comme tu t'en dégoutes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, & l'on emploie des moyens infames.

Jules. Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

Auguſte. C'eſt le jeune Albert lui-même.

SCENE II.

Auguſte, Jules, Albert.

Albert. Je vous ſalue, mes bons amis.

Auguſte. Bonjour, M. Albert.

Jules,

Jules. Comment, vous n'êtes pas encore deſcendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir ?

Auguſte. M. Albert n'aime pas à courir comme toi. Il ſait fort bien s'amuſer, ſans quitter la maiſon.

Albert. Oh ! je me ſuis déja promené ce matin de bonne heure dans le boſquet ; & puis j'ai déjeûné ſous le berceau avec ma ſœur & mon papa.

Jules (*un peu ſurpris.*) Quoi ! votre pere eſt déja de retour ? Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine ?

Albert. Que dites-vous ? J'en ai reſſenti une joie, une joie, que je ne puis vous exprimer. Après avoir paſſé trois ſemaines ſans le voir, & lorſque je ne l'attendois que le mois prochain !

Jules. J'aime bien auſſi mes parens : mais s'ils aimoient les voyages, je ne leur en ſaurois pas du tout mauvais gré. Je ſupporterois de tems en tems leur abſence pour quelques jours.

Albert. Je voudrois que mon papa ne s'éloignât jamais un ſeul inſtant. Il eſt ſi doux & ſi bon !

Jules. Et le mien ſi dur & ſi ſevere ! Il n'eſt pas queſtion de plaiſirs avec lui.

Auguſte. Qui ſait les plaiſirs qu'il te faudroit pour te ſatisfaire ? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de ſa bonté.

Albert. Je croyois que vous n'aviez rien à deſirer ſur ce point. Depuis que vous demeurez ſi près de nous, je vous vois preſque tous les jours devant la porte. Je ſuis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre, ou dans le pavillon du jardin, & je n'ai vu perſonne qui vous ait gêné.

Jules. Oui, les jours que mon papa ſoupe chez ſes amis. C'eſt le ſeul bon tems qu'il me laiſſe, & j'en profite. Mais à préſent que le vôtre eſt de retour, nous ne vous verrons pas ſi ſouvent dans la ſoirée.

Albert Pourquoi non ? Il ne me refuſe aucun plaiſir permis. Cependant je ne trouve la ſociété de perſonne au monde auſſi joyeuſe que la ſienne ; & l'on croiroit, à le voir, qu'il s'amuſe beaucoup avec moi. Auſſi nous ſommes toujours à nous chercher.

Jules. Voilà ce qui s'appelle un bon pere ! Il vous permet donc de ſortir quand il vous plaît, & d'aller où bon vous ſemble ?

Albert. Oui ſûrement, parce que je lui dis toujours où je vais.

Auguſte. Et parce qu'il ſait que vous allez toujours où vous dites.

Jules. Que faites-vous donc, lorſque vous êtes enſemble, pour être ſi ſatisfait de vos amuſemens ?

Albert. Dans les belles ſoirées d'été nous allons à la promenade.

Jules. Mais on eſt bientôt las de marcher ; & je ne vois rien de ſi triſte que d'aller & revenir continuellement devant ſoi.

Albert. Je le trouve bien doux, après avoir reſté aſſis preſque toute la journée. Et puis en cauſant de bonne amitié, l'on ne s'apperçoit pas de la fatigue. Je voudrois que vous fuſſiez un jour de nos plaiſirs. Je commence à connoître les plantes & les fleurs : nous nous amuſons à en chercher. Et quelle joie, lorſqu'un de nous deux en découvre d'inconnues ! Il faut les obſerver dans toutes leurs parties, pour les claſſer. Cette recherche nous rappelle, en un moment, tout ce que nous avons appris ; & nous voilà ſaiſis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriſer le lendemain.

Auguſte. Et vos ſoirées d'hiver, à quoi les employez-vous ?

Albert. A parler de mille choſes curieuſes au coin du feu, lorſque nous ſommes ſeuls, ou bien à nous inſtruire dans l'Hiſtoire Naturelle, la Géographie, ou les Mathématiques. Nous jouons auſſi de petits Drames avec ma ſœur & mes amis. Vous ne ſauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aiſance, & à nous bien préſenter. Nous trouvons de cette maniere, juſques dans nos plaiſirs, de quoi perfectionner notre éducation.

Jules. Mais pour étudier tant de choſes vous devez bien vous rompre la tête ?

Albert. Bon ! tout cela s'apprend comme un jeu.

Jules. Un jeu de cartes me paroît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois ?

Albert. Vraiment oui. Mon papa veut bien de tems en tems me mettre de ſa partie.

Jules. Et vous jouez de l'argent ?

Albert. Sans doute; mais une bagatelle, ſeulement pour intéreſſer le jeu, & pour apprendre à perdre noblement.

Auguſte. C'eſt fort bien: il faut ſavoir gouverner ſa bourſe.

Albert. Oh! ne croyez pas que l'argent me manque. Mon papa m'en donne au-delà de mes beſoins.

Jules. Et combien donc, pour voir?

Albert. Six francs par ſemaine.

Jules. Voilà une jolie penſion! Et tout cela pour vous divertir?

Auguſte. Oh que non! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien?

Albert. Oui, de ces petites bagatelles, pour leſquelles je rougirois d'aller importuner mon papa. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus ſoigneux.

Auguſte. Je le crois. On ſent mieux le prix des choſes, lorſqu'il faut les payer ſoi-même.

Jules. Vous avez auſſi quelques bonnes aubaines dans l'année?

Albert. Oui, le jour de ma fête, je reçois bien cinq ou ſix piſtoles. Je me trouve à préſent cinq bons louis d'or dans ma bourſe, ſans compter la monnoie.

Jules. Cinq louis d'or! Que faites-vous d'une ſi grande ſomme?

Albert. Et n'ai-je donc pas mes dépenſes? Je paie les mois d'école des enfans de notre Portier. J'ai un vieux Maître d'écriture qui eſt devenu aveugle; je lui fais une petite penſion toutes les ſemaines. J'achete auſſi de bons livres, & quelques eſtampes. Je fais de tems en tems des cadeaux à ma ſœur; & je garde le reſte pour les occaſions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

Jules. Mais vous n'y êtes pas ſi malheureux, M. Albert? Vous me gagnâtes encore l'autre jour trente ſols au vingt-&-un.

Albert. J'en ai du regret: je ſuis fâché de gagner mes amis. D'ailleurs, mon papa n'aime pas tous ces jeux de cartes. Il donne la préférence aux Dames-Polonoiſes & aux Echecs.

Jules. Bah! autant vaudroit étudier ſes leçons. On ne joue que pour ſe divertir. Etes-vous engagé ce ſoir?

Albert. Non, je reſte au logis. Mon papa doit faire un mémoire pour un pauvre malheureux.

Jules. Tant mieux, & le mien doit ſortir à cinq heures. Venez me trouver. Je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul & Victor. Je veux auſſi vous faire connoître un jeune Italien, plein d'eſprit, qui voyage.

Albert. C'eſt bon : j'aime les voyageurs ; on s'inſtruit à les entendre. Je cours en demander la permiſſion à mon papa. Reſtez-vous ici ?

Jules. Non, je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguſte pourra me rapporter votre réponſe.

SCENE III.

Auguſte, Albert.

Albert. Voulez-vous me ſuivre M. Auguſte ? Mon papa ſera charmé de vous voir. Il a beaucoup d'eſtime pour vous.

Auguſte. Je ſuis très-ſenſible à ſes bontés. L'eſtime d'un homme auſſi ſage eſt flatteuſe. Mais je ſouffre un peu dans ce moment. Je vous demanderai la permiſſion de reſter dans le jardin.

Albert. Oui, faites un tour de promenade pour vous diſſiper. Je ſerai bien tôt de retour.

SCENE IV.

Auguſte (ſeul & rêveur.)

Je ne ſais le parti qu'il faut prendre. Jules eſt dans la peine. Si je pouvois l'en voir ſortir ! Mais quoi ! laiſſer ainſi ſacrifier le pauvre Albert ! Non, non, le complice eſt auſſi criminel que le malfaiteur. Favoriſer de telles friponneries, c'eſt friponner ſoi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la ſœur d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir ſon frere du péril, ſans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCENE

SCENE V.

Helene, Auguſte.

Helene Ah! vous voilà M. Auguſte! Vous-êtes ſeul? Il me ſembloit avoir vu mon frere s'entretenir avec vous.

Auguſte. Il vient de me quitter à l'inſtant même.

Helene. Je voudrois bien, ſi la ſociété vous étoit agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurois plus d'inquiétude ſur ſon compte.

Auguſte. Vous me faites trop d'honneur, Mademoiſelle. M. Albert eſt aſſez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre de lui.

Helene. Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchiſe? Je n'ai pas entendu dire des choſes trop flatteuſes de ceux qui fréquentent M. Jules. Et mon frere eſt bien ardent à ſe jetter dans leur ſociété.

Auguſte. Je ne me ſuis pas encore apperçu qu'elle lui ait été pernicieuſe.

Helene. Je l'eſpere: mais, avec de l'eſprit, il eſt doux & crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de ſon cœur. Que deviendroit il, ſi ceux, qu'il croit ſes amis, étoient des méchans? J'ai bien vu que vous-même vous ſemblez craindre leur commerce.

Auguſte. Vous ſavez que je ne ſuis pas riche; ainſi je ne dois pas me lier avec de jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

Helene. Mais vous aimez M. Jules. Etes-vous bien-aiſe de lui voir former ces nouvelles liaiſons?

Auguſte. S'il faut vous le dire, j'aimerois mieux qu'il s'en tint à l'amitié de votre frere. Au reſte, ils ont l'un & l'autre des parens éclairés qui veillent ſur leur conduite.

Helene. Le mal ſe remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des ſuites plus fâcheuſes, mais non réparer ſes premiers effets.

Auguſte. Vous me paroiſſez, Mademoiſelle, aimer tendrement votre frere. Ecoutez-moi; mais que je ne ſois pas compromis. Jules vient de l'engager à l'aller joindre à la maiſon. Les jeunes gens que vous craignez doivent

doivent être de la partie. On y jouera ſans doute; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étois ici pour attendre ſa réponſe; mais je penſe qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tarderoit peut-être pas à revenir: trouvez bon, Mademoiſelle, que je me retire, & ſongez bien au conſeil que j'ai cru devoir vous donner.

SCENE VI.

Helene (ſeule.)

Voilà qui me paroît ſérieux. Ah! mon frere, toi qui fais la joie de mon papa, ſi tu allois changer pour ſon tourment!

SCENE VII.

Helene, Albert.

Albert. Les amis de mon papa prennent bien leur tems pour venir le complimenter ſur ſon arrivée. Il ne m'a pas été poſſible de l'aborder.

Helene. Il me ſemble que ſes plaiſirs doivent aller devant les tiens. Tu as donc quelque choſe de bien important à lui dire?

Albert. Très-important pour moi, puiſqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

Helene. Chez M. Jules, ſans doute?

Albert. Oui, chez lui-même.

Helene. J'en étois ſûre. Je t'ai cependant fait ſentir combien cette ſociété me déplaiſoit.

Albert. Il eſt vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes graces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur?

Helene. Mais, comme toi, mon frere.

Albert. Tu penſes te moquer?

Helene. Je parle ſérieuſement, je t'aſſure. Tu es un fort aimable & fort brave garçon.

Albert. Que prétends-tu dire par-là?

Helene.

Helene. Je crois parler assez clair. Faut-il expliquer les mots les plus simples à quelqu'un aussi bien instruit ? Je veux dire, un jeune homme bien né, sensible, honnête, & très-poli envers tout le monde, excepté envers sa sœur.

Albert. Parce que sa sœur est une petite moqueuse, qu'elle fait quelquefois endever son frere, & qu'elle se croit plus raisonnable & plus avisée que lui.

Helene. Vraiment, j'avois oublié la modestie dans son éloge.

Albert. Mais que veut dire tout ce babil ? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules ? Le connois tu assez pour en parler ?

Helene. Je cherche à le connoître par ses actions !

Albert. Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin?

Helene. Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente, & par leur liaison.

Albert. Ah ! j'entends; il te déplaît parce que je le fréquente, & que je suis de sa société.

Helene. Voilà un petit trait d'humeur, mon frere. Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes & plus étroites que la tienne. Et voilà les personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

Albert. Des vauriens ?

Helene. Oui, qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent, & le manger plus vilainement encore.

Albert. Voyez la belle merveille, qu'ils s'amusent à jouer, lorqu'ils sont réunis! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, & nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs parties ? J'ai vu ce qu'ils jouent, & je les ai même gagné quelquefois.

Helene. Oui, tu leur as gagné leur monnoie, & ils te gagneront tes écus.

Albert. Que t'importe ? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma sœur! Elle seroit desolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je ferois tout au monde pour la rendre heureuse.

Helene (*lui prenant la main.*) Non mon frere, tes plaisirs sont les miens ; mais je ne me consolerois jamais, s'ils te faisoient perdre tes bonnes qualités & ton repos, & à moi la douceur de t'aimer.

Albert.

Albert. Oui, je ſais que tu m'aimes. Je t'aime bien auſſi : mais tu m'affliges de croire que je ne ſuis pas en état de me conduire.

Helene. Tu ne ſerois pas le premier qui auroit eu cette confiance, & qui cependant. . . . . Mais voici mon papa.

SCENE VIII.

M. de Floris, Helene, Albert.

M. de Floris. Ah mes enfans! je viens de goûter une des plus douces ſatisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis, & de recevoir les témoignages de leur attachement.

Helene. Il faut bien vous chérir, lorſqu'on a le bonheur de vous connoître.

M. de Floris. Vous êtes donc bien-aiſes auſſi de mon retour ?

Albert. Comment ne le ſerions-nous pas ? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur, ami.

Helene. Notre maiſon étoit un vrai déſert pour moi depuis votre abſence.

Albert. Je ne trouvois plus d'agrément, ni dans mes études, ni dans mes promenades. Ah! ſans vous, mon papa. . . .

M. de Floris. Il faut cependant apprendre de bonne heure à vous trouver ſans moi ſur la terre ; car, ſuivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

Helene. Eh mon papa! auriez-vous le cœur de nous affliger, quand nous ne devons penſer qu'à nous réjouir ?

Albert. Oui, vous vivrez long-tems encore pour notre avantage, & pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choſes ſi triſtes. J'aurois une petite priere à vous adreſſer.

M. de Floris. Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il ;

Albert. M. Jules. . . . Vous ſavez que ſon pere eſt notre voiſin ? Eh bien, il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. de

M. de Floris. Voilà une nouvelle connoiſſance que je ne te ſavois pas. Je ſuis ravi que tu trouves une bonne ſociété ſi près de la maiſon.

Helene. Une bonne ſociété, entends-tu, mon frere?

Albert. Je le crois un brave garçon, & je le trouve de plus très-aimable. On paſſe fort bien ſon tems avec lui. Je l'ai déja vu pluſieurs fois; & il m'a fait connoître d'autres jeunes gens.

Helene. De braves jeunes gens auſſi?

Albert. Oui, ma ſœur. Je les connois mieux que vous, ce me ſemble. De braves jeunes gens.

M. de Floris. Lorſque je parle d'une bonne ſociété, mon cher Albert, je veux dire, s'ils ſont doux, bien élevés. . . . .

Albert. Oui, mon papa, fort doux & fort polis.

M. de Floris. Honnêtes, appliqués, fideles à leurs devoirs?

Helene. Comment pourroit-il ſavoir tout cela, pour les avoir vus ſeulement dans quelques paſſades?

Albert. N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de ſuite dans leur ſociété?

M. de Floris. Et de quelle maniere s'eſt formée votre connoiſſance?

Helene. N'eſt-ce pas au jeu?

Albert. Pourquoi pas au jeu? Mais eſt-ce au jeu ſeulement? N'avons-nous pas cauſé long-tems enſemble?

Helene. Et vous n'avez pas joué ſurtout?

Albert. Sans doute que nous avons joué. Mon papa me l'a bien permis.

M. de Floris. Il eſt vrai. Je vous permets le jeu, lorſqu'il forme un léger délaſſement pour l'eſprit, à la ſuite du travail & de l'application, lorſqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui faſſe dégénerer ce goût en paſſion; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, ſans vues intéreſſées, & dans des momens où l'on ne peut rien faire de plus utile.

Helene. Je croyois, mon papa, qu'il n'étoit pas un ſeul moment, où l'on ne pût faire quelque choſe de plus utile que de jouer.

Albert. Mais on ne peut pas être toujours cloué ſur les livres, travailler toujours.

M. de Floris. La réponſe d'Helene eſt aſſez raiſonnable. On pourroit ſans doute employer plus utilement ſon loiſir,

ſi toutes les ſociétés étoient ſi bien compoſées, qu'on y trouvât un ſujet aſſez fécond d'amuſement, dans un entretien ſpirituel, inſtructif, ou même badin. Mais lorſqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui que de ſe livrer à des réflexions malignes ſur ſes ſemblables, à des propos oiſeux ou dépourvus de raiſon, vous ſavez qu'alors je vous engage moi-même à un jeu récréatif, & que le plus ſouvent je m'établis de la partie.

Helene. Voilà ſans doute vos raiſons pour jouer, n'eſt-ce pas ?

Albert. Eſt-ce que tu as le droit de me faire des queſtions ?

M. de Floris. Pourquoi lui en ſavoir mauvais gré ? C'eſt par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

Albert. Ou plutôt, parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaiſons ſuſpectes, & qu'elle veut me deſſervir dans votre eſprit.

M. de Floris. Peux-tu avoir cette idée de ta ſœur ?

Helene (le regardant tendrement.) Mon frere !

Albert (attendri.) Helene, pardonne-moi, j'ai tort de t'accuſer. Mais conviens auſſi que ta défiance eſt injurieuſe.

M. de Floris. Peut-être, ſes ſoupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de ſang froid, quand ce ne ſeroit que pour l'en faire revenir, s'ils ſont injuſtes. Nous n'avons pas, je penſe, à nous défier de nos diſpoſitions les uns envers les autres. Nous ſommes ſi tendrement unis enſemble !

(Helene & Albert lui prennent la main.)

Helene. O mon papa, que vous êtes bon & conciliant !

Albert. Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un pere ; & vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. de Floris. Je ne ſerois pas digne de vous élever, ſi je tenois une autre conduite. Un pere, qui n'eſt pas le meilleur ami de ſes enfans, ne remplit que la motié de ſes devoirs. Je vous pardonnerois peut-être de négliger les témoignages extérieurs de reſpect qui me ſont dûs ; mais jamais de manquer à la franchiſe & à la confiance que j'attends de votre tendreſſe. Vous ne devez pas avoir un ſecret que vous ne veniez le dépoſer dans mon ſein : & lorſqu'il ſera de nature à vous faire craindre que le pere en ſoit inſtruit, l'ami n'aura jamais l'indiſcrétion de le révéler.

Helene. J'eſpere bien n'avoir jamais de myſteres pour un pere ſi indulgent.

Albert. Pourquoi vous cacher nos fautes? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne ceſſez pas de nous aimer.

M. de Floris. Je ſuis charmé que vous ayez de moi cette idée. Auſſi long-tems que vous ſerez mes amis, comme je ſuis le vôtre, le pere n'aura jamais occaſion de punir. Sa prévoyance vous préſervera du danger, ou il vous prêta des ſecours pour en ſortir. Mais il faut qu'il connoiſſe d'abord votre ſituation. Ainſi voyons, Hélene, quels reproches tu fais à cette nouvelle ſociété de ton frere.

Helene. Il m'eſt revenu que ces jeunes Meſſieurs étoient un peu diſſipés, & qu'ils avoient continuellement des cartes à la main.

Albert. Et qui t'a fait ce rapport?

Helene. Il ne s'agit pas de ſavoir qui me l'a dit, mais, ſi la choſe eſt véritable.

M. de Floris. Je viens de t'expoſer mon ſentiment ſur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

Albert. Oh! C'eſt un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention, mais qui eſt bien amuſant. Il ſe homme le *Vingt-&-un.*

M. de Floris. Je t'avouerai qu'il n'eſt pas trop de mon goût.

Albert. Pourquoi donc, mon papa? Rien n'eſt plus ſimple and plus innocent. Celui qui a vingt-&-un, ou qui en eſt le plus près, gagne tous ceux qui ſont au-deſſous.

M. de Floris. Sais-tu que c'eſt là ce qu'on appelle un jeu de hazard?

Albert. Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en eſt-il pas de même de tous les jeux?

M. de Floris. Avec cette difference, qu'ici le hazard ſeul décide; au lieu que, dans les jeux de ſociété, je puis, lors même qu'il ne m'eſt pas bien favorable, employer de ſages combinaiſons pour prévenir des coups facheux, & balancer la fortune de mes adverſaires. En un mot, les jeux de hazard ne demandent que des doigts, & point de tête; or, un jeu, ou la tête n'a rien à faire, me paroît indigne d'un homme ſenſé.

Helene.

Helene. Il ne doit pas même être bien amuſant.

Albert. Ah! me ſœur, tu ne ſais pas ce que c'eſt que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, & d'y lire d'un coup d'œil ſa deſtinée.

M. de Floris. Parce que la paſſion de l'avarice s'en mêle.

Albert. Mais encore dans les jeux de ſociété, n'y a-t-il jamais que la perte au le gain.

M. de Floris. Il eſt vrai. Seulement on y fixe de certaines bornes à l'un & à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides, ni des regrets honteux. D'ailleurs, comme je viens de te le dire, on y tient, en quelque ſorte, la fortune captive par ſon intelligence. Enfin le pis eſt que, dans les jeux de hazard, on court ſouvent le riſque d'être la dupe d'indignes fripons.

Albert. Oh! mon papa, croyez-vous? Comment cela ſeroit-il poſſible?

Helene. J'imagine qu'ils ont une maniere d'arranger les cartes pour ſe donner toujours celles qui leur conviennent.

M. de Floris. Voilà effectivement leur ſecret. J'ignore comment ils le pratiquent; car je n'ai jamais été joueur, & je n'ai pas reçu dans ma ſociété des gens de cette profeſſion. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'ils emploient ces moyens, &, dans mes voyages, j'en ai vu des exemples affreux.

Albert. Oh! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. de Floris. Volontiers, mon fils. Quand j'étois à Spa, je vis un jeune Anglois qui perdit, dans une ſoirée, l'argent qu'il deſtinoit à parcourir l'Europe, & tout ſon bien encore, qui ſe montoit à plus de cent mille écus.

Helene. Mon Dieu! tout ſon bien! Et comment fit-il donc enſuite pour vivre?

Albert. Il dut être bien furieux.

M. de Floris. Le déſeſpoir s'empara de tous des traits, lorſqu'il vit ſa fortune entiere perdue, & qu'il n'eut plus aucune eſpérance de la regagner. Il jettoit autour de lui des regards que je n'oſois ſoutenir. Il grinçoit des dents, ſe frappoit le front, s'arrachoit les cheveux. Bientôt il devint ſtupide & muet; il haletoit & râloit comme un mourant. Enfin il ſe leva avec précipitation, & ſortit en forcené.

Albert.

Albert. Et, parmi ceux qui le gagnoient, il ne ſe trouva perſonne qui eût aſſez de pitié pour lui rendre ſon argent ? Je lui aurois plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. de Floris. Ils continuerent de reſter aſſis, & de jouer avec leur ſang froid ordinaire. Ils le regardoient ſeulement en-deſſous avec un regard d'ironie & de mépris.

Helene. Oh les méchans ! Je ſuis sûre que perſonne ſur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. de Floris. Tu ne connois pas l'aveuglement des hommes. Dix fous pour un ſe mirent auſſi-tôt à ſa place. Mais voici le plus déplorable de l'avanture. On apprit lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très-aimable, & rempli d'ailleurs de qualités & de talens, s'étoit caſſé la tête d'un coup de piſtolet.

Helene. Ah ! que me dites-vous ?

Albert. Mais c'étoit encore bien fou de s'ôter la vie. Puiſqu'il avoit des qualités & des talens, ne pouvoit-il pas rétablir ſa fortune ?

M. de Floris. Tu vois comme une ſeule faute peut nous priver du ſens & de la raiſon, & nous précipiter dans le déſeſpoir. Peut-être ne put-il réſiſter à l'horrible penſée de tomber, du comble du bonheur, dans le gouffre de la miſere. On apprit auſſi dans la ſuite qu'il avoit laiſſé dans ſa patrie une jeune Demoiſelle très-vertueuſe, à qui ſes parens avoient deſſein de l'unir par un mariage, qui lui promettoit la plus entiere félicité.

Helene. Oh ! la pauvre Demoiſelle, que je la plains ! Combien elle a dû ſouffrir à cette triſte nouvelle ! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. de Floris. La honte de lui préſenter une main qui venoit de lui ravir, ainſi qu'à lui-même, tout le bonheur de ſa vie, de lui porter un cœur ſur lequel la paſſion du jeu avoit eu plus d'empire que les ſentimens d'eſtime qu'elle étoit ſi digne d'inſpirer, la douleur de retourner dans ſa patrie comme un mendiant, tout révoltoit ſon orgueil ; &, par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourmens de ſa conſcience.

Albert. O mon papa ! je ne touche plus une carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules, & lui dire. . . .

M. de

M. de Floris. Doucement, mon fils ; tu es toujours trop précipité dans tes réſolutions. On ne doit pas renoncer entierement à un plaiſir parce que ſon excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit ſouvent qu'un petit jeu de ſociété, entre amis, étoit agréable, innocent, & même utile.

Helene. Utile, mon papa ?

M. de Floris. Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, & à ſupporter la fortune dans ſes viciſſitudes.

Helene. C'eſt-à-dire, mon frere, à n'être pas triomphant lorſqu'on gagne, & à ne pas laiſſer tomber ſa tête lorſqu'on perd.

M. de Floris. Il faut bien conſidérer, avant de ſe mettre au jeu, ſi l'on eſt en état de ſupporter la plus grande perte poſſible, ſans épuiſer ſes moyens. De cette maniere, que l'on perde ou que l'on gagne, on conſerve toujours une riante ſérénité, & une noble indifférence, qui témoignent que notre cœur n'eſt eſclave d'aucune vile paſſion.

Albert. Dieu merci, je ne ſuis point avare ; mais, pour m'épargner toute eſpece de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules ni ſes amis.

M. de Floris. Ce ſeroit une foibleſſe dont tu aurois à rougir. Ne peux-tu pas les voir ſans jouer ?

Albert. Oh je les connois ! Ils voudront abſolument que je joue.

M. de Floris. Eh bien joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'eſt un moyen de les mieux connoître, pour rechercher ou fuir à jamais leur ſociété. Mais, au lieu d'aller chez Jules, invite-le, avec ſes camarades, à venir chez moi. Tu leur diras que ta ſœur ſera peut-être auſſi de la partie.

Helene. Moi, mon papa ?

M. de Floris. Oui, je te le permets.

Helene. Et ſi ces Meſſieurs me gagnant mon argent ?

M. de Floris. Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, & que tu le feras jouer avec eux.

Albert. Mais je n'attends perſonne. Voulez-vous que j'aille leur faire un menſonge ?

M. de Floris. Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maiſon ? Je penſois.....

Helene.

Helene. Le malin papa! C'eſt lui qu'il veut dire.

M. de Floris. Oui, moi-même. Nous étions déja d'accord ſur cette qualité.

Albert. Oh oui! ils voudront bien jouer avec moi, ſi vous en êtes!

M. de Floris. Pourquoi non? Seulement ne leur dis pas quel eſt cet ami. Auſſitôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre, & je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez toujours en attendant. Ne refuſez aucun enjeu qu'on vous propoſe. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

Albert. Ainſi, je vais engager tout de ſuite Jules & ſes amis.

M. de Floris. Oui, mon enfant. Sur-tout n'oublie pas Auguſte. Je ſerai charmé de le voir. Tous ſes Maîtres font ſon éloge; & vous-mêmes, vous m'en avez dit ſouvent du bien.

Helene. Il le mérite auſſi, je vous aſſure. C'eſt un brave garçon, lui.

Albert. Un mot encore, mon papa; reſterons-nous dans le jardin?

M. de Floris. Comme tu voudras. Le tems eſt doux. Vous pouvez vous mettre ſous le berceau, ou dans le petit pavillon.

SCENE IX.

M. de Floris, Helene.

M. de Floris. Ecoute, ma chere fille, ne quitte pas un moment ton frere; il peut avoir beſoin de tes conſeils.

Helene. Je crois que votre préſence ſeroit encore plus néceſſaire que la mienne.

M. de Floris. Comment donc?

Helene. Par quelques mots qui viennant d'échapper à M. Auguſte, je ſoupçonne que les coquins ont fait un complot pour eſcroquer l'argent du pauvre Albert.

M. de Floris. Tant mieux, s'il s'y trouve pris. Je laiſſerai venir ces filoux, & je me cacherai derriere le berceau pour les obſerver. Mais toi, quand tu verrois clairement leurs friponneries, ne fais pas ſemblant de t'en appercevoir.

Helene.

Helene. J'aurai, bien de la peine à me contenir. Combien je ſouffrirai de voir mon frere devenir l'objet de leurs riſées, & la dupe de ſa confiance!

M. de Floris. Il faut qu'il en ſoit déſabuſé par lui-même. J'obtiendrai plus aiſément de lui qu'il ſoit à l'avenir plus attentif ſur ſes liaiſons; & je le guérirai peut-être pour la vie de la funeſte paſſion du jeu, à laquelle il me paroît tout prêt à s'abandonner.

Helene. Comment peut-il avoir ſeulement la penſée de toucher des cartes? Il devroit bien ſe connoître. Il eſt ſi crédule, qu'il feroit naître à tout le monde l'envie de le tromper; & ſi bouillant, qu'il perdroit la tête au premier coup de malheur.

M de Floris. Voilà en effet ſon caractere. Je ne te croyois pas tant de talent pour obſerver les hommes.

Helene. Il faut bien qu'on étudie ceux qu'on voudroit ſervir.

M. de Floris. Je vois que ces Meſſieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me ſemble déja les entendre à la porte du jardin.

Helene. Oui, les voilà.

M. de Floris. Je me ſauve à travers la charmille, & je reviendrai par un détour deriere le berceau.

SCENE X.

Helene (ſeule.)

Qu'il me tarde de ſavoir comment tout cela va tourner! O mon frere! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie!

SCENE XI.

Helene, Albert, Jules, Auguſte, Raoul, Victor, Caraffa,

Jules (à Helene.) Je craignois, Mademoiſelle, que notre ſociété pût vous importuner, mais M. Albert a voulu. . . .

Albert,

Albert. Comment l'importuner ? J'eſpere bien que ma ſœur nous tiendra compagnie.

Helene. De tout mon cœur, ſi ces Meſſieurs veulent m'y recevoir.

Victor (*avec un air contraint.*) C'eſt beaucoup d'honneur pour nous.

Caraffa (*bas à Jules.*) Voilà qui eſt fâcheux. Nous ſerons obligés, par politeſſe, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici ?

Albert. Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

Raoul. Oui da! Et qui donc ?

Albert. Vous verrez. Il a une bonne bourſe celui-là.

Jules (*à part.*) Ah! tant mieux.

Helene. Nous reſterons ici dans le jardin, ſi vous le trouvez bon.

Auguſte. Sans doute, nous aurons le plaiſir de nous promener.

Raoul. Eſt-ce que vous penſez à vous promener, vous ?

Auguſte. Qu'aurois-je autrement à faire ?

Victor. Et jouer ?

Auguſte. Je ne ſais pas le jeu ; &, quand je le ſaurois, je n'ai pas d'argent à perdre.

Caraffa. Comme ſi l'on étoit ſûr de perdre toujours!

Auguſte (*en le fixant.*) Oui, Monſieur, ſur-tout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

Albert. Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

Jules. Et moi auſſi.

Raoul & Victor. Nous de même.

Auguſte. Vous m'offenſez, Meſſieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne ſont pas là de mes conditions ; &, s'il faut tous mutuellement ſe reſtituer la perte, ce n'eſt pas la peine de ſe mettre au jeu.

Helene. C'eſt bien penſé, M. Auguſte.

Auguſte. Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promenerai dans le jardin.

Helene. Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir.

(*On voit éclater la joie ſur leurs traits.*)

Mais il m'a recommandé de vous bien accueillir. Mon frere, va faire préparer des rafraîchiſſemens ; moi, je cours demander des cartes à Juſtine.

Caraffa. Ce n'eſt pas la peine, Mademoiſelle, j'ai des cartes ſur moi.

Albert. Comment, ſur vous ?

Caraffa. Oui, c'eſt mon livre de récréation.

Helene. Et des jetons, en avez-vous auſſi ?

Caraffa. Je vous prierai de nous en procurer ; à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent.

Jules (bas à Caraffa.) Vous ſavez bien que je n'en ai pas. *(Haut.)* Non, non, c'eſt le moyen de s'embrouiller toujours dans ſes comptes. Ainſi, Mademoiſelle, ſi vous voulez avoir cette bonté. . . .

Helene. Il ſuffit ; je vais chercher la bourſe. Viens, mon frere.

(Albert ſort avec Helene, les autres entrent ſous le berceau, excepté Auguſte qui s'éloigne.)

SCENE XII.

Jules, Raoul, Victor, Caraffa.

Victor. Je ſuis fâché que nous faſſions ici notre partie.

Raoul. Bon ! n'avez-vous pas entendu que ſon pere n'y eſt pas ?

Caraffa. Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, M. Jules.

Jules. Ici ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

Raoul. Et puis, lorſqu' Albert aura perdu, nous emporterons ſon butin, & nous irons jouer où nous voudrons.

Victor. Peut être vuiderons auſſi la bourſe de la petite Demoiſelle.

Caraffa. C'eſt bien la mon compte. Mais ſoyez prudens. Nous mettrons d'abord les fiches à deux ſols ; &, lorſque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

Jules. Vous ſavez bien ce que vous m'avez promis ?

Caraffa. Soyez tranquille. Nous ſommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, conſiſtera en fiches, dont

dont nous ne nous paierons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de maniere que nous perdions quelque choſe dans les premiers tours pour les allécher.

Jules. Mais vous m'avez mis à ſec l'autre jour. Je n'ai plus que ſix ſols dans ma bourſe. Comment fournir mon enjeu ?

Caraffa. Vous ne devez rien juſqu'au compte ; & alors nous aurons aſſez de profit, ſi nous ſavons nous entendre.

Victor. Je voudrois bien que l'ami d'Albert ſe hâtât de venir. Ce ſeroit un oiſon de plus que nous aurions à plumer.

Raoul. Oui, je ne vois rien de ſi dupe que ces jeunes gens ſi inſtruits.

Caraffa. Je penſe que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu, lorſqu'ils reviendront.

(*Il tire des cartes de ſa poche.*)

Allons je vais les arranger pour vous faire perdre.

(*Il parcourt les cartes, & les diſpoſe.*)

Tenez, vous allez-voir.

(*Il donne, une à une, deux cartes à Jules, Victor, & Raoul.*)

(*A Jules.*)

Etes-vous content ?

Jules. Non, je demande une carte.

Caraffa. La voici.

Jules (regardant la carte.) Je creve.

Caraffa (à Victor.) Et vous ?

Victor. Une carte encore, mais bien petite.

Caraffa. Je vous la choiſis, tenez.

Victor (regardant la carte.) Oui, pas mal. Je creve.

Caraffa (à Raoul.) A votre tour de crever. Une carte, n'eſt ce pas ?

Victor. Non, je m'y tiens.

Caraffa. Je m'y tiens auſſi. Combien avez-vous ?

Victor. Seize.

Caraffa. Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenoit qu'à moi de perdre, en faiſant le contraire de ce que j'ai fait, & je veux le pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

Jules. Mais, comment cela peut-il arriver ?

Caraffa. Vous m'avez aſſez payé votre école, pour que je vous montre mon ſecret : je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, & par tant quittes.

Jules. Ah ! voyons, voyons.

Caraffa. Je cherche, en mêlant, à raſſembler par-deſſous les dix & les figures, & par-deſſus les cartes baſſes de deux, trois, quatre, cinq. Je vous en donne avec ſubtilité une d'en haut, & une d'en-bas. Vouz avez quinze ou ſeize. Vous en demanderez certainement une troiſieme, pour approcher de vingt & un. Eh bien, je vous en donne alors une forte de deſſous, qui vous fait crever infailliblement.

Jules. Mais pour ſéparer, en mêlant, les groſſes des petites, vous les reconnoiſſez donc par derriere ?

Caraffa. Voilà mon ſecret ; & je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon eſt à grand marché. Demandez à ces Meſſieurs qui profitent ſi bien de mes inſtructions. Mais je vois la petite Demoiſelle qui revient. Remettons-nous à notre partie, ſans qu'il y paroiſſe.

SCENE XIII.

Helene, Jules, Raoul, Victor, Caraffa.

Helene (*Poſant ſur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches & des jetons*) Vous connoiſſez le prix du tems, à ce qu'il me ſemble : vous n'en voulez rien perdre.

Caraffa. C'eſt que je montrois à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

Jules. Vous êtes des nôtres, Mademoiſelle ? vous nous ferez cet honneur ?

Helene. Je ne ſais encore ſi je connois le jeu que vous jouerez.

Victor. C'eſt le vingt-&-un. Il eſt tout ſimple.

Raoul. Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en ſauriez bientôt aſſez pour nous tenir tête.

Helen.

Helene. Oh! je le ſais un peu. Il ſeroit peut-être plus ſage de ne pas m'expoſer avec d'habiles gens comme vous. Cependant ſi cela vous fait plaiſir. . . .

Jules. Oh oui! le plus grand qu'on puiſſe imaginer.

Victor. Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

Helene (*en ſouriant.*) C'eſt bien mon projet.

Raoul (*avec un air hypocrite.*) Cela ne pourroit guere vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

Jules (*d'un ton d'impatience.*) Ah bien! à quoi vous amuſez-vous? Le tems ſe perd à cauſer.

Caraffa. Il faut attendre M. Albert. Il eſt juſte qu'il s'amuſe : c'eſt lui qui nous reçoit.

SCENE XIV.

Helene, Albert, Jules, Victor, Raoul, Caraffa.

Albert (*de loin.*) Me voici, me voici! On va vous apporter des rafraîchiſſemens.

Jules (*allant au-devant d'Albert.*) Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

Albert. Ah! je vous remercie.

Victor. Faiſons le partage des fiches. Combien à chacun!

Raoul. Nous ſommes ſix. Chacun en aura vingt, & dix jetons, qui en vaudront cent.

Jules. Mais combien la fiche?

Caraffa. C'eſt à Mademoiſelle d'y mettre le prix.

Helene. Je tiens votre jeu ordinaire.

Albert. Nous jouâmes deux ſols la fiche la derniere fois.

Helene. Eh bien, qu'à cela ne tienne. La fiche à deux ſols.

Jules (*à Victor.*) As tu fini de compter?

Victor. Oui, voilà qui eſt fait.

(*Le jeu commence. Caraffa prend la main, Victor & Raoul après lui. Ils diſpoſent ſi bien les cartes, que la perte eſt toute entiere de leur côté, & de celui de Jules.*)

Helene. Hé, he! ſi cela continue, j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

Caraffa. Tant que nous ne jouerons que deux ſols la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de long-tems.

Victor. Il n'y a qu'à la mettre à quatre ſols.

Albert. Je le veux bien. J'ai une bourſe qui n'eſt pas facile à tarir.

(*Il tire ſa bourſe, & fait ſonner ſon argent. Raoul & Victor ſe regardent avec un ſourire. Caraffa lorgne la bourſe en-deſſus, & Jules la conſidere avec avidité.*)

Helene. Je peux bien riſquer autant que mon frere, peut-être.

Caraffa. En ce cas, il faut payer d'abord nos dettes, & reprendre enſuite de nouveau notre premier enjeu, pour qu'il n'y ait pas d'embrouillamini. Voyons.

(*Il compte ſes jetons & ſes fiches*).

Je perds ſix fiches & un jeton : trente-deux ſols ; les voilà.

Raoul. J'ai tous mes jetons, il ne me reſte que deux fiches. C'eſt dixhuit que j'ai perdues. Voilà mes trente-ſix ſols.

Victor. Je ſuis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches & trois jetons. Les trois jetons trois livres, les quatre fiches huit ſols, en tout trois livres huit ſols, que voici.

Albert. Et vous, M. Jules ?

Jules. Je ſuis le moins malheureux. Je perds ſeulement quinze fiches. C'eſt trente ſols. En voici ſix. Je changerai ſix francs à la fin du jeu pour vous payer les vingt-quatre ſols qui reſtent.

Helene. Non, vous me devrez tout. Je me charge de votre dette, & voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me reſte trois fiches & trois jetons. M. Victor me donnera trois livres ſix ſols : & voilà bien trois jetons & trois fiches que je lui rends. Pour les deux ſols de ſurplus, mon frere lui donnera une fiche ; il en donnera auſſi dixhuit à M. Raoul pour ſes trente-ſix ſols. Albert, il doit te reſter encore ſix fiches & un jeton que perd M. Caraffa ; prends ſes trente-deux ſols. Cela fait-il ton compte ?

Albert. (*comptant.*) Oui, tout juſte.

Helene. Ainſi tu gagnes trois livres dix ſols, & moi quatre livres ſeize, en y comprénant la dette de M. Jules. Il eſt aſſez drôle que nous ſoyons les ſeuls à gagner. Ce n'eſt pas trop bien recevoir ſes viſites.

Raoul.

Raoul. Oh ! je perds toujours, moi.

Jules. Ainſi les fiches ſont maintenant à quatre ſols.

Albert. C'eſt entendu.

Caraffa (*prenant & mélant les cartes.*) Allons, je vais recommencer la banque.

SCENE XV.

M. de Floris, Helene, Albert, Jules, Victor, Raoul, Caraffa, Auguſte (qui ſurvient dan les cours de la ſcene.)

A l'aſpect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul, & Caraffa, ſe levent, ſe regardent tous étonnés, & rougiſſent.)

M. de Floris. Ne vous dérangez-pas, Meſſieurs, je vous prie. Albert, fais aſſeoir tes amis.

Albert. Remettez-vous donc, s'il vous plait. Mon papa ne vient point pour troubler nos plaiſirs. Je vous diſois bien que j'attendois un de mes bons amis. Je n'aurois qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'eſt-il pas vrai, mon papa ?

Helene. Oh oui ! Nous ſerions bien charmés de vous gagner votre bourſe, qui vaut mieux que la nôtre. Je ſuis ſûre que ces Meſſieurs s'en feroient honneur & plaiſir.

M. de Floris. Vous ſavez qu'il n'eſt pas dans mon caractere de vous refuſer. Mais avant tout, que chacun reprenne ſa place.

(*Les Joueurs ſont ſi troublés, qu'ils perdent toute contenance, & laiſſent éclater ſur leur viſage leur profonde conſternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour ſe retirer ; M. de Floris les retient.*)

M. de Floris. Eſt-ce que vous craignez, Meſſieurs, de jouer avec moi ? J'oſe vous répondre que je ne ſuis pas un eſcroc.

(*Ils s'aſſeyent enfin.*)

(*A Caraffa.*)

C'étoit à vous, Monſieur, de donner les cartes, lorſque je ſuis entré. Continuez, je vous prie ; mais voyons d'abord ſi le jeu eſt complet.

(*Caraffa veut laiſſer tomber les cartes, M. de Floris les ſaiſit & les parcourt.*).

Il eſt aſſez ſingulier que les figures ſe trouvent toutes enſemble. Helene, pourquoi donner des cartes ſi craſſeuſes ? Fais-moi paſſer celles qui ſont là dans la boîte.

Helene. Ce n'eſt pas me faute, mon papa. Monſieur (*en montrant Caraffa*) en avoit porté dans ſa poche ; & le jeu étoit commencé quand je ſuis revenue.

M. de Floris (à Auguſte qui s'avance.) Ah ! vous voilà M. Auguſte ; je ſuis enchanté de vous voir. Mais eſt-ce que vous ne jouez pas ?

Auguſte. Non Monſieur, permettez-moi de n'être que ſimple ſpectateur. Vous ſavez que je n'ai rien à riſquer.

M. de Floris. Je vous loue de votre prudence. (*A Caraffa.*) Tenez, Monſieur, voici des cartes plus propres. (*Caraffa les prend d'une main tremblante.*) A quoi jouez-vous ?

Albert. Au vingt-&-un.

M. de Floris. Et combien la fiche ?

Helene. Quatre ſols. Voilà vingt fiches & dix jetons pour un louis.

M. de Floris. Un louis ? Y penſez-vous ? Mais ſoit pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, Meſſieurs, voyons vos bourſes. M. Jules, vous êtes le plus près de moi, commençons par vous.

(*Jules pâlit.*)

Qu'avez-vous donc, mon ami ? Eſt-ce que vous vous trouvez mal ?

Jules (*tremblant.*) Ou-i, Mon-ſieur, per-mettez que je. . . .

(*Raoul & Victor rougiſſent & ſuent à groſſes gouttes. Caraffa mord ſes levres, & baiſſe les yeux.*)

M. de Floris. Que vois-je ? L'un pâlit & bégaie, les autres ſont tout en ſueur ; & vous, Monſieur, (*à Caraffa*) vous ſemblez vous déconcerter ?

Albert (*ſurpris.*) Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois ?

M. de Floris. Je vois quil eſt tems de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conſcience criminelle. Heureuſement qu'elle n'eſt pas encore aſſez dépravée pour ſe cacher ſous un front d'airain, & prendre les traits de l'innocence.

Albert. Que dites-vous, mon papa ? Vous vous trompez, je vous aſſure. C'eſt ma ſœur & moi qui gagnons.

Caraffa.

Caraffa (qui reprend un peu courage.) Eſt-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payé, à l'exception de M. Jules ?

Jules. Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos eſcroqueries.

M. de Floris. Je m'attendois bien qu'ils ſe démaſqueroient eux-mêmes. Rien de ſi lâche que les fripons. Vois, mon fils, à quelle bande de voleurs tu allois te livrer.

Albert. Non, mon papa, jamais je ne pourrai le croire.

M. de Floris. Eh bien, parlez, M. Jules, vous me paroiſſez le moins endurci. N'y avoit-il pas un complot entre vous pour eſcroquer mes enfans ?

Jules. Oui, Monſieur, il eſt vrai ; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne voulois que ravoir ce que j'ai perdu. Oh ! ſi vous ſaviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné ?

M. de Floris. Vous avez mérité de le perdre, en le riſquant. (*A Caraffa.*) Reſtez-là, Monſieur. (*A Jules & à Victor.*) Et vous, petits ſcélérats, ſortez de ma préſence. Peut-être qu'il eſt tems encore de vous arracher du vice. Je vais, dès ce ſoir, en inſtruire vos malheureux parens.

Raoul & Victor (tombant à genoux.) O Monſieur ! pardonnez-nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maiſon.

M. de Floris. C'eſt bien comme je l'entends. Mais il ne ſuffit pas que mes enfans ſoient à l'abri de votre ſcélérateſſe, je dois le même ſervice à tous les peres. Quelle perverſité ! A votre âge, être non-ſeulement des joueurs ! mais de vils eſcrocs, les plus mépriſables des hommes ! Je veux bien encore, par pitié de votre jeuneſſe, & ſur l'eſpoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre baſſeſſe qu'à vos parens ; mais s'il me revient que vous continuez ce déteſtable métier, j'affiche votre infamie à toutes les maiſons de la ville. Allez, hatez-vous, & que je ne vous retrouve jamais devant moi : vous m'inſpirez trop d'horreur.

(*Raoul & Victor ſe retirent muets & confondus.*)

SCENE XVI.

M. de Floris, Helene, Albert, Jules, Auguſte, Caraffa.

M. de Floris (*à Caraffa.*) Et vous, Monſieur, qu'eſt-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent ?

Auguſte. Rien que ſa montre, ſes boucles, & la garniture de boutons d'argent de ſon habit.

M. de Floris. Eſt-il vrai ?

Caraffa (*les yeux baiſſés, & en balbutiant.*) Oui, Monſieur.

M. de Floris. Je ſais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe ; M. Jules les a perdus, & l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, & les rendre tout à l'heure.

Jules. Hélas, Monſieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ſes mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étois pas en état de payer.

Albert. O mon papa ? Si tout ce que j'ai dans ma bourſe pouvoit y ſuffire ! Tenez ; il y a plus de cinq louis d'or. Prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. de Floris (*attendri, prend la bourſe*) Oui, oui, mon cher fils.

Jules. Quoi ! M. Albert. . . .

Albert. Nous ſommes voiſins, nous aurons bien le tems de nous arranger enſemble. Vous me paierez de vos économies. Ne ſongeons qu'au plus preſſé.

(*Caraffa rend à Jules ſes effets.*)

M. de Floris (*à Jules.*) Tout vous eſt-il rendu ?

Jules. Oui, je les tiens. Ils vont me ſauver de la fureur de mon pere. Oh ! je ne les riſquerai de ma vie.

M. de Floris (*à Caraffa, en lui montrant la bourſe.*) En voilà le prix, Monſieur, il eſt à vous. Je vais le remettre au Magiſtrat pour ſervir à vous faire conduire hors du Royaume. Vous y êtes venu porter le déſordre & la corruption ; il vous vomit de ſon ſein. Vous y avez déſhonoré votre patrie ; il vous rend à elle pour exercer ſur vous ſa juſte vengeance. Vous ne rapporterez à ſes yeux

que

que la note de votre infamie. Eloignez-vous de quelques pas. Votre préſence ſouille nos regards.

(Caraffa ſe détourne, en pleurant de rage.)

Jules (ſe jettant aux genoux de M. de Floris.) O Monſieur, de quel abyme vous me retirez! Eh! ſans vous, que ſerois-je devenu? Chaſſé de la maiſon de mon per, & peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices; je vous dois le repos, la vie, l'honneur.

(Il ſe releve, & ſaute au cou d'Albert.)

Et vous, généreux Albert, vous que j'allois....

Albert. Oubliez-le comme moi, & ſoyez heureux.

Auguſte. Je dois rendre cette juſtice à M. Jules, qu'il a bien ſouffert pour ſe laiſſer entrainer dans le complot.

M. de Floris (à Jules.) Eh bien, vous pouvez continuer de voir mon fils; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderois comme le dernier des hommes, ſi vous ne vous rendiez digne d'être ſon ami.

Jules. Oui, je veux le devenir pour toujours.

Helene. O mon papa! comme vous êtes terrible envers les méchans!

M. de Floris. Autant que je ſuis paſſionné pour les gens de bien. M. Auguſte, je ſuis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réſerve & de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, aſſurer le bonheur de mon fils. Je ne vous propoſerois pas de récompenſe plus digne de vous que cette douce ſatisfaction, ſi je n'avois en même-tems à ſatisfaire ma reconnoiſſance. Soyez tranquille ſur votre ſort.

Auguſte (lui baiſant la main.) O Monſieur! je n'avois beſoin que de votre eſtime.

M. de Floris. Vous voyez, mes enfans, les ſuites exécrables de la paſſion du jeu.

Albert. O mon Dieu! j'en frémirai toute ma vie.

M. de Floris. Tu vois auſſi combien il faut être circonſpect dans le choix de ſes amis.

Albert. Oh oui! mon papa! & je ſentirai ſur-tout combien il eſt heureux d'en avoir un dans ſon pere.

LE DÉJEUNER.

VIENS, Paulin, dit un jour M. de Gerſeuil à ſon fils, dans une belle matinée de la fin du printems. Voici un panier où j'ai mis un gâteau & des ceriſes. Nous irons, ſi tu veux, déjeûner dans la prairie voiſine.

Ah quel plaiſir, mon papa, lui répondit Paulin, en faiſant une gambade de joie. Il prit le panier d'une main, donna l'autre à ſon pere, & ils marcherent enſemble vers la prairie. Lorſqu'ils l'eurent un peu parcourue pour y choiſir une place agréable: Arrêtons-nous ici, mon fils, dit M. de Gerſeuil: cet endroit eſt charmant pour un déjeûner.

Paulin. Nous n'avons pas de table, mon papa: comment ferons-nous?

M. de Gerſeuil. Voici un tronc d'arbre renverſé qui nous en ſerviroit, ſi nous en avions beſoin; mais tu peu bien manger tes ceriſes dans le panier.

Paulin. A la bonne heure; mais il nous manque des chaiſes.

M. de Gerſeuil. Et ce banc de gazon, le comptes-tu pour rien? Vois comme il eſt couvert de jolies fleurs! Nous allons nous y aſſeoir, à moins que tu n'aimes mieux t'étendre ſur le tapis.

Paulin. Le tapis, mon papa? Vous ſavez bien qu'il eſt encore cloué dans le ſallon?

M. de Gerſeuil. Il eſt vrai. Il y a un tapis dans le ſalon. Mais il y en a auſſi un ici.

Paulin. Où donc eſt-il? Je ne le vois pas.

M. de Gerſeuil. Le gazon eſt le tapis des champs. Le joli tapis d'une belle verdure! il eſt plus frais & plus douillet que les nôtres. Et comme il eſt grand! il s'etend par-tout, ſur les montagnes & ſur les plaines. Les agneaux trouvent bien doux de s'y repoſer. Imagines-tu, Paulin, combien ils auroient à ſouffrir ſur une terre nue & deſſéchée? Leurs membres ſont ſi délicats! bientôt ils ſeroient tout briſés. Leurs meres ne ſavent pas leur préparer des lits de plumes: le bon Dieu y a pourvu

pourvu à la place des pauvres brebis. Il leur a fait cette molle couchette, où ils peuvent s'étendre.

Paulin. Encore ont-ils le plaisir de la manger.

M. de Gersœuil. J'entends ce que tu veux dire. Tiens, voici tes cerises & ton gâteau.

Paulin (*goûtant le gâteau.*) Oh mon papa, qu'il est bon! Il ne manqueroit plus qu'une histoire, tandis que je le mange. Si vous vouliez m'en conter une, la plus jolie que vous saurez.

M. de Gersœuil. Je le veux bien, mon fils. Ton gâteau me rappelle une histoire où il y en a trois.

Paulin. Un, deux, trois, gâteaux! L'eau m'en vient à la bouche. Comme cela doit faire une histoire friande! Oh! contez, contez-moi, je vous prie.

M. de Gersœuil. Viens t'asseoir à mon côté. Bon. Mets-toi bien à ton aise pour m'entendre.

Paulin. Me voici tout prêt. Je vous écoute de mes deux oreilles.

M. de Gersœuil.

Les trois Gâteaux.

Il y avoit un enfant de ton âge qui s'appelloit Henri. Son papa & sa maman l'envoyerent à l'école. Henri étoit un fort joli petit garçon & il aimoit ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman en fut instruite. Elle y rêva toute la nuit de plaisir; & le lendemain, s'étant levée de bonne heure, elle appella sa cuisiniere, & lui dit: Marianne, il faut faire an gâteau pour Henri, puisqu'il a si bien récité ses leçons. Marianne répondit: Oui, Madame, de tout mon cœur; & aussi-tôt elle se mit à paîtrir un gâteau de fleur de farine chosie. Il étoit fort grand, grand comme tout mon chapeau rabattu. Marianne l'avoit rempli d'amandes, de pistaches, de fleur d'orange, de tranches de citrons confits. Elle avoit glacé le dessus avec du sucre; ensorte qu'il étoit blanc & uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le petit Henri l'apperçut, il sauta autour de lui, en frappant dans ses mains. Il n'eut pas la patience d'attendre qu'on

lui

lui donnât un couteau pour le couper; il ſe mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea juſqu'à ce que la cloche ſonnât l'heure de l'étude; &, lorſque l'heure de l'étude fut finie, il ſe remit à en manger. Il en mangea encore le ſoir juſqu'à l'heure de ſe mettre au lit. Un de ſes camarades m'a même aſſuré qu'Henri, en ſe couchant, mit le gâteau ſous ſon chevet, & qu'il ſe réveilla pluſieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire; mais il eſt très-sûr, au moins, que le lendemain au point du jour il recommença de plus belle, & qu'il continua de ce train toute la matinée, juſqu'à ce qu'il ne reſtât pas une ſeule miette de tout ce grand gâteau. L'heure du dîner arriva; Henri n'avoit plus de appétit, & il voyoit, avec jalouſie, le plaiſir que prenoit les autres enfans à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation. On venoit lui propoſer des parties de boule, de paûme, de volant: il n'avoit pas envie de jouer, & ſes compagnons jouerent ſans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvoit plus ſe ſoutenir ſur ſes jambes; il s'aſſit dans un coin d'un air boudeur, & tout le monde diſoit: Je ne ſais ce qui eſt arrivé à ce pauvre Henri. Lui qui étoit ſi gaillard, qui aimoit tant à courir & à ſauter, voyez comme il eſt triſte, pâle, abattu! Le Principal vint lui-même, & fut très-inquiet en le voyant. Il eut beau le queſtionner ſur la cauſe de ſon mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureuſement on découvrit que ſa maman lui avoit envoyé un grand gâteau, qu'il s'étoit dépêché de la manger, & que tout le mal venoit de ſa gourmandiſe. On envoya auſſi-tôt chercher le Médecin, qui lui fit avaler je ne ſais combien de drogues plus ameres les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvoit bien mauvaiſes; mais il fut obligé de les prendre, de peur de mourir: ce qui lui ſeroit infailliblement arrivé. Au bout de quelques jours de remedes, & d'un régime très-rigoureux, ſa ſanté ſe rétablit enfin; mais ſa maman proteſta qu'elle ne lui enverroit plus de gâteaux.

Paulin. Il ne méritoit plus d'en ſentir ſeulement la fumée. Mais, mon papa, ne voilà qu'un gâteau, & vous me diſiez qu'il y en avoit trois dans votre hiſtoire?

M. de Gerſeuil. Patience, mon ami, voici le ſecond.

Il

Il y avoit dans la penſion d'Henri, un autre enfant qui s'appelloit François. François avoit écrit à ſa maman une lettre fort jolie, où il n'y avoit pas une ſeule rature. Sa maman, en récompenſe, lui envoya auſſi le Dimanche ſuivant un gâteau. François ſe dit en lui-même ; Je ne veux pas me rendre malade comme ce goulu d'Henri. Je ferai durer mon plaiſir plus long-tems. Il prit le gâteau, qu'il eut beaucoup de peine à porter, & il alla l'enfermer dans ſon armoire. Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'eſquivoit adroitement d'entre ſes camarades, montoit ſur la pointe du pied dans ſa chambre, coupoit un morceau de ſon gâteau, & renfermoit le reſte à double tour. Il continua de même juſqu'au bout de la ſemaine, & le gâteau n'en étoit encore qu'à moitié, tant il étoit grand ! Mais qu'arriva-t-il ? A la fin le gâteau ſe deſſécha & ſe moiſit ; les fourmis trouverent auſſi le moyen de s'y gliſſer pour en avoir leur part ; enſorte que bientot il ne valut plus rien du tout, & François fut obligé de le jetter en pleurant de regret ; mais perſonne n'en fut fâché pour lui.

Paulin. Ni moi non plus. Comment ! garder un gâteau pendant huit jours, ſans en donner un morceau à ſes amis ! Fi, que c'eſt vilain ! Mais, voyons le troiſieme, je vous prie, mon papa.

M. de Gerſeuil. Il y avoit encore dans la même penſion un enfant, dont le nom étoit Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau, parce qu'il aimoit beaucoup ſa maman, & que ſa maman l'aimoit encore davantage. Auſſi-tôt que la pâtiſſerie fut arrivée, Gratien dit à ſes camarades : Venez voir ce que m'envoie maman, il faut tous en manger. Ils ne ſe le firent pas répéter deux fois, & ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclorre. Gratien s'étoit muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau, en autant de portions qu'il y avoit de ſes petits amis. Enſuite il les fit ranger en cercle, pour n'oublier perſonne ; &, ayant commencé par celui qui étoit le plus près de lui, il fit le tour du cercle en diſtribuant à chacun ſa portion, avec un mot d'amitié, juſqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avoit ſervi le premier. Gratien alors prit le reſte, & dit : Voici ma portion à moi, je la mangerai demain. Il alla jouer, &

tous

tous les autres s'empreſſerent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choiſir.

Un quart d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec ſon violon. Il avoit une longue barbe toute blanche ; &, comme il étoit aveugle, il ſe faiſoit conduire par un petit chien qu'il tenoit au bout d'une longue corde. Le petit chien le menoit avec beaucoup d'adreſſe ; & quand il voyoit du monde, il ſecouoit la ſonnette pendue à ſon cou, pour avertir les paſſans de ne pas faire de mal à ſon maître. Lorſque le vieux aveugle ſe fut aſſis ſur une pierre, & qu'il eût entendu les enfans autour de lui, il leur dit : Mes petits Meſſieurs, ſi vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je ſais. Les enfans ne demandoient pas mieux. Le vieillard accorda ſon violon, & il leur joua des airs de Sarabandes, & de toutes les chanſons nouvelles de l'ancien tems. Gratien s'apperçut que, tandis qu'il jouoit les airs les plus gais, une groſſe larme tomboit le long de ſes joues ; & il lui dit : Bon vieillard, pourquoi pleures-tu ? Le vieillard lui répondit : Parce que j'ai bien faim. Je n'ai perſonne dans le monde qui nous donne à manger, à mon chien ni à moi. Si je pouvois travailler pour nous faire vivre tous deux ! mais j'ai perdu mes yeux & mes forces. Hélas ! j'ai travaillé juſqu'à ma vieilleſſe, & aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleuroit comme le vieillard. Il s'en alla ſans rien dire, & courut chercher le reſte du gâteau qu'il avoit gardé pour lui : puis il revint tout joyeux, en criant de loin : Tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras : Où eſt-il ? car je ſuis aveugle, je ne peux pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, & le pauvre aveugle poſa ſon violon à terre, eſſuya ſes yeux, & ſe mit à manger. A chaque morceau qu'il portoit à ſa bouche, il en réſervoit pour le petit chien fidele qui venoit dîner dans ſa main. Et Gratien debout à ſon côté ſourioit de plaiſir.

Paulin. Ah Gratien ! le bon Gratien ! Mon papa, donnez-moi votre couteau, je vous prie.

M. de Gerſeuil. Le voici. Qu'en veux-tu faire ?

Paulin. Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau, tant j'avois de plaiſir à vous écouter. Je vais couper ce que j'ai mordu. Tenez, voyez comme il eſt propre ! j'aurai bien aſſez de ces rognures avec les ceriſes pour mon

mon déjeûner. Et le premier pauvre que nous trouverons en retournant au logis, je lui donnerai le reſte de mon gâteau, même quand il n'auroit pas de violon.

FI! LE VILAIN CHARMANT!

Claudine. LUCETTE, as-tu vu le nouveau chien de ma ſœur?

Lucette. Non pas encore, ma chere amie.

Claudine. Je te plains. C'eſt bien la plus drôle de petite bête qu'il y ait au monde.

Lucette. Eſt-il vrai? Comment s'appelle-t-il?

Claudine. Charmant.

Lucette. Voilà déjà un nom bien joli.

Claudine. Oh! il eſt encore plus charmant que ſon nom.

Lucette. Et qu'a-t-il donc de ſi drôle?

Claudine. D'abord, il n'eſt pas plus gros que mon poing.

Lucette. Je les aime bien de cette petite eſpece.

Claudine. Et puis on ne ſait pour qui le prendre, ſi c'eſt une levrette ou un épagneul.

Lucette. Voilà qui eſt plaiſant.

Claudine. Si tu voyois donc ſa groſſe queue qui fait le bouquet, ſes oreilles qui pendent juſqu'à terre, ſes longues ſoies qui viennent ſe chiffonner ſur ſes yeux & ſur ſon muſeau, & la chienne de phyſionomie qui perce là-deſſous! Il eſt à croquer.

Lucette. Et de quelle couleur eſt-il, Claudine?

Claudine. Caffé au lait tendre.

Lucette. Bon! c'eſt la couleur de ce que j'aime le mieux pour mon déjeûner. Je n'en ai pas tous les jours. On ne me donne le plus ſouvent que du lait.

Claudine. Tout ſec?

Lucette. Hélas, oui! Mais revenons à Charmant,

Claudine.

Claudine. Il fait plus de tours qu'un Scaramouche. Il donne la patte, & il diſtingue à merveille la droite de la gauche. Lorſqu'on lui jette un gant, il va le rapporter à la perſonne ſans ſe tromper jamais.

Lucette. Que me dis-tu?

Claudine. Enſuite il fait comme s'il étoit mort. Il ſe couche tout de ſon long; & il ne ſe releve pas qu'on ne lui ait fait ſigne de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes, il monte la garde comme une ſentinelle; & il danſe un menuet preſque auſſi bien que M. Rigaudon.

Lucette. Vraiment, voilà un chien fort bien appris; mais, Claudine, eſt-il auſſi bien doux & bien tranquille, & ne fait-il mal à perſonne?

Claudine. Oh! c'eſt une autre affaire. Lorſqu'il vient un étranger dans la maiſon, il ſe met à japper contre lui comme un fou. Et l'on a bien de la peine à l'empêcher de ſe jetter à travers ſes jambes pour le mordre.

Lucette. C'eſt bon pour la nuit; & encore ſi c'étoit à lui de garder la maiſon.

Claudine. Il s'aviſe auſſi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa, ſans que celui-ci lui ait fait de mal; & il ne lui voit rien manger, qu'il n'aille, de jalouſie, lui arracher les morceaux de la gueule. Heureuſement que Médor eſt un bon enfant!

Lucette. Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait?

Claudine. Vraiment oui.

Lucette. Et tu l'appelles Charmant?

Claudine. Il eſt ſi drôle & ſi gentil!

Lucette. Va, Claudine, je n'en voudrois pas avec ſa gentilleſſe & ſes eſpiégleries. Mon papa dit qu'on eſt toujours laid, lorſqu'on a un mauvais cœur. Fi! le vilain Charmant!

PAPILLON, JOLI PAPILLON!

PAPILLON, joli Papillon! viens te poſer ſur cette fleur que je tiens dans ma main.

Où vas-tu, petit étourdi? Ne vois-tu pas cet oiſeau gourmand qui te guette? Il vient d'aiguiſer ſon bec, & il l'ouvre déjà tout prêt à t'avaler. Vieus, viens ici, il aura peur de moi, & il n'oſera t'approcher.

Papillon, joli Papillon! viens te poſer ſur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne veux point t'arracher les aîles, ni te tourmenter; non, non, tu es petit & foible, ainſi que moi. Je ne veux que te voir de plus près; je veux voir ta petite tête, ton long corſage, & tes grandes aîles bigarées de mille & mille couleurs.

Papillon, joli Papillon! viens te poſer ſur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne te garderai pas long-tems, je ſais que tu n'as pas long-tems à vivre. A la fin de cet été, tu ne ſeras plus, & moi je n'aurai alors que ſix ans.

Papillon, joli Papillon! viens te poſer ſur cette fleur que je tiens dans ma main. Tu n'as pas un moment à perdre pour jouir de la vie. Tu pourras prendre ta nourriture tandis que je te regarderai.

LE SOLEIL ET LA LUNE.

LA charmante ſoirée! viens, Antonin, diſoit M. de Verteuil à ſon fils. Regarde. Le Soleil eſt prêt à ſe coucher. Comme il eſt beau! Nous pouvons l'enviſager maintenant. Il n'eſt pas ſi éblouiſſant qu'à l'heure du dîner, lorſqu'il étoit au plus haut de ſa courſe. Comme

Comme les nuages ſont beaux auſſi autour de lui ! ils ſont de couleur de ſouffre, de couleur d'écarlate, & de couleur d'or ! Mais vos tu avec quelle vîteſſe il deſcend ! Déja nous ne pouvons plus en voir que la moitié. Nous ne le voyons plus du tout. Adieu, Soleil, juſqu'à demain au matin.

A préſent, Antonin, tourne les yeux de l'autre côté. Qu'eſt-ce qui brille ainſi derriere les arbres ? Et-ce un feu ? non, c'eſt la Lune. Elle eſt bien grande. Et comme elle eſt rouge ! On diroit qu'elle eſt pleine de ſang. Elle eſt toute ronde aujourd'hui, parce que c'eſt Pleine Lune. Elle ne ſera pas ſi ronde demain au ſoir. Elle perdra encore un morceau après demain, un autre morceau le jour ſuivant, & toujours de plus en plus, juſqu'à ce qu'elle devienne comme ton arc ; alors on ne la verra plus qu'à l'heure où tu ſeras au lit. Et, de jour en jour, elle deviendra encore plus petite, juſqu'à ce qu'on ne la voie plus du tout au bout de quinze jours.

Ce ſera enſuite Nouvelle Lune, & tu la verras dans l'après midi. Elle ſera d'abord bien petite ; mais elle deviendra chaque jour plus grande & plus ronde, juſqu'à ce qu'au bout de quinze autres jours, elle ſoit tout à fait pleine comme aujourd'hui ; & tu la verras encore ſe lever derriere les arbres.

Antonin. Mais, mon papa, comment le Soleil & la Lune ſe tiennent-ils tous ſeuls en l'air ? je crains toujours qu'ils ne me tombent ſur la tête.

M. de Verteuil. Tranquilliſe-toi, mon fils, il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarraſſe, lorſque tu ſeras plus en état de m'entendre. Ecoute, en attendant, ce que l'un & l'autre t'adreſſent par ma bouche.

Le Soleil dit d'une voix éclatante : Je ſuis le Roi du jour. Je me leve dans l'orient, et l'aurore me précede pour annoncer à la terre mon arrivée. Je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma préſence, & je te dis : Pareſſeux, leve-toi. Je ne brille pas pour que tu reſtes enſeveli dans le ſommeil. Je brille pour que tu te leves & que tu travailles.

Je ſuis le grand voyageur. Je marche comme un géant à travers toute l'étendue des Cieux. Jamais je ne m'arrête, & je ne ſuis jamais fatigué.

J'ai

J'ai ſur ma tête une couronne de rayons étincelans que je diſperſe ſur tout l'Univers, & tout ce qu'ils frappent brille d'éclat & de beauté.

Je donne la chaleur auſſi bien que la lumiere. C'eſt moi qui mûris les fruits & les moiſſons. Se je ceſſois de régner ſur la nature, rien ne croîtroit dans ſon ſein ! & les pauvres humains mourroient de faim & de déſeſpoir dans l'horreur des ténebres.

Je ſuis très-haut dans le Cieux, plus haut que les montagnes & les nuages. Je n'aurois qu'à m'abaiſſer un peu plus vers la terre, mes feux la dévoreroient dans un inſtant, comme la flamme dévore la paille légere, qu'on jette ſur un braſier.

Depuis combien de ſiecles je fais la joie de l'Univers ! Il y a ſix ans qu'Antonin ne vivoit pas encore. Antonin n'étoit pas au monde ; mais le Soleil y étoit. J'y étois, lorſque ton papa & ta maman ont reçu la vie, & bien des milliers d'années encore auparavant : cependant je n'ai pas vieilli.

Quelquefois je dépoſe ma couronne éclatante, & j'enveloppe ma tête de nuages argentés ; alors tu peux ſoutenir mes regards : mais, lorſque je diſſipe les nuages pour briller dans toute ma ſplendeur du midi, tu n'oſerois porter ſur moi la vue ; j'éblouirois tes yeux, je t'aveuglerois. Je n'ai permis qu'au ſeul roi des oiſeaux de contempler, d'un œil immobile, tout l'éclat de ma gloire.

L'aigle, s'élançant de la cime des plus hautes montagnes, vole vers moi d'une aîle vigoureuſe, & ſe perd dans mes rayons en m'apportant ſon hommage. L'alouette, ſuſpendue au milieu des airs, chante, à ma rencontre, ſes plus douces chanſons, & réveille les oiſeaux endormis ſous la feuillée. Le coq, reſté ſur la terre, y proclame mon retour d'une voix perçante ; mais la chouette & le hibou fuient à mon aſpect, en pouſſant des cris plaintifs, & vont ſe réfugier ſous les ruines de ces tours orgueilleuſes que j'ai vu s'élever fierement, dominer pendant des ſiecles ſur les campagnes, & s'écrouler enſuite ſous le poids d'une longue vieilleſſe.

Mon empire n'eſt pas borné, comme celui des Rois de la terre, à quelques parties du monde. Le monde entier eſt mon empire. Je ſuis la plus belle & la plus glorieuſe créature qu'on puiſſe voir dans l'Univers.

La

La Lune dit d'une voix tendre : Je ſuis la Reine de la nuit. J'envoie mes doux rayons pour te donner de la lumiere, lorſque le Soleil n'éclaire plus la terre.

Tu peux toujours me regarder ſans péril ; car je ne ſuis jamais aſſez reſplendiſſant pour t'éblouir, & je ne te brûle jamais. Je laiſſe même briller dans l'herbe les petits vers luiſans, à qui le Soleil dérobe impitoyablement leur éclat.

Les étoiles brillent autour de moi, mais je ſuis plus lumineuſe que les étoiles ; & je parois dans leur foule, comme une groſſe perle entouree de pluſieurs petits diamans étincelans.

Lorſque tu es endormi, je me gliſſe ſur un rayon d'argent à travers tes rideaux, & je te dis : Dors, mon petit ami, tu es fatigué. Je ne troublerai point ton ſommeil.

Le roſſignol chante pour moi, celui qui chante le mieux de tous les oiſeaux. Perché ſur un buiſſon, il remplit la forêt de ſes accens auſſi doux que ma lumiere, tandis que la roſée deſcend légerement ſur les fleurs, & que tout eſt calme & ſilencieux dans mon empire.

LE ROSIER A CENT FEUILLES ET LE GENET D'ESPAGNE.

QUI veut me donner un petit arbre pour mon jardin? diſoit un jour Fréderic à ſes freres & à ſa ſœur.

(Leur papa leur avoit cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler.)

Ce c'eſt pas moi, répondit Auguſte ; ni moi, répondit Julien. C'eſt moi, c'eſt moi, repondit Joſephine. Quel eſt celui que tu veux ?

Un Roſier! s'écria Fréderic. Vois-tu le mien, le ſeul qui me reſte ? il eſt tout jauni.

Viens-

Viens-en choiſir un toi-même, dit Joſephine. Elle conduiſit ſon frere au petit carré qu'elle cultivoit, &, lui montrant un beau Roſier : Tiens, Fréderic, tu n'as qu'à le prendre.

Fréderic. Comment ! tu n'en as que deux, & c'eſt le plus beau que tu me donnes ? Non, non, ma ſœur : voici le plus petit ; c'eſt préciſément celui qu'il me faut.

Joſephine. Quel plaiſir aurois-je à te le donner ! il ne te produiroit peut-être pas de fleurs cette année. L'autre en aura, j'en ſuis sûre : & je puis le voir auſſi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien.

Fréderic, tranſporté de joie, emporta le Roſier ; & Joſephine le ſuivit, plus joyeuſe encore que lui.

Le jardinier avoit vu le trait d'amitié de la petite fille. Il courut tout de ſuite chercher un beau pied de Genêt d'Eſpagne ; & il le planta dans le jardin de Joſephine, à la place que venoit de quitter ſon Roſier.

Ceux, qui ont un mauvais cœur, n'ont pas ordinairement un eſprit bien ſoigneux. Lorſque le mois de Mai arriva, les Roſiers d'Auguſte & de Julien, négligés dans leur culture, pouſſerent à peine quelques fleurs, dont la plupart moururent dans le bouton. Celui de Fréderic au contraire, cultivé par ſes mains & par celles de Joſephine, porta les plus belles Roſes à cent feuilles de tout le pays. Auſſi long-tems qu'il fleurit, Fréderic eut chaque jour une Roſe à donner à ſa ſœur pour mettre dans ſon ſein, & une autre pour placer dans ſes cheveux.

Le Genêt d'Eſpagne fleurit auſſi très-heureuſement. On en reſpiroit l'agreable parfum des deux extrêmités du jardin. Il devint cette même année aſſez haut & aſſez épais pour que Joſephine y trouvât l'ombrage dans la grande chaleur du jour. Son papa venoit quelquefois l'y trouver, & lui racontoit des hiſtoires, qui tantôt la faiſoient rire aux éclats, & tantôt faiſoient couler de ſes yeux des larmes ſi douces, qu'elle ſe fourioit à elle-même un moment après.

En voici une qu'il lui raconta un jour, en ſe rappellant ſa généroſité envers ſon frere, pour lui montrer que ce noble ſentiment reçoit quelquefois ſa récompenſe de la part de ceux qu'on oblige, ſans compter le prix qu'on en trouve toujours au fond de ſon cœur.

LES BOUQUETS.

LE petit Gaſpard ſortit un jour avec Eugene, ſon voiſin, pour aller cueillir des premieres fleurs du printems. Ils avoient tous deux à la main leur déjeûner.

Il ſe préſenta ſur la route une pauvre femme, tenant dans ſes bras un petit garçon qui paroiſſoit mourir de faim.

Ah! mon cher Monſieur, dit-elle à Gaſpard, qui marchoit le premier, donnez de grace à mon pauvre enfant un morceau de votre pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi.

Oh! j'ai bien faim moi-même, répondit Gaſpard, & il continua ſa route en croquant ſon déjeûner.

Que fit Eugene? il avoit auſſi bon appétit que ſon camarade; mais, en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna ſon pain, & il reçut en échange de la mere mille & mille bénédictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'eſt pas tout. Le petit garçon, fortifié par la nourriture qu'il venoit de prendre, ſe mit à courir devant ſon bienfaiteur, le mena dans une prairie, & lui aida à cueillir des fleurs, dont l'odeur ſuave le délaſſoit de ſa fatigue.

Eugene rentra au logis avec un énorme bouquet, derriere lequel toute ſa tête pouvoit ſe cacher. Gaſpard, au contraire, n'en avoit qu'un ſi petit, qu'il eut honte de le produire, & qu'il le jetta au pied d'une borne, après avoir perdu toute ſa matinée à le cueillir.

Ils ſortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois là un autre enfant fut de la partie. C'étoit le petit Valentin.

Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'apperçut qu'il avoit perdu une boucle de ſes ſouliers, & il pria ſes amis de l'aider à la chercher.

Gaſpard répondit: Je n'ai pas le tems; & il continua de courir. Eugene, au contraire, s'arrêta auſſitôt pour obliger

obliger ſon ami. Il marchoit çà & là courbé vers la terre, & tâtonnant dans l'épaiſſeur de l'herbe : il eut enfin le bonheur de trouver ce qu'il cherchoit ; & ils commencerent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramaſſa, il en fit préſent à celui qui l'avoit aidé dans ſa peine, & il n'en donna aucune à celui qui avoit refuſé durement de le ſecourir. Eugene eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaſpard. Auſſi s'en retourna-t-il chez lui fort ſatisfait, & Gaſpard très mécontent.

Gaſpard croyoit être plus heureux le troiſieme jour. Il marchoit d'un air inſolent, défiant Eugene. Mais à peine étoient-ils entré dans la prairie, que voici le petit garçon, à qui Eugene avoit donné ſon pain, qui vient à ſa rencontre, & lui préſente une corbeille remplie des plus belles fleurs qu'il avoit cueillies toutes fraîches encore de roſée.

Gaſpard voulut en ramaſſer quelques-unes ; mais le moyen d'en trouver ! le petit garçon s'étoit levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précedens.

Comme ils s'en retournoient chez eux, ils rencontrerent le petit Valentin.

Mon cher ami, dit-il à Eugene, je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un ſervice, & j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrois être toujours à ton côté.

Mon papa t'aime beaucoup auſſi. Il m'a dit de t'aller chercher, qu'il nous diroit de jolis contes, & qu'il joueroit lui-même avec nous.

Viens, ſuis-moi dans notre jardin. Il y a d'autres enfans qui nous attendent, & nous chercherons tous enſemble à te bien divertir.

Eugene, tranſporté de joie, prit la main de ſon ami, & le ſuivit dans ſon jardin. Et Gaſpard ? il fallut qu'il s'en retournât triſtement chez lui. On ne l'avoit pas invité.

Il apprit par-là ce qu'on gagne à être officieux & ſecourable envers les autres. Il ne tarda guere à ſe corriger ; & il ſeroit devenu auſſi aimable qu'Eugene, ſi celui-ci n'avoit toujours mis plus de grace dans ſa maniere d'obliger, par l'habitude qu'il en avoit priſe dès ſa plus tendre enfance.

LE CADEAU.

C'EST bientôt la fête de mon frere Denis, disoit un jour la petite Victoire à Madame de Saint-Marcel sa mere. Je ne sais que lui offrir pour bouquet. Ne pourriez vous pas me donner quelque chose, maman, pour lui faire un Cadeau ?

Mde. de Saint-Marcel. Je le pourrois, sans doute, ma fille ; mais j'aime bien autant lui faire ce Cadeau moi-même. Crois-tu que je goûte moins de plaisir que toi à donner ? Et puis, fais une petite réflexion. Si je te remets quelque chose pour lui en faire Cadeau, c'est moi qui fais le Cadeau, & non pas toi.

Victoire. Cela est vrai, maman : mais je voudrois pourtant bien avoir quelque présent à lui faire.

Mde. de Saint-Marcel Eh bien, Victoire, voyons. Comment faut-il nous y prendre ? N'as-tu pas quelque chose à toi ? Ton petit oranger, par exemple ?

Victoire. Mon oranger, maman, qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets ?

Mde. de Saint-Marcel. Et ton agneau ?

Victoire. O maman ! mon agneau, qui me caresse avec tant d'amitié, & qui me suit par-tout ?

Mde. de Saint-Marcel. Et tes tourterelles ?

Victoire. Vous savez-bien que je les ai nourries au sortir de l'œuf ? Ce sont mes enfans à moi.

Mde. de Saint Marcel. Tu n'as donc rien à donner à ton frere ?

Victoire. Pardonnez-moi, mamam.

Mde. de Saint Marcel. Et quoi donc ?

Victoire. Vous souvenez-vous de cette bourse à glands & à paillons d'or que ma tante m'a donnée pour mes étrennes ? Elle est bien belle au moins.

Mde. de Saint Marsel. Cela est vrai. Mais penses tu que ce présent fût bien agréable à ton frere ? Il ne peut en faire usage de long-tems ! Tu te rappelles bien que toi-même, lorsque tu la reçue, tu la serras dans le fond d'un tiroir pour ne l'en retirer qu'au bout de quelques années.

Victoire.

Victoire. Mais, maman, c'eſt toujours un joli Cadeau ?

Mde. de Saint-Marcel. Non, ma fille ; un joli Cadeau, c'eſt lorſque nous donnons par amitié une choſe qui nous fait plaiſir à nous-mêmes, & qui doit faire auſſi plaiſir à celui à qui nous la donnons.

Victoire. Faut-il donc que je donne à mon frere tout ce que j'aime ?

Mde. de Saint-Marcel. Non, tu peux donner autant ou ſi peu que tu veux, porvu que tu y mettes de l'amitié & de la grace.

Victoire. (*réfléchit pendant quelques momens, & elle dit :*) Eh bien, je cueillerai, pour le bouquet de mon frere, les plus jolies fleurs de mon oranger, & je lui ferai preſent de mon agneau.

Mde. de Saint-Marcel. Fort bien, Victoire. Voilà qui annonce de l'amitié.

Victoire. Ce n'eſt pas tout, maman. Je veux tous ces jours-ci ſortir avec mon frere, pour que mon agneau s'accoutume à le ſuivre comme moi. De cette maniere, l'agneau ſera déjà familier avec lui, quand je le lui donnerai, & mon frere ne l'en careſſera qu'avec plus de plaiſir.

Mde. de Saint-Marcel. Embraſſe moi, ma fille. Cette attention délicate double le prix de ton préſent. C'eſt ainſi que la moindre bagatelle devient un objet précieux lorſqu'elle eſt donnée avec grace. Tu ne pouvois nous cauſer une plus grande joie à moi ni à ton frere.

Ni à moi-même non plus, répondit Victoire, avec vivacité.

Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour ſera venu, reprit Madame de Saint-Marcel ; car il faut bien que je ſois pour quelque choſe dans la fête ; & je veux que tu faſſes pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on ſervira dans le jardin, à ton frere & à ſes meilleurs amis.

Victoire baiſa avec tranſport la main de ſa mamam ; & de ce pas elle courut faire des roſettes d'un joli ruban roſe, pour en parer l'agneau le jour qu'elle le prèſenteroit à ſon frere.

LE RAMONEUR.

UNE Servante imbécille avoit farci l'eſprit des enfans de ſes maîtres de mille contes ridicules ſur un homme à tête noire.

Angélique, l'une de ces enfans, vit un jour, pour la premiere fois, un Ramoneur entrer dans ſa maiſon. Elle pouſſa un grand cri, & courut ſe refugier dans la cuiſine.

A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra ſur ſes pas.

Saiſie d'une mortelle frayeur, elle ſe ſauve par une autre porte dans l'oſſice, & toute tremblante ſe tapit dans un coin.

Elle n'étoit pas encore entierement reenue à elle-même, lorſqu'elle entendit l'homme effrayant chanter d'une voix tonnante, en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance de l'endroit où elle étoit cachée, &, ſautant par une fenêtre baſſe dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du boſquet, & tombe preſque ſans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle n'oſoit qu'à peine regarder autour d'elle ; tout-à-coup, ſur le haut de la cheminée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle ſe mit à crier de toutes ſes forces : Au ſecours, au ſecours !

Son pere accourut, & lui demanda ce qu'elle avoit à crier. Angélique, ſans avoir la force d'articuler un ſeul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir aſſis à caliſourchons ſur la cheminée.

Son pere ſourit ; &, pour prouver à la petite fille combien peu elle avoit eu raiſon de s'effrayer, il attendit que le Ramoneur fût deſcendu, puis il le fit débarbouiller en ſa préſence, &, ſans autre explication, lui montra de l'autre côté ſon Perruquier, qui avoit le viſage tout blanc de poudre.

Angélique rougit ; & ſon pere profita de cette occaſion pour lui apprendre qu'il exiſtoit réellement des hommes

à qui

à qui la Nature donnoit un visage tout noir, mais qui n'etoient point à craindre pour les enfans ; qu'il y avoit même un pays ou les enfans étoient communément nourris par des femmes noires comme du jais, sans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la premiere à rire de tous les contes bizarres, que des personnes simples & crédules lui faisoient pour l'effrayer.

LES CERISES.

JULIE & Firmin obtinrent un jour de Mde. Dumesnil, leur maman, la permission d'aller jouer seuls dans le jardin. Ils avoient mérité cette confiance, par leur réserve & par leur discrétion.

Ils jouerent pendant quelque tems avec cette gaieté paisible, à laquelle il est si facile de reconnoître les enfans bien élevés.

Contre les murs du jardin étoient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguoit un jeune cerisier qui portoit pour la premiere fois. Ses fruits se trouvoient en très-petite quantité ; mais ils n'en étoient que plus beaux.

Mde. Dumesnil n'en avoit point voulu cueillir, quoiqu'ils fussent déja mûrs : elle les réservoit pour le retour de son mari, qui devoit ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme ses enfans étoient accoutumés à l'obéissance, & quelle leur avoit severement défendu, une fois pour toutes, de cueillir d'aucune espece de fruits du jardin, ou de ramasser même ceux qu'ils trouveroient à terre pour les manger sans sa permission, elle avoit cru inutile de leur parler du cerisier.

Lorsque Julie & Firmin se furent assez exercés à la course sur la terrasse, ils se promenerent lentement le

long des murs du verger. Ils regardoient les beaux fruits ſuſpendus aux arbres, & s'en réjouiſſoient.

Ils arrivèrent bientôt devant le cerifier. Une legere ſecouſſe de vent avoit fait tomber à ſes pieds toutes ſes plus belles ceriſes. Firmin fut le premier à les voir; il les ramaſſa, mangea les unes, & donna les autres à ſa ſœur qui les mangea auſſi.

Ils en avoient encore les noyaux dans leur bouche, lorſque Julie ſe rappella la défenſe, que leur avoit faite leur mamam, de manger d'autres fruits que ceux qu'on leur donnoit.

Ah mon frere, s'écria-t-elle, nous avons été déſobéiſſans: & maman ſe fâchera contre nous. Qu'allons-nous faire?

Firmin. Maman n'en ſaura rien, ſi nous voulons.

Julie. Non, non, il faut qu'elle le ſache. Tu ſais qu'elle nous pardonne ſouvent les plus grandes fautes, lorſque nous allons les lui avouer de nous-mêmes.

Firmin. Oui, mais nous avons été déſobéiſſans, & jamais elle n'a pardonné la déſobéiſſance.

Julie. Lorſqu'elle nous punir, c'eſt par tendreſſe pour nous; & alors il ne nous arrive plus de ſitôt d'oublier ce qui nous eſt permis & ce qui nous eſt défendu.

Firmin. Oui, ma ſœur, mais elle eſt toujours fâchée de nous punir; & cela me feroit de la peine de la voir fâchée.

Julie. Et à moi auſſi. Mais ne le ſera t-elle pas encore davantage, ſi elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute? Oſerons-nous la regarder en face, lorſque nous entendrons un reproche ſecret dans notre cœur? Ne rougirons-nous point lorſqu'elle nous careſſera, lorſqu'elle nous appellera ſes chers enfans, & que nous ne le mériterons plus?

Firmin. Ah ma ſœur, que nous ſerions de petits monſtres! Allons, allons la trouver, & lui dire ce qui nous eſt arrivé.

Ils s'embraſſerent l'un l'autre, & ils allerent trouver leur mamam en ſe tenant par la main.

Ma chere maman, dit Julie, nous venons de vous déſobéir; nous avions oublié vos défenſes. Puniſſez-nous comme nous l'avons mérité: mais ne vous mettez pas en colere; nous aurions de la peine, ſi cela vous donnoit du chagrin.

Julie

Julie alors lui raconta la choſe comme elle s'étoit paſſée, & ſans chercher à s'excuſer.

Mde. Dumeſnil fut ſi touchée de la candeur de ſes enfans, qu'il lui en échappa des larmes de tendreſſe. Elle ne voulut les punir de leur faute, qu'en leur en accordant le généreux pardon. Elle ſavoit bein que ſur des enfans, nés avec une belle ame, le ſouvenir des bontés d'une mere fait une impreſſion plus profonde que celui de ſes châtimens.

LA PETITE BABILLARDE.

LÉONOR étoit une petite fille pleine d'eſprit & de vivacité. A l'âge de ſix ans, elle manioit déjà l'aiguille & les oiſeaux avec beaucoup d'adreſſe ; & toutes les jarretieres de ſes parens étoient de ſa façon. Elle ſavoit auſſi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui préſentoit. Les lettres de ſon écriture étoient bien formées. Elle n'en mettoit point de grandes, de moyennes, & de petites, dans le même mot, les unes penchées en avant, les autres en arriere ; & ſes lignes n'alloient point en gambadant du haut de ſon papier juſqu'en bas, ainſi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfans de ſon âge.

Ses parens n'étoient pas moins contens de ſon obéiſſance que ſes maîtres ne l'étoient de ſon application. Elle vivoit dans la plus douce union avec ſes ſœurs, traitoit les domeſtiques avec affabilité, & ſes compagnes avec toutes ſortes d'egards & de prévenances. Tous les anciens amis de ſes parens, tous les étrangers qui venoient, pour la premiere fois, dans la maiſon, en paroiſſoient également enchantés.

Qui croiroit qu'avec tant de qualités, de talens, & de gentilleſſe, on pût avoir le malheur de ſe rendre inſupportable ? Tel fut cependant celui de Léonor.

Un ſeul défaut qu'elle contracta vint à bout de détruire l'effet de tous ces agrémens ; l'intempérance de ſa langue fit bientôt oublier les graces de ſon eſprit & la bonté de ſon cœur. La petite Léonor devint la plus grande babillarde de tout l'Univers.

Lorſque, par exemple, elle prenoit le matin ſon ouvrage, il falloit d'abord qu'elle dît : Oho ! il eſt bien tems de ſe mettre en beſogne. Que diroit maman ſi elle me trouvoit les bras croiſés ? O mon Dieu ! le grand morceau que j'ai à coudre ! Mais, Dieu merci, je ne ſuis pas manchotte, & je ſaurai bien en venir à bout. Ah ! Voilà l'horloge qui ſonne. Une, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, heures. J'ai encore deux heures juſqu'à l'heure de mon claveſſin. En deux heures on peut expédier bien du travail. Maman, en récompenſe, me donnera des bonbons. Quel plaiſir j'aurai à les croquer ! Je n'aime rien tant que les pralines. Ce n'eſt pas que les dragées ne ſoient auſſi fort bonnes. Mon papa m'en donna l'autre jour ; mais je crois que les pralines valent encore mieux, à moins que ce ne ſoit les dragées. Ah ! ſi Dorothée venoit aujourd'hui ! je lui ferois voir ma belle garniture. Elle eſt aſſez drôle cette petite Dorothée mais elle aime trop à parler, on n'a pas le tems de gliſſer un mot avec elle. Où eſt donc mon dé ? Ma ſœur, n'as-tu pas vu mon dé ? Il faut que Juſtine l'ait emporté avec elle. Elle n'en fait jamais d'autres, cette étourdie ! Sans dé on ne peut pas travailler. Le cul de l'aiguille vous entre dans le doigt. Le doigt vous ſaigne, cela fait grand mal, & puis votre ouvrage eſt tout ſali. Juſtine, Juſtine, où es tu donc ? N'as tu pas vu mon dé ? Mais non, le voilà tout embarlificoté dans mon écheveau.

C'eſt ainſi que la petite créature dégoiſoit impitoyablement toute la journée. Quand ſon pere & ſa mere s'entretenoient enſemble de choſes intéreſſantes, elle venoit étourdiment ſe jetter au travers de leurs diſcours. Souvent, à dîner, elle en étoit encore à ſa ſoupe lorſque les autres avoient preſque fini leur repas. Elle oublioit le boire & le manger, pour ſe livrer à ſon bavardage.

Son papa la reprenoit pluſieurs fois le jour de ce défaut ; les avis & les reproches étoient également inutiles. Les humiliations ne réuſſiſſoient pas mieux. Comme perſonne ne pouvoit s'entendre auprès d'elle, on l'envoyoit toute ſeule dans ſa chambre. Aux repas, on prit le parti

parti de la mettre ſéparément à une petite table, auſſi loin qu'il étoit poſſible de la grande. Léonor étoit affligée, mais elle ne ſe corrigeoit pas. Elle avoit toujours quelque choſe à ſe dire tout haut à elle-même, quand ſa langue ne pouvoit s'accrocher à perſonne. Plutôt que de reſter muette, elle auroit lié converſation avec ſa fourchette & ſon couteau.

Que gagnoit-elle donc à ſuivre cette malheureuſe habitude ? Vous le voyez, mes chers amis, rien que des mortifications & de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore un jour à ſouffrir.

Ses parens étoient invités par un de leurs amis à venir paſſer quelques jours à ſa maiſon de campagne. C'étoit dans l'Automne. Le tems étoit ſuperbe ; & il n'eſt guere poſſible de ſe repréſenter l'abondance qu'il y avoit cette année de pommes, de poires, de pêches, & de raiſins.

Léonor s'étoit figurée qu'elle accompagneroit ſes parens. Elle fut bien ſurpriſe, lorſque ſon pere, ordonnant à ſes petites ſœurs Julie & Cecile de ſe préparer, lui annonça que, pour elle, il falloit qu'elle reſtât à la maiſon. Elle ſe jetta en pleurant dans les bras de ſa mere. Ah ! ma chere maman, lui dit-elle, comment ai-je mérité que mon papa ſoit ſi fort en colere contre moi ? Ton papa, lui répondit ſa maman, n'eſt pas en colere ; mais il eſt impoſſible de tenir à ta ſociété ! Tu troublerois tous nos plaiſirs par ton bavardage continuel.

Faut-il donc que je ne parle jamais ? reprit Léonor.

Ce défaut, lui repliqua ſa mere, ſeroit auſſi grand que celui dont nous voulons te guérir. Mais il faut attendre que ton tour vienne, & ne pas couper ſans ceſſe la parole à tes parens & à des perſonnes plus âgées & plus raiſonnables que toi. Il faut auſſi t'abſtenir de dire tout ce qui te paſſe par la tête. Lorſque tu veux ſavoir quelque choſe utile à ton inſtruction, il faut le demander nettement & en peu de mots ; &, ſi tu as quelque récit à faire, bien réfléchir d'abord en toi-même, ſi tes parens ou ceux qui t'écoutent auront du plaiſir à l'entendre.

Léonor, au défaut de raiſons, n'auroit pas manqué de paroles pour ſe juſtifier ; mais elle entendit ſon papa

qui appelloit ſa femme, & Julie, & Cecile. La voiture étoit dejà prête.

Léonor les vit partir en ſoupirant ; & ſon œil, plein de larmes, ſuivit la voiture auſſi loin que ſa vue put s'étendre. Lorſqu'elle ne la vit plus, elle alla s'aſſeoir dans un coin, & paſſa une demi-heure à pleurer. Maudite langue, s'écrioit-elle ! C'eſt de toi que me viennent tous mes chagrins. Va, je prendrai garde que tu ne diſes plus à l'avenir un mot plus qu'il ne faut.

Quelques jours après, ſes parens revinrent. Ses ſœurs rapporterent des corbeilles pleines de noix & de raiſins. Comme elles avoient le cœur excellent, elles ſe firent un plaiſir de partager avec Léonor ; mais Léonor étoit ſi raſſaſiée par ſa triſteſſe, qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à ſon papa, & lui dit : Ah ! mon papa, pardonnez moi de vous avoir mis dans la neceſſité de me punir. Nous en avons trop ſouffert l'un & l'autre ! Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embraſſa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonor de ſe mettre à table avec les autres. Elle parla très-peu, & tout ce qu'elle dit fut plein de grace & de modeſtie. Il eſt vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir ſa langue, qui, d'impatience & de démangeaiſon, rouloit ça & là dans ſa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible, & moins encore les jours ſuivans. Peu-à-peu elle eſt parvenue à ſe défaire entierement de ſon inſupportable babil ; & on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la ſociété, ſans y porter le trouble & l'ennui.

MAIN CHAUDE.

Le Cadet, L'Ainé.

Le Cadet. MON frere, voilà tous nos camarades qui ſe retirent ; mais je me ſens encore en train de jouer. Quel jeu ferons-nous ?

L'Ainé.

L'Ainé. Nous ne ſommes que deux. Il n'y aura guere de plaiſir.

Le Cadet. Cela ne fait rien : jouons toujours.

L'Ainé. Mais à quoi ?

Le Cadet. A Colin-maillard, par exemple.

L'Ainé. Bon cela ne finiroit pas. Ce n'eſt pas comme dans une foule où l'on attrape toujours quelqu'un qui ne ſe tient pas ſur ſes gardes. Mais, quand on n'eſt que deux, on ne penſe qu'à cela ; on évite trop aiſément. Et puis, ſi je t'attrapois, je ſaurois à coup ſûr qui j'aurois pris.

Le Cadet. Tu as raiſon. Eh bien, jouons la main chaude.

L'Ainé. Tu vois bien que ce ſera la même choſe. Il eſt trop facile de deviner.

Le Cadet. Peut-être que non. Eſſayons pour voir.

L'Ainé. Je ne demande pas mieux pour te ſatisfaire. Tiens, ſi tu veux, je ferai main chaude le premier.

Le Cadet. Soit. Mets une main ſur le bord de cette chaiſe ; appuie ton viſage deſſus pour te fermer les yeux ; & mets ton autre main ſur le dos. Bien, comme cela. Tu ne regardes pas au moins ?

L'Ainé. Non, ſois tranquille. Allons.

Le Cadet. (donnant ſon coup.) Pan ! Qui a frappé ?

L'Ainé (ſe relevant.) Eh ! c'eſt toi.

Le Cadet. Oui. Mais de quelle main ?

L'Ainé ne s'attendoit pas à cette queſtion. Il fut embarraſſé. Il nomma au hazard la main droit. C'étoit de la gauche que ſon frere l'avoit frappé.

L'OISEAU DU BON DIEU.

Mde. de Monval, Pauline, & Eugenie, ſes filles.

Mde. de Monval. OU as-tu donc mis ton argent, Eugenie ?

Eugenie. Je l'ai donné, mamam.

Mde. Monval. Et à qui, ma fille ?

Eugenie. A un méchant petit garçon.

Mde. de Monval. Pour qu'il devint meilleur, ſans doute ?

Eugenie. Oui, maman. N'eſt-il pas vrai que les Oiſeaux appartiennent au bon Dieu ?

Mde. de Monval. Oui, comme nous-mêmes, & toutes les autres créatures qu'il a fait naître.

Eugenie. En bien, maman, ce malin garçon avoit dérobé un Oiſeau au bon Dieu ; & il le portoit pour le vendre. Le pauvre Oiſeau crioit de toutes ſes forces ; & le petit méchant l'a pris par le bec pour l'empêcher de crier. Apparemment il avoit peur que le bon Dieu ne l'entendît & ne le châtiât lui-même pour ſa méchanceté.

Mde. de Monval. Et toi, Eugenie ?

Eugenie. Moi, maman, j'ai donné mon argent au petit garçon, afin qu'il rendît au bon Dieu ſon Oiſeau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aiſe. *(Elle ſaute de joie.)*

Mde. de Monval. Sûrement, il ſera bien aiſe de voir que mon Eugenie ait un bon cœur.

Eugenie. Le petit garçon peut avoir fait cette malice parce qu'il avoit beſoin d'argent.

Mde. de Monval. Je le crois auſſi.

Eugenie. Je ſuis donc bien aiſe de lui avoir donné celui que j'avois, moi qui n'en avois pas beſoin.

Pauline. Nous avons eu là-deſſus une petite diſpute, maman. Eugenie a donné, ſans compter, toute ſa bourſe ; & il y avoit bien de quoi payer dix Oiſeaux. Je lui ai dit qu'il auroit fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il vouloit avoir, pour faire ſon prix.

Eugenie. Qui de nous deux a raiſon, maman ?

Mde. de Monval. Ce n'eſt pas tout-à-fait toi, mon cœur.

Eugenie. Mais ne m'as-tu pas enſeigné qu'il ne falloit jamais balancer à faire le bien ?

Mde. de Monval. Je t'ai dit qu'il falloit être toujours décidé à le faire, mais qu'il falloit auſſi chercher les moyens de le faire le plus utilement qu'il ſeroit en notre pouvoir. Par exemple, aujourd-hui, puiſque tu avois plus d'argent qu'il n'en falloit pour racheter le pauvre Oiſeau, il falloit réſerver le reſte pour une pareille occaſion. Car s'il étoit venu d'autres petits garçons avec des Oiſeaux du bon Dieu, & que tu n'euſſes plus eu d'argent, là, voyons, qu'aurois-tu fait ?

Eugenie.

Eugenie. Maman, je ſerois venue t'en demander.

Mde. de Monval. Et ſi je n'en avois pas eu moi-même ?

Eugenie. Ah ! tant pis.

Mde. de Monval. Tu vois donc que ta ſœur te donnoit un ſage conſeil. Il ne faut pas ménager ſeulement pour ſoi, mais encore pour les autres, afin d'être en état de faire plus de bien. Crois-tu qu'il n'y eût que cet Oiſeau dans le monde à qui tu pouvois donner des ſecours ?

Eugenie. Ah ! je ne penſois qu'à lui dans ce moment. Si tu avois vu comme il avoit l'air de ſouffrir ! Si tu l'avois vu enſuite comme il paroiſſoit content quand on lui a donné la volée ! Il étoit ſi étourdi de ſa joie, qu'il ne ſavoit où aller s'abattre. Mais le petit garçon m'a bien promis qu'il ne chercheroit pas à le ratrapper.

Mde. de Monval. Tu as toujours fait le bien, ma fille, &, en récompenſe, voici ton argent.

Eugenie. O maman ! Je te remercie.

Mde. de Monval. Voilà encore un baiſer par-deſſus le marché. Que je me réjouis d'être ta maman ! Avec le goût que tu as pour le bien, il ne te manque plus que de ſavoir le faire avec prudence, pour être la plus heureuſe petite perſonne de l'Univers.

LE MENTEUR CORRIGÉ PAR LUI-MEME.

LE petit Gaſpard étoit parvenu à l'âge de ſix ans, ſans qu'il lui fût jamais échappé un menſonge. Il ne faiſoit rien de mal ; ainſi il n'avoit aucune raiſon de cacher la vérité. Lorſqu'il lui arrivoit quelque malheur, comme de caſſer une vître, ou de faire une tache à ſon habit, il alloit tout de ſuite l'avouer à ſon papa. Celui-ci avoit la bonté de lui pardonner ; & il ſe contentoit de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour ſon petit couſin Robert vint le trouver. Celui-ci étoit un fort méchant garçon. Gaſpard, qui vouloit amuſer ſon ami, lui propoſa de jouer au Domino. Robert le voulet bien ; mais à condition que chaque partie

partie ſeroit d'une piece de deux ſols. Gaſpard refuſa d'abord, parce que ſon pere lui avoit défendu dejouer de l'argent. Enfin, il ſe laiſſa ſéduire par les prieres de Robert ; & il perdit en un quart-d'heure tout l'argent qu'il avoit économiſé depuis quelques ſemaines ſur ſes plaiſirs. Gaſpard fut déſole de cette perte ; il ſe retira dans un coin, & ſe mit lâchement à pleurer. Robert ſe moqua de lui, & s'en retourna triomphant avec ſon butin.

Le pere de Gaſpard ne tarda pas à revenir. Comme il aimoit beaucoup ſon fils, il le fit appeller pour l'embraſſer. Que t'eſt-il donc arrivé dans mon abſence ? lui dit-il, en le voyant accablé de triſteſſe.

Gaſpard. C'eſt le petit Robert, mon voiſon, qui eſt venu me forcer de jouer avec lui au Domino.

M. Gaſpard. Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'eſt un amuſement que je t'ai permis. Mais eſt-ce que vous avez joué de l'argent ?

Gaſpard. Non, mon Papa.

M. Gaſpard. Pourquoi donc as-tu les yeux rouges ?

Gaſpard. C'eſt que je voulois faire voir à Robert l'argent que j'avois épargné pour m'acheter un livre. Je l'avois mis, par précaution, derriere la groſſe pierre qui eſt à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque paſſant me l'aura pris.

Son pere ſoupçonna, dans ce récit, un peu de menſonge ; mais il cacha ſon mécontentement, & il alla auſſi tôt chez ſon voiſon. Lorſqu'il apperçut le petit Robert, il affecta de ſourire, & lui dit : Eh bien, mon enfant, tu as donc été bien heureux aujourd'hui au Domino ? Oui, Monſieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureuſement.

Et combien as-tu gagné à mon fils ?

Vingt-quatre ſols.

Et t'a-t-il payé ?

Eh mais ! ſans doute. Oh ! oui : je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaſpard eût mérité d'être puni ſéverement, ſon pere voulut bien lui pardonner pour cette premiere fois. Il ſe contenta de lui dire, d'un air de mépris : Je ſais maintenant que j'ai un menteur dans ma maiſon ; & je vais avertir tout le monde de ſe défier de ſes paroles.

Quelques jours après, Gaſpard alla voir Robert, & lui fit voir un trés-beau porte-crayon, dont ſon oncle lui avoit

avoit fit préſent. Robert en eut envie, & chercha tous les moyens de l'avoir. Il propoſa en échange ſes balles, ſa toupie, & ſes raquettes ; mais, comme il vit que Gaſpard ne vouloit s'en défaire à aucun prix, il enfonça ſon chapeau ſur ſes yeux, & dit effrontément : Le porte-crayon m'appartient. C'eſt chez toi que je l'ai perdu, & peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaſpard eut beau proteſter que c'étoit un cadeau de ſon oncle, Robert ſe mit en devoir de le lui arracher ; &, comme Gaſpard le tenoit ortement dans ſes mains, il lui ſauta aux cheveux, le terraſſa, lui mit les genoux ſur la poitrine, & lui donna des coups de poing dans le viſage, juſqu'à ce que Gaſpard lui eût remis le porte-crayon.

Gaſpard rentra chez lui, le nez tout ſanglant, & les cheveux à moitié arrachés. Ah ! mon papa, s'ecria-t-il, d'auſſi loin qu'il l'apperçut, venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon, & m'a accommodé comme vous voyez.

Mais, au lieu de le plaindre, ſon pere lui répondit : Va, menteur, tu l'as joué ſans doute au Domino. C'eſt toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres, & qui as mis ta chevelure en déſordre, pour m'en impoſer. En vain Gaſpard affirma la vérité de ſon récit. Je ne crois plus, lui dit ſon pere, celui qui m'a trompé une fois.

Gaſpard, confondu, ſe retira dans ſa chambre, & déplora amerement ſon premier menſonage. Le lendemain il alla trouver ſon pere, & lui demanda pardon. Je reconnois, lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie ; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son pere m'aſſuroit l'autre jour, que depuis ce moment il n'étoit pas échappé à ſon fils le menſonge le plus léger, & que de ſon côté il l'en recompenſoit par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeoit plus de lui ni aſſurance, ni proteſtation. C'étoit aſſez que Gaſpard lui eût dit une choſe, pour qu'il s'en tînt auſſi ſûr que s'il l'avoit vue de ſes propres yeux.

Quelle douce ſatisfaction pour un pere honnête, & pour un fils digne de ſon amitié !

LE SECRET DU PLAISIR.

JE voudrois bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, disoit la petite Laurette à Mde. Durval, sa mere.

Mde. Durval. Quoi! pendant la journée entiere?

Laurette. Mais oui, maman.

Mde. Durval. Je ne demande pas mieux que de te satisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

Laurette. De jouer, maman? Oh, que non! vous verrez.

Laurette courut en sautant chercher tous ses joujoux. Elle les apporta. Mais elle étoit seule; car, ses sœurs devoient être occupées avec leurs maîtres jusqu'à l'heure du dîner.

Elle jouit da'bord de sa liberté dans toute sa franchise; & elle se trouva fort heureuse durant une heure entiere. Peu-à-peu le plaisir qu'elle goûtoit commença à perdre quelque chose de sa vivacité.

Elle avoit déja manié cent fois tour-à-tour chacun de ses joujoux, & ne savoit plus quel parti en tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse & mausade.

Elle courut vers sa mere, & la pria de lui apprendre de nouveaux amusemens, & de jouer avec elle. Malheureusement Mde. Durval avoit alors des affaires pressantes à terminer; & elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentît.

La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, & elle attendit, en bâillant, l'heure où ses sœurs suspendroient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin, ce moment arriva. Laurette courut au-devant d'elles, & leur dit d'une voix plaintive, combien le tems lui avoit paru long, & avec quelle impatience elle les avoit désirées.

Elles commencerent aussi-tôt leurs jeux des grandes fêtes, pour rendre la joie à leur petite sœur, qu'elles aimoient fort tendrement.

Hélas! toutes ses complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ces amusemens étoient usés

pour

pour elle, & de ce qu'ils ne lui cauſoient plus le moindre plaiſir. Elle ajouta qu'elles avoient ſûrement complotté enſemble de ne faire ce jour-là aucun jeu qui pût l'amuſer.

Alors Adelaide, ſa ſœur aînée, jeune demoiſelle de dix ans, très-ſenſée & très-raiſonnable, lui prit la main, & lui dit avec amitié :

Regarde-nous bien l'une après l'autre, toutes tant que nous ſommes, & je te dirai laquelle de nous eſt la cauſe de ton mécontement.

Laurette. Et qui eſt-ce donc, ma ſœur ? Je ne devine pas.

Adelaide. C'eſt que tu n'as pas porté les yeux ſur toi-même. Oui, Laurette, c'eſt toi ; car, tu le vois bien, ces jeux nous amuſent encore, quoique nous les ayons joués, même avant que tu fuſſes née. Mais nous venons de travailler, & ils nous paroiſſent tout nouveaux. Si tu avois gagné par le travail l'appétit du plaiſir, il te ſeroit certainement auſſi doux qu'à nous-mêmes de le ſatisfaire.

Laurette, qui, toute enfante qu'elle étoit, ne manquoit pas de raiſon, fut frappée du diſcours de ſa ſœur. Elle comprit que pour être heureuſe, il falloit mêlanger adroitement les exercices utiles & les délaſſemens agréables. Et, je ne ſais ſi, depuis cette avanture, une journée toute de plaiſir ne l'auroit pas encore plus effrayée, qu'un jour entier des légeres occupations de ſon âge.

LES TULIPES.

LUCETTE avoit vu, pendant deux étés de ſuite, dans le jardin de ſon pere, une planche de Tulipes bigarrées des plus belles couleurs.

Semblable au papillon léger, elle avoit ſouvent voltigé de fleur en fleur, uniquement frappée de leur éclat, ſans jamais s'occuper de ce qui pouvoit les produire.

L'automne

L'automne dernier, elle vit ſon pere, qui s'amuſoit à bêcher la terre de la plate-bande, & y enfonçoit des oignons.

Ah! mon papa, s'écria-t-elle, d'une voix plaintive, que faites-vous? Gâter ainſi toute notre planche de Tulipes; &, au lieu de ces belles fleurs, y mettre de vilains oignons pour la cuiſine!

Son pere lui répondit qu'il ſavoit bien, ce qu'il avoit à faire: & il alloit lui apprendre que c'étoit de ces oignons que ſortiroient l'année ſuivante des Tulipes nouvelles; mais Lucette l'interrompit par ſes plaintes, & ne voulut rien écouter.

Comme ſon pere vit qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raiſon, il la laiſſa s'appraiſer d'elle-même, & continua ſon travail, tandis qu'elle ſe retiroit en gémiſſant.

Toutes les fois que, pendant l'hiver, la converſation tomba ſur les fleurs, Lucette ſoupiroit; & elle penſoit en elle-même qu'il étoit bien dommage que ſon pere eût détruit le plus bel ornement de ſon jardin.

L'hiver acheva ſon cours: & le printems vint balayer de la terre la neige & les glaçons.

Lucette n'étoit pas encore allée au jardin. Eh! qui pouvoit lui attirer, puiſqu'il ne devoit plus lui offrir ſa ſuperbe parure?

Un jour cependant elle y entra ſans réflexion. Dieu! de quels tranſports de ſurpriſe & de joie elle fut agitée lorſqu'elle vit la planche de Tulipes plus belle encore que l'année précedente!

Elle reſta d'abord immoble & muette d'admiration: enfin elle ſe jetta dans les bras de ſon pere, en s'écriant, Ah, mon papa! que je vous remercie d'avoir arraché vos triſtes oignons, pour remettre à leur place ces belles fleurs que j'aime tant!

Tu ne me dois point de reconnoiſſance, lui répondit ſon pere: car, ces belles fleurs, que tu aimes tant, ne ſont venues que de mes triſtes oignons.

L'opiniâtre Lucette n'en vouloit encore rien croire, lorſque ſon pere tira promptement de la terre une des plus belles Tulipes, avec l'oignon d'où ſortoit la tige, & la lui préſenta.

Lucette, confondue, lui demanda pardon d'avoir été ſi déraiſonnable. Je te pardonne bien volontiers, ma fille,

fille, lui répondit ſon pere, pourvu que tu reconnoiſſes combien les enfans riſquent de ſe tromper en voulant juger, d'après leur ignorance, les actions des perſonnes expérimentées.

Oh! oui, mon papa, répondit Lucette; je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. Et, toutes les fois que je ſerai tentée de croire en ſavoir plus que les autres, je me ſouviendrai des Tulipes & des oignons.

Je ſuis bien aiſe, mes chers amis, de vous avoir raconté cet hiſtoire; car, vous allez voir ce qui arriva à un autre enfant pour ne l'avoir ſçue.

LES FRAISES ET LES GROSEILLES.

LE petite Anſelme avoir entendu dire à ſon pere que les enfans ne ſavoient rien de ce qui pouvoit leur convenir, & que toute leur ſageſſe étoit de ſuivre les conſeils de perſonnes au-deſſus de leur âge. Mais il n'avoit pas voulu comprendre cette leçon, ou peut-être l'avoit-il oubliée.

On avoit partagé entre ſon frere Proſper & lui un petit carreau du jardin, afin que chacun eût ſa portion de terre en propre. Il leur avoit été permis d'y ſemer, ou d'y planter tout ce qu'ils voudroient.

Proſper ſe ſouvenoit à merveille de l'inſtruction de ſon pere. Il alla trouver le jardinier, & lui dit: Mon ami Rufin, dis-moi, je te prie, ce que je dois planter dans mon jardin, & comment il faut m'y prendre?

Rufin lui donna des oignons & des graines choiſies. Proſper courut auſſi-tôt les mettre en terre. Rufin eut la complaiſance d'aſſiſter à ſes travaux, & de les diriger.

M. Anſelme levoit les épaules de la docilité de ſon frere. Voulez-vous, lui dit le jardinier, que je faſſe auſſi quelque choſe pour vous?

Fi, donc! lui répondit Anſelme, j'ai bien beſoin de vos leçons! Il alla cueillir des fleurs, & les planta, par la tige, dans la terre. Rufin le laiſſa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anſelme vit que ſoutes ſes fleurs étoient fanées, & penchoient triſtement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après.

Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'étoit en effet acheter aſſez cher le plaiſir d'avoir des fleurs dans ſon jardin. Il ceſſa d'y travailler, & la terre ne tarda guere à ſe couvrir d'orties & de chardons.

Vers le milieu du printems, il apperçut, ſur le terrein de ſon frere, quelque choſe de rouge, ſuſpendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha: c'étoient des fraiſes du plus beau pourpre, & d'un gout exquis. Ah! s'écria-t-il, ſi j'en avois auſſi planté dans mon jardin!

Quelque tems après, il vit de petites graines d'une couleur vermeille, qui pendoient en grapes entre les feuilles d'une épais buiſſon. Il s'approcha: c'étoient des groſeilles appétiſſantes, dont la ſeule vue rejouiſſoit le cœur. Ah! s'écria-t-il encore, ſi j'en avois planté dans mon jardin!

Manges-en, lui dit ſon frere, comme ſi elles étoient à toi.

Il ne tenoit qu'à vous, ajouta le Jardinier, d'en avoir d'auſſi belles. Ne mépriſez plus, à l'avenir, les avis de perſonnes plus expérimentées que vous.

LES ÉGARDS ET LA COMPLAISANCE.

EMILIE, Victoire, Joſephine, & Sophie, avoient une gouvernante qui les aimoit avec la tendreſſe d'une mere. Cette ſage inſtitutrice s'appelloit Mademoiſelle Boulon.

Son

Son desir le plus ardent étoit que ses éleves fussent bonnes, afin d'être heureuses ; que l'amitié donnât un nouveau charme aux plaisirs de leur enfance, & qu'elles en jouissent sans trouble & sans altération.

Une tendre indulgence & une justice rigoureuse étoient les principes in variables de sa conduite, soit qu'elle eut à pardonner, soit qu'elle eut à récompenser ou à punir.

Elle goûtoit avec une joie infinie les doux fruits de ses leçons et de ses exemples.

Les quatre petites filles commencerent à être les enfans les plus heureux de la terre. Elles se remontroient doucement leurs fautes, se pardonnoient leurs offenses, partageoient toutes leurs joies, et ne pouvoit vivre l'une sans l'autre.

Par quelle fatalité les enfans empoisonnent-ils les sources de leur bonheur à l'instant même où ils en goutent les charmes ! Et de quel avantage il est pour eux de vivre toujours sous un œil éclairé par la tendresse & par la prudence !

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner, pour quelque tems, de ses disciples. Des intérêts de famille l'appelloient en Bourgogne. Elle partit à regret, sacrifia quelques avantages au desire de terminer promptement ses affaires ; &, à peine un mois s'étoit coulé, qu'elle étoit deja de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais, hélas ! quel changement funeste elle remarqua bientôt dans ces malheureuses enfans !

Si l'une demandoit le plus léger service à une autre, celle-ci la refusoit avec aigreur ; de-là suivoient des rebuffades & des querelles. La gaïté naïvé qui présidoit à leurs jeux, & qui assaisonnoit jusqu'à leurs travaux, s'étoit changée en humeur & en mélancolie.

Au lieu de ces paroles de paix & d'union qui animoient leurs entretiens, on n'entendoient que des gronderies éternelles. Josephine témoignoit elle le desir d'aller jouer dans le jardin ? ses sœurs trouvoient des raisons pour rester dans leur chambre. Enfin, c'étoit assez qu'une chose fit plaisir à l'une d'elles pour déplaire sûrement à toutes les autres.

Un jour que, non contentes de se refuser toute espece de complaisances, elles cherchoient encore à se mortifier par des reproches désagréables, Mademoiselle Boulon, qui

étoit

ètoit témoin de cette ſcene, en fut ſi affligée, que les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle n'eut pas la force de proférer une parole, et ſe retira dans ſon appartement pour rêver aux moyens de rendre à ſes petites infortunees les plaiſirs de la concorde & d'un mutuel attachement.

Son eſprit étoit encore occupé de ces affligeantes penſées, lorſque les enfans entrerent chez elle d'une air triſte & grognon, en ſe plaignant de ne pouvoir plus vivre contentes. Chacune accuſoit les autres d'en être cauſe; et elles preſſerent à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avoient perdu.

Mademoiſelle Boulon les reçut avec une viſage ſerieux, et leur dit, Je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaiſirs. A fin que cet inconvénient n'arrive pas davantage, chacune de vous gardera, ſi elle veut, ſon coin dans cet appartement, où elle jouera toute ſeule à ſa fantaiſie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté, & je vous permets de vous amuſer ainſi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacun prit ſon coin, & commença ſes plaiſirs.

La petite Sophie ſe mit à faire des contes à ſa poupée; mais la poupée ne ſavoit que répondre: elle n'avoit pas d'hiſtoires à lui faire à ſon tour; et ſes ſœurs jouoient dans leur particulier.

Joſephine pouſſoit un volant; mais perſonne n'applaudiſſoit à ſon adreſſe, elle n'avoit perſonne pour le lui renvoyer: ſes ſœurs jouoient dans leur particulier.

Emilie auroit bien voulu s'amuſer à ſon jeu favori, *Je vous vends mon corbillon.* Mais à qui le faire paſſer de main en main? Ses ſœurs jouoient dans leur particulier.

Victoire, trés-entendue au jeu du ménage, avoit le projet de donner un grand répas à ſes amies. Elle devoit envoyer au marché faire des proviſions. Mais qui charger de ſes ordres? Ses ſœurs jouoient dans leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles eſſayerent. Chacune auroit cru ſe compromettre, en ſe rapprochant des autres, & gardoit fierement ſa ſolitude & ſon ennui. Cependant le jour alloit finir. Elles retournerent

nerent encore vers Mademoiſelle Boulon, en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venoient de faire l'épreuve.

Je n'en ſais qu'un, mes enfans, leur répondit-elle, que vous ſaviez vous-même autrefois. Vous l'avez oublié. Mais, ſi vous le deſirez, je puis le rappeller aiſément à votre ſouvenir.

Oh! nous le voulons de tout notre cœur, s'écrierent-elles enſemble! Et elles étoient attentives à ſaiſir le premier mot qui ſortiroit de ſa bouche.

C'eſt la complaiſance & les égards que ſe doivent des ſœurs. O mes cheres amies! combien vous vous êtes rendues malheureuſes, & moi auſſi, depuis que vous l'avez oublié!

Elle s'arrêta à ces mots, interrompue par ſes ſoupirs; & des larmes de tendreſſe coulerent le long de ſes joues.

Les petites filles reſtoient étonnées & muettes de confuſion en ſa préſence. Elle leur tendit les bras: elles s'y jetterent, & lui promirent de s'aimer & de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus dès ce jour aucune mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries & des querelles, c'étoient des prévenances délicates qui charmoient juſqu'aux témoins de leurs plaiſirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractere dans la ſociété, dont elles ſont les délices & l'ornement.

LE NID DE FAUVET.

MAMAN, maman, s'écrioit un ſoir Symphorien, en ſe précipitant tout eſſoufflé ſûr les génoux de ſa mere! Voyez, voyez, ce que je tiens dans mon chapeau.

Mde.

Mde. de Bleville. Ha, ha! c'eſt une Fauvette. Où l'as-tu donc trouvée?

Symphorien. J'ai découvert ce matin un nid dans la haie du jardin. J'ai attendu la nuit. Je me ſuis gliſſé tout doucement prés du buiſſon, &, avant que l'oiſeau s'en doutât, paff! je l'ai ſaiſi par les aîles.

Mde. de Bleville. Eſt-ce qu'il étoit ſeul dans ſon nid?

Symphorien. Ses enfans y étoient auſſi, maman. Ah! ils ſont ſi petits qu'ils n'ont pas encore de plumes. Je ne crains pas qu'ils m'echappent.

Mde. de Bleville. Et que veux-tu faire de cet oiſeau?

Symphorien. Je veux le mettre dans une cage, que j'accrocherai dans notre chambre.

Mde. de Bleville. Et les pauvres petits?

Symphorien. Oh! je veux auſſi les prendre, & je les nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

Mde. de Bleville. Je ſuis fachée que tu n'en aies pas le tems.

Symphorien. Oh! ce n'eſt pas loin. Tenez, vous ſavez bien le grand ceriſier? C'eſt tout vis-á-vis. J'ai bien remarqué la place.

Mde. de Bleville. Ce n'eſt pas cela. C'eſt que l'on va venir te prendre. Les ſoldats ſont peut-être à la porte.

Symphorien. Des ſoldats? Pour me prendre!

Mde. de Bleville. Oui, toi-même. Le roi vient de faire arrêter ton pere; & la garde, qui l'a emmené, a dit qu'elle alloit revenir pour ſe ſaiſir de toi & de ta ſœur, & vois conduire en priſon.

Symphorien. Hélas, mon Dieu! Que veut-on faire de nous?

Mde. de Bleville. Vous ſerez renfermés dans une petite loge, & vous n'aurez plus la liberté d'en ſortir.

Symphorien. O le méchant roi!

Mde. de Bleville. Il ne vous fera pas de mal. On vous ſervira tous les jours à manger & a boire. Vous ſerez ſeulement privés de votre liberté, & du plaiſir de me voir. (*Symphorien ſe met à pleurer.*)

Mde. de Bleville. Eh bien, mon fils, qu'as tu donc? Eſt-ce un malheur ſi terrible d'être renfermé quand on a toutes les néceſſités de la vie? (*Les ſanglots empechent Symphorien de répondre.*)

Mde. de Bleville. Le Roi en agit envers ton pere, ta ſœur, & toi, comme tu en agis envers l'oiſeau & ſes petits.

tits. Ainſi, tu ne peux l'appeller méchant, ſans prononcer la même choſe de toi-même.

Symphorien (*en pleurant.*) Oh! je vais lâcher la Fauvette.

(*Il ouvre ſon chapeau, & l'oiſeau joyeux ſe ſauve par la fenêtre.*)

Mde. de Bleville (*prenant Symphorien dans ſes bras.*) Raſſure-toi, mon fils, je viens de te faire là un petit conte pour t'éprouver. Ton pere n'eſt pas en priſon, & ni toi, ni ta ſœur, vous ne ſerez renfermés. Je n'ai voulu que te faire ſentir combien tu agiſſois méchamment, en voulant empriſonner cette pauvre petite bête. Autant que tu as été affligé, lorſque je t'ai dit qu'on alloit te prendre, autant l'a été cet Oiſeau, lorſque tu lui as ravi ſa liberté. Penſes-tu comme le mari aura ſoupiré après ſa femme, & les enfans après leur mere, combien celle-ci doit gémir d'en être ſéparée? Cela ne t'eſt ſûrement pas venu dans l'eſprit, autrement tu n'aurois pas pris l'oiſeau. N'eſt-il pas vrai, mon cher Symphorien?

Symphorien. Oui, maman; je n'avois penſé à rien de tout cela.

Mde. de Bleville. Eh bien, penſes-y dorénavant, & n'oublie pas que les bêtes innocentes ont été créées pour jouir de la liberté, & qu'il ſeroit cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée ſi courte. Tu devrois apprendre par cœur, pour mieux t'en ſouvenir, une petite piece de vers de ton ami.

Symphorien. De l'Ami des Enfans? Oh! récitez-la moi, je vous en prie.

Mde. de Bleville. Tiens, la voici:

JE le tiens, ce Nid de Fauvette:
Ils ſont deux, trois, quatre, petits!
Depuis ſi longtems je vous guette,
Pauvres oiſeaux, vous voilà pris.

Criez, ſifflez, petites rebelles.
Débattez-vous, oh! c'eſt en vain.
Vous n'avez pas encore vos aîles;
Comment vous ſauver de ma main?

Mais quoi, n'entends-je pas leur mere,
Qui pouſſe des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'eſt leur pere,
Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'eſt moi qui cauſe leur peine,
Moi qui, l'été, dans ces vallons,
Venois m'endormir ſous un chêne.
Au bruit de leurs douces chanſons !

Hélas ! ſi du ſein de ma mere
Un méchant venoit me ravir,
Je le ſens bien, dans ſa miſere,
Elle n'auroit plus qu'à mourir.

Et je ſerois aſſez barbare
Pour vous arracher vos enfans ?
Non, non, que rien ne vous ſépare,
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous :
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des ſons auſſi doux.

Et moi, dans la ſaiſon prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelque fois ſous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chanſons.

LE DÉSERTEUR.

DRAME EN TROIS ACTES.

...nd de M. Stéphanie.

PERSONNAGES.

MARCEL
GENEVIEVE.
GEORGE, *leur fils.*
THOMAS, *frere de Marcel.*
LE BAILLI.
LE COLONEL.
LE CAPITAINE.
LE FOURRIER.
LE SERGENT.
LE PRE'VOT.
FLUET, *Cadet.*
LA TERREUR, } *Soldats.*
BRAS-CROISE'S, }

Les deux premiers actes ſe paſſent dans la chaumiere de Marcel, & le dernier dans la priſon du château.

ACTE I.

(Le théatre repréſente l'intérieur d'une chaumiere de payſan. Tout y annonce la plus extrême indigence. Genevieve eſt aſſiſe, filant au rouet.)

SCENE I.

Genevieve, Marcel.

Marcel (en entrant.)

FEMME, voici des ſoldats qui nous viennent.

Genevieve (laiſſant tomber ſon fuſeau.) Eh, mon Dieu, comment faire ? Nous n'avons plus nous-mêmes de qui vivre ; & voilà encore des ſoldats à nourir !

Marcel. Nous n'avons rien, ma femme : ainſi rien à donner.

Genevieve. Mais voudront-ils nous en croire ? Il y a tant de richards qui ſe ſont pauvres par avarice ! Les ſoldats le ſavent. Comment vont ils nous traiter ?

Marcel. Lorſqu'ils nous verront, il faudra bien qu'ils croient à notre miſere. Je parie qu'ils ſeront adoucis. pitié de notre état que j'aime, mon cher homme ! La Gen. & la faim nous ont tant affoiblis ! de mauvais traitemens nous auroient bientôt achevés.

Marcel. Va, les ſoldats ne ſont pas auſſi méchans qu'on ſe le figure. Ils ont plus de conſcience & d'humanité qu'un Bailli, qui frappe ſur le pauvre comme ſur une gerbe. Celui-ci s'endurcit au mal, à force d'en faire ; mais un ſoldat penſe à une autre vie, parce qu'il eſt tous les jours face-à-face de la mort.

SCENE II.

Marcel, Genevieve, La Terreur, Fluet, (avec leurs armes & leur bagage.)

La Terreur. Salut & ſanté. La bonne mere, je vous amene des hôtes. Voici l'ordre. Trois hommes.

Marcel. Femme, prends le billet.

(*Genevieve met le billet ſur le deſſus de la porte.*)

Marcel. Meſſieurs, nous partagerions de bon cœur avec vous, ſi nous avions quelque choſe : mais nous ſommes de pauvres gens. Voici toute notre habitation ; cette grande chambre, & une autre petite pour faire notre cuiſine & pour coucher.

La Terreur. C'en eſt aſſez, vieux pere. (*Il poſe ſur la table ſon ſabre & ſon havreſac.*) Allons, Monſieur le Cadet, mettez-vous à votre aiſe.

Fluet (*d'un ton pleureur.*) Hu, hu ! Je ſuis trempé de la tête aux pieds ; & j'ai froid à ne pouvoir y tenir. Hu, hu, hu ! (*Il poſe ſon bagage, en grelottant.*)

La Terreur. Bon ! ce n'eſt rien encore. Lorſque vous aurez un glaçon pendu à chacun de vos cheveux, c'eſt alors que vous pourrez vous plaindre du froid.

Fluet.

Fluet. Je n'y tiens plus. Je ſuis Cadet : je n'irai pas ſacrifier ma vie à traverſer des marais à pied, comme un ſoldat. Si nous marchons après-demain, & quil faſſe le même tems, je prendrai, pour mon argent, un charriot, & je me ferai voiturer.

La Terreur. Oui bien, on vous laiſſera faire. Croyez-vous être le ſeul qui ait de l'argent ? Il y en a tant d'autres qui ſe feroient traîner, ſi cela étoit permis ! Il ſeroit beau voir la moitié de l'armée empaquetée dans des charriots ! Comment vous trouverez-vous donc, lorſque, tout mouillé comme vous l'êtes, il vous faudra encore monter la garde ? Le tour revient ſouvent quand on eſt en quartier.

Fluet. (pleurant encore en ſe regardant.) Hu, hu ! Je n'ai pas un fil ſur moi qui ne ſoit trempé.

La Terreur. Fi donc ! Pleurer ? Un ſoldat doit rire encore tant qu'il n'a que la moitié de ſa tête à bas.

Fluet. Toute ma friſure qui eſt défaite ! Hu, hu, hu !

La Terreur. Ah ! voilà qui s'appelle un malheur.

Fluet. Il fait encore plus froid ici que dans les champs. *(D'un ton dur, à Marcel.)* Allons, vieux coquin, fais du feu.

La Terreur. C'eſt un brave homme, Monſieur le Cadet. Il a plus de ſoin de votre ſanté que vous ne penſez. Si la chaleur vous prenoit tout de ſuite, vous attraperiez un catharre.

Fluet. Je crois que vous voulez me faire crever. Je ne ſuis pas d'une race ſi dure que la vôtre. Vous êtes fils de roturier ; & il y a dix-huit mois que nous ſommes nobles de pere en fils. *(A Marcel.)* Feras-tu du feu, maudit payſan ?

La Terreur. Allons, bon papa, allons, faites du feu ; autrement le Roi va perdre un ſoldat.

Marcel. Meſſieurs, ce ſeroit de bon cœur. Je meurs de froid comme vous ; mais je n'ai pas un morceau de bois.

Genevieve. Ecoute, mon homme ! Notre compere Thomas pourroit nous prêter quelques fagots pour l'amour de ces honnêtes gens. Va le prier de nous rendre ce ſervice. Ce jeune Monſieur *(en montrant Fluet)* me fait peine au cœur. Dieu de bonté ! il n'eſt pas encore accoutumé à ſouffrir. Va, mon ami, le compere ne nous refuſera pas.

Marcel. Eh bien, oui, j'y vais.

SCENE III.

Genevieve, La Terreur, Fluct.

La Terreur. Maintenant, la bonne mere, ſongeons au dîner. Que nous donnerez-vous ?

Genevieve. Hélas ! mes bons Meſſieurs, il y a huit jours que nous ne vivons que de pain & d'eau ; & du pain même (*avec un profond ſoupir*) bientôt nous n'en aurons plus. La mauvaiſe récolte de cette année nous a entierement ruinés. Il nous a fallu vendre tout ce que nous avions pour avoir du pain. Et maintenant que nous n'avons plus rien à vendre pour en avoir, quand nous aurons mangé le pue qui nous en reſte, de quoi vivrons-nous ? Il n'y a que le bon Dieu qui le ſait. N'allez pas croire au moins que je vous dife un menſonge. Venez, je vais vous conduire dans toute ma chaumiere ; vous n'y trouverez que de la pauvreté. Je donne du fond de mon cœur autant que je puis. Mais aujourd'hui où en trouver pour moi-même ? Ah ! croyez m'en : je ne prendrois pas ſur moi la honte de recevoir des aumônes ſi j'avois le néceſſaire.

La Terreur. Tranquilliſez-vous, la bonne mere, tranquilliſez-vous : je vous en crois. On voit bien à la mine des gens, lorſqu'ils diſent la vérité.

Genevieve. Moi qui craignois tant de vous voir entrer chez nous ! ſoyez les bien-venus. Ah ! Marcel avoit bien raiſon. C'eſt chez les ſoldats qu'on trouve les meilleurs chrétiens. Ils font ce que les autres ſe contentent de prêcher.

La Terreur. Il faut tout dire. Il y a parmi nous des diables incarnés, qui épuiſent toute leur bravoure dans les chaumieres des payſans, & qui ne s'en trouvent plus enſuite en face de l'ennemi.

Genevieve. Oh ! vous n'êtes pas comme cela, vous, j'en ſuis ſûre. Quel bonheur c'eſt encore pour moi de n'avoir que de bons ſoldats à loger lorſque je ſuis dans la peine !

La Terreur. Allons, Monſieur le Cadet, faites ſauter quelque monnoie de votre bourſe pour avoir de la viande,

&

& nous en régaler avec ces braves gens, puiſqu'ils n'ont que du pain.

Fluet. Oui da ! Eſt-ce que je ſuis venu ici pour feſtoyer ces miſérables ? Je ſuis bien plus à plaindre. Ils ſont nés pour ſouffrir, & non pas moi.

La Terreur. (*Bas à Genevieve.*) Voyez-vous ? C'eſt un de ces braves dont je vous parlois tout à l'heure. (*A Fluet.*) Croyez-vous donc que ce ſoit leur faute, ſi vous n'avez pas trouvé ici un bon feu ?

Fluet. Et faut-il que je ſouffre parce qu'ils ſont dans la miſere ?

La Terreur. Il falloit faire vos conventions en entrant au ſervice, qu'on vous prépareroit, dans tous vos logemens, un lit de plume, un bon feu, une robe-de-chambre, & des pantoufles.

Fluet. Laiſſez-là vos ſornettes, ou je m'en plaindrai au Capitaine.

La Terreur. Vraiment, vous le connoiſſez bien, ſi vous croyez qu'on lui porte des plaintes comme à un Maître d'école. Allez, allez lui parler. Il vous apprendra mieux que moi à vivre en ſoldat. Celui, qui veut réuſſir parmi nous, doit, avant tout, avoir un bon cœur. Qui aura de la compaſſion pour vous, ſi vous n'en avez pas pour les autres ? Mais voilà comme ils ſont tous, ces nobles de deux jours ! Ils laiſſent la pitié dans les ſarrots de toile dont ils ſe dépouillent pour prendre des habits couſus d'or. Ils croiroient ſe dégrader de regarder les pauvres. N'avez-vous pas été bien-aiſe que je me ſois chargé de vos armes pendant toute la marche ? Fort bien. Vous n'avez qu'à les traîner vous-même une autre fois ; je ne m'en ſoucierai guere. Vous pourrez auſſi nettoyer votre fuſil. Je ne ſais pas pourquoi je travaillerois pour vous.

Fluet (*en rechignant.*) Ne me l'avez-vous pas promis ?

La Terreur. Je croyois que vous le méritiez. Il y aura auſſi une garde à monter dans trois heures. Nous verrons comment vous vous en tirerez par le tems qu'il fait.

Fluet. Je n'y tiendrai jamais.

La Terreur. Fouillez donc à l'eſcarcelle.

Fluet. Et combien faut-il ?

La Terreur. Un écu. Pas un ſol de moins.

Fluet. C'eſt bien cher. *(Il lui donne l'argent avec un air de regret.)*

La Terreur. Je le croyois dans vos entrailles, plutôt que dans votre bourſe, tant vous avez eu de peine à le tirer. *(A Genevieve.)* Tenez, la bonne mere, ayez-nous de la viande, & quelques légumes. Votre mari ſera du repas.

Genevieve. Ah! vous êtes trop bon. Le jeune Monſieur voudra-t-il auſſi manger avec nous; S'il vous fréquente pendant quelque tems, il deviendra auſſi un brave homme, j'en réponds.

(Elle ſort.)

SCENE IV.

La Terreur, Fluet.

La Terreur. Voyez-vous? Si vous aviez fait les choſes de bonne grace, il ne vous en auroit coûté que la moitié Voilà ce que l'on gagne à marchander avec le pauvre, tandis qu'a moitié prix on auroit pu encore avoir, par-deſſus le marché, la bénédiction du Seigneur.

(Il prend les armes de Fluet, & s'occupe à les nettoyer.)

Fluet. Mais je n'ai pas mon argent pour les autres, mon papa entend que je le ménage.

La Terreur. Il vous a donc défendu de donner quelques ſecours aux malheureux?

Fluet. Rien pour rien, m'a-t-il dit en partant. Ne paie que ce que l'on ſera pour ton ſervice, & tâche d'avoir toujours bon marché.

La Terreur. Vous lui obéiſſez à merveille, à ce qu'il paroît. Pour moi, je n'aurois pu trouver de goût à rien aujourd-hui ſi j'avois vu ces pauvres gens endurer la faim.

Fluet. On voit bien que vous n'avez jamais été riche. Il faut aller dans les grandes maiſons pour voir comment on doit ſe comporter envers les pauvres. Quand vous verrez faire l'aumône, regardez ſi ce ne ſont pas de gens du peuple plutôt que des Seigneurs. Il nous conviendroit bien de nous arrêter devant de la canaille, couverte

de

de haillons. Si elle devenoit un jour à ſon aiſe, qui trouveroit-on pour nous ſervir ?

La Terreur. Eſt-ce que c'eſt mon devoir de nettoyer vos armes ?

Fluet. Puiſque je vous paie ? Si vous ne le faites pas, j'en trouverai mille à votre place.

La Terreur. Cela n'eſt pas ſûr. Penſez-vous qu'un brave ſoldat veuille être, pour quelques ſols, le valet de gens de votre eſpece ? Nous avons de l'honneur dans l'ame, & nous ſavons nous contenter, au beſoin, du pain de munition. Avec cela, on ſe moque des riches & de leur argent, Si j'avois encore le vôtre, vous verriez. Mais patience, je parlerai à mes camarades, & je vous attends à la premiere garde.

Fluet. Oh ! je ne la monterai pas long-tems. Mon papa va bientôt m'acheter une enſeigne.

La Terreur. Ce ne ſera pas au moins dans notre régiment. Nous avons un brave Colonel, qui ne prend ſes Officiers que parmi les vrais ſoldats, & non parmi des fammelettes comme vous.

Fluet. Eh bien, j'irai dans un autre.

La Terreur. A la bonne heure. Mais, croyez-moi, retournez plutôt auprès de votre maman : ou, ſi vous pouvez tout acheter, faites une bonne emplette de courage. C'eſt la choſe la plus néceſſaire dans notre métier.

Fluet. Moi, n'ai je pas de courage ? J'ai appris un an à faire des armes.

La Terreur (branlant la tête.) Contre les lievres peut-être, mais non contre l'ennemi. Il faut là une bonne conſcience que vous n'avez pas, puiſque vous traitez les pauvres comme des chiens. Vous ne ferez pas mieux que tous ceux de votre trempe, qui viennent paſſer un an au ſervice, & puis ſe retirent dans leurs terres, pour raconter leurs proueſſes, quoiqu'ils ſe ſoyent toujours tenus cachés derriere le bagage.

SCENE V.

La Terreur, Fluet, Genevieve.

Genevieve (*à la Terreur.*) Tenez, mon cher Monſieur, voici de viande. Voilà encore des légumes que le jardinier du château m'a donné. Je ſuis bien aiſe d'avoir quelque choſe à vous rendre. A qui faut-il le remettre ?

La Terreur. Gardez-le, ma bonne mere, ce ſera pour boire. Eſt-ce que vous ne prenez pas de vin ?

Genevieve. Il y a dix ans que je n'en ai bu, hélas ! depuis que mon fils eſt parti.

La Terreur. Eh bien, cela vous donnera des forces.

Genevieve. Mon fils eſt ſoldat comme vous.

La Terreur. Soldat ? Et dans quel régiment ?

Genevieve. Bourbonnois.

La Terreur (*avec vivacité.*) Et comment s'appelle-t-il ?

Genevieve. George Marcel. Dieu ſait s'il vit encore. Il y a quatre ans que nous n'avons reçu de ſes nouvelles.

La Terreur. Tranquilliſez-vous, bonne femme, il eſt encore vivant.

Genevieve. Eſt-ce que vous le connoiſſez, mon cher Monſieur ?

La Terreur. (*embarraſſé*) Je ne ſais guere ; mais il doit être plein de vie, puiſqu'il a de ſi honnnêtes parens.

Genevieve. Ah ! ce n'eſt pas une raiſon. Les braves gens ſont ceux que le bon Dieu éprouve les premiers. Et cependant, notre fils eſt le ſeul bien que nous euſſions au monde.

Fluet. Oui vraiment, un ſoldat vous ſerviroit de beaucoup !

La Terreur. Et qu'en ſavez-vous, pour le dire ? Vous ignorez tout ce qu'un homme peut faire avec un bon cœur. Allez, bonne mere, poſez tout cela. Quand votre mari apportera du bois, nous mettrons le pot au feu.

feu. (*Bas à Genevieve*) Le troiſieme ſoldat que nous attendons eſt un peu dur. Si on le faiſoit attendre, il pourroit nous quereller.

Genevieve. Mon cher Monſieur, je ne puis rien faire que mon homme ne ſoit de retour. Je me repoſe ſur vous. Vous trouverez de bonnes paroles pour nous excuſer.

La Terreur. Oh! il ne ſe laiſſe pas mener par des paroles. Et puis il eſt caporal: c'eſt mon ſupérieur. Je ne lui parle pas comme je voudrois.

SCENE VI.

La Terreur, Fluet, Marcel, Genevieve.

Marcel (jettant une charge de bois à terre.) Allons, voici des fagots. Je vais vous allumer du feu.

Genevieve. Oui, mon homme, dépêchons-nous. Il doit nous venir un Officier; & il n'eſt pas commode, à ce que dit Monſieur.

Marcel. Comment? Un Officier chez-nous?

La Terreur. Quand je dis Officier, il lui faut encore un grade; mais il y montera. Il a quelques ordres à donner dans la compagnie, ſans quoi il ſeroit déjà ici. Allez, allez, échauffer le foyer.

Fluet (*pouſſant Genevieve.*) Parbleu, il eſt bien tems! Hâtez-vouz donc, vous dis-je.

Genevieve. J'y vais, j'y vais.

(*Elle eſt prête à ſortir.*)

SCENE VII.

La Terreur, Fluet, Marcel, Genevieve, George.

George (*en entrant.*) Allons, allons, vîte à dîner.

Marcel. Hélas! Monſieur, nous n'avons rien de prêt encore.

George. A quoi diantre vous amuſez vous?

Genevieve. (*bas à la Terreur.*) Mon cher Monſieur, parlez-lui, je vous en prie, pour qu'il ne ſe fâche pas?

Marcel (*à George.*) Ce n'eſt pas notre faute, je vous en aſſure. Demandez à votre camarade.

La Terreur. (*bas à George.*) Finis ce badinage, & tire-les de peine. (*Haut à Genevieve.* Bonne mere, regardez-le bien.

George. Eſt-ce que vous ne me reconnoiſſez pas?

(*Marcel & Genevieve le conſiderent attentivement.*)

Marcel. Ma femme, ne ſens-tu rien dans ton cœur?

Genevieve. (*dans une incertitude où perce la joie, regarde tantôt Marcel, tantôt George.*) O mon Dieu! ſeroit-ce lui?

George. Oui, c'eſt moi, c'eſt moi, ma mere. Quel plaiſir de vous revoir, mes chers parens!

Marcel. Eſt-il poſſible, mon fils? Oh, ſois le bienvenu mille fois!

Genevieve. (*l'embraſſant.*) Je te revois donc avant de mourir. La joie ne me laiſſe pas reſpirer.

Marcel. Comment as-tu donc fait pour vivre encore? Mon cher fils, il y en a tant qui ſont morts! & toi, tu es échappé!

George. On ne m'a pourtant jamais vu en arriere de mon devoir. C'eſt à vos prieres ſans doute que je ſuis redevable d'avoir été épargné par la mort. Mais comment avez-vous vécu, mes chers parens? Je ſuis chez vous en quartier. Vous n'êtes pas fâchés de ce logement peut-être?

Marcel. Peux-tu nous le demander? Depuis que tu nous as quitté, mon cher fils, nous n'avons jamais eu tant de joie.

Genevieve (*à la Terreur.*) Vous m'aviez dit que c'étoit un caporal que vous attendiez?

La

La Terreur. Et c'eſt bien vrai auſſi.

Marcel. Juſte Ciel ! tu t'es avancé ? Comment cela s'eſt-il fait ? Tu ne ſavois pas lire.

George. Mon Capitaine me l'a fait apprendre.

Marcel. O ma femme, quel honnête homme cela doit être !

Genevieve. Qu'on vienne nous dire enſuite que les gens de guerre ne ſont pas de braves gens !

La Terreur. Il n'en reſtera pas là, je vous en réponds. (*A George.*) Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que nous coucherions adjourd'hui dans ton village ?

George. Camarade, j'étois ſi plein de ma joie, que je ne pouvois parler.

Genevieve. Combien reſteras-tu avec nous ?

George. Trois jours, ma mere. Nous faiſons halte ici.

Marcel. Oh ! c'eſt bon, mon cher fils. Nous aurons le tems de nous dire bien de choſes.

Fluet. Au diable ! Perſonne ne veut donc allumer de feu ? Je penſe qu'il en ſeroit tems, depuis une heure.

Genevieve. Dans un moment, Monſieur.

La Terreur. (*à Genevieve.*) Reſtez auprés de votre fils, la bonne mere. Je vais battre le briquet, & faire la cuiſine. (*A Fluet.*) Quand vous ſeriez à demi gelé, la joie de cette famille devroit vous réchauffer. Mais vous n'êtes pas capable de la ſentir. Venez avec moi, je vais vous conduire dans quelque maiſon du voiſinage, juſqu'à ce que la chambre ſoit plus chaude. Sinon, prenez votre parti de vous même.

Genevieve. Oui, je vous en prie, mon cher Monſieur. Notre voiſon, à main droite, a une grande cheminée où l'on peut ſe dégourdir plus à ſon aiſe.

Fluet. Vraiment oui, j'irai encore m'expoſer à l'air, pour arriver là plus tranſi.

La Terreur. Il n'y aura pas ici de chaleur d'une bonne heure, & vous acheveriez de geler. Venez, venez.

Fluet (*en pleurant.*) Je crois qu'on l'a fait exprès de me donner le plus mauvais logement du village.

La Terreur. Oui, pour ceux qui ſont toujours reſtés aſſis dans leur fauteuil, les pieds ſur la cendre.

(*Ils ſortent.*)

SCENE

SCENE VIII.

Marcel, Genevieve, George.

George. Ce garçon-là s'imagine qu'il en eſt dans le monde comme dans ſa maiſon, où ſa maman ordonnoit aux valets de ſuivre tous ſes caprices.

Genevieve. Y a-t il long-tems qu'il eſt ſoldat ?

George. Trois ſemaines. C'eſt ſa premiere marche. Mais aſſeyons-nous, mes chers parens. Racontez-moi quelque choſe de notre village. Que fait ma chere Madelaine ?

Genevieve. Elle a déjà quatre enfans.

George. Que me dites-vous ?

Marcel. Tu ignores peut-être qu'elle a épouſé le jardinier Thomas ?

George. Elle n'a donc pas voulu m'attendre ?

Genevieve. Il y a dix ans que tu es parti. Elle en à paſſé quatre à te pleurer.

George. Mais comment eſt-elle ? Vit-elle au moins heureuſe ?

Genevieve. Elle eſt encore plus miſérable que nous ; & ſes enfans ne pourront, de quelques années, gagner leur vie.

George. Vous n'êtes donc pas à votre aiſe, vous autres ?

Genevieve. Hélas ! mon cher fils, nous ne ſavons jamais la veille où nous prendrons le pain du lendemain.

George. Juſte Ciel ! que m'apprenez-vous ?

Les deux vieillards ſe mettent à pleurer, ſans répondre.)

Parlez donc. Comment cela eſt il poſſible ?

Marcel. Tu as raiſon de t'en étonner. Tu ſais que nous avons toujours été laborieux, & que nous ne faiſions pas comme les trois quarts de ceux du village, qui ne ſavent pas ramaſſer pour l'hiver. Nous nous étions toujours ſi bien conduits, lorſque tu étois encore avec nous, que perſonne n'avoit un ſol de dette à nous demander. Notre Ferme étoit pourvue de bétail ; & nous avions toujours quelques deniers en réſerve, pour les beſoins inattendus. Mais, mon cher fils, tout cela ne tarda guere à changer après ton départ. Nous avions beau travailler, nous vîmes bientôt qu'il nous manquoit deux bras

bras diligens. J'étois obligé d'épuiſer mes forces pour tenir nos terres en bon état. La foibleſſe vint avec l'âge. Dans le tems où nous aurions dû nous réjouir d'avoir élevé notre fils, nous fûmes obligés de prendre un valet de charrue peur payer nos charges, & nous ſoutenir. Il vint de mauvaiſes années, nous fîmes des dettes; &, de puis cinq ans, nous avons tout fondu.

Genevieve. Nous ſommes encore en arriere de trente écus envers le Seigneur. Il nous eſt impoſſible de les payer! & chaque jour nous attendons qu'on nous chaſſe de notre chaumiere, pour nous envoyer mendier notre pain.

Marcel. Dieu ſait pourtant ſi c'eſt notre faute. Nous avons sûrement aſſez travaillé toute notre vie pour avoir du pain dans la vieilleſſe: & nous l'aurions en abondance ſi des méchans n'avoient mis leur plaiſir à nous rendre malheureux.

George. Juſte Ciel! devois-je craindre de vous trouver dans une pareille ſituation? Mais qui ſont les méchans hommes dont vous vous plaignez?

Marcel. Le Bailli ſeul, mon fils. C'eſt lui qui fait toute notre miſere. C'eſt ſur lui que nous pouvons crier vengeance du fond de notre cœur. S'il ne t'avoit fait ſoldat, nous n'aurions pas ainſi perdu notre bien, qui nous avoit coûté tant de ſueurs & de peines.

George. Il faut que la terre fourniſſe des hommes au Roi: & ce n'eſt pas la faute du Bailli ſi le ſort m'eſt tombé.

Genevieve. Tu le crois, mon fils? Apprends que c'etoit une tromperie de ſa part. Tu ſais qu'il a toujours été notre ennemi. Cependant, de toute notre vie, nous ne lui avons fait de mal.

Marcel. C'eſt qu'il m'en vouloit de n'avoir pu lui prêter de l'argent, lorſqu'il n'étoit encore que ſimple Clerc du Greffier, & qu'il n'avoit pas un habit entier ſur le corps. Je me ſuis bien apperçu que ſa haine venoit de ce moment.

Genevieve (*à George.*) C'étoit au fils aîné d'Antoine de marcher à ta place. Son pere, à prix d'or, gagna le Sergent de milice & le Bailli. Il l'a déclaré en mourant; & on l'a verifié ſur le regiſtre de l'Inſpecteur. Le Bailli auroit été démis, ſi ton pere n'avoit intercédé pour lui. (*A Marcel.*) Il falloit le laiſſer punir. Il n'auroit eu

que

que ce qu'il méritoit. Nous ne ſerions peut-être pas aujourd'hui ſi malheureux.

Marcel. Eh ma femme! qu'y aurions-nous gagné, quand il auroit payé l'amende? Notre fils ſeroit reſté ſoldat, & le Bailli auroit été encore plus acharné contre nous. On empire ſon mal à ſe plaindre de la juſtice: elle trouve toujours à ſe venger. Les choſes ſe ſeroient arrangées de maniere que nous aurions eu tout le tort ſur nous, & qu'on nous auroit fermé la bouche pour jamais.

Genevieve. Sa punition ne reſtera pas en arriere. Il faudroit qu'il n'y eût pas un Dieu dans le Ciel; & nous pouvons mourir tranquilles là-deſſus. (*Avec un profond ſoupir.*) Seulement, ſi nous n'avions pas de dettes!

SCENE IX.

Marcel, Genevieve, George, La Terreur.

La Terreur. Bon. Je viens de pourvoir au Cadet. La mere, montrez-moi un peu où je ferai la cuiſine. Vous pourrez après cela reſter auprès de votre fils, j'aurai ſoin de tout.

Genevieve. Grand merci, mon cher Monſieur, je vais vous aider.

La Terreur. Non, non, je m'en charge tout ſeul. Vous ne ſauriez pas faire cuire comme il faut pour des ſoldats.

Genevieve (*prête à ſortir.*) Oui, mon fils, voilà ce qui nous eſt arrivé de t'avoir perdu: nous n'avons plus d'autre eſpérance que l'aumône. Je friſſonne d'y penſer. Vivre d'un morceau de pain q'uon mendie! (*Elle ſort, en pleurant, avec la Terreur.*)

SCENE

SCENE X.

Marcel, George.

George. (*troublé.*) N'eſt-il pas vrai, mon pere ? Ma mere dit les choſes pires qu'elles ne ſont, comme font toujours les femmes ?

Marcel. Non, mon fils, elle n'a pas dit un mot hors de la vérité. Il ne nous eſt pas ſeulement reſté, de la derniere récolte, de quoi ſemer notre petit champ. Il a fallu tout vendre pour vivre. Nous devons des droits au Seigneur, qui veut abſolument être payé, à ce que dit le Bailli ; mais où le prendre ? Notre chaumiere va être vendue. Mon cher fils, tu n'hériteras pas un tuyau de paille de ton pere.

George. Oh ! ſi vous aviez ſeulement de quoi ſubſiſter, je ne m'embarraſſerois guere de ce qui me regarde. Quand je ne pourrai plus ſervir, le Roi me nourrira juſqu'à la mort. J'ai donné l'année derniere, de mon pain à des payſans que la faim chaſſoit dans la ville ; j'ai penſé mille fois á vous, mais je ne croyois pas que vous fuſſiez auſſi à plaindre. Je me réjouiſſois tant de vous voir ! &, aujourd'hui que je vous vois, c'eſt dans la plus affreuſe miſere. Je n'oſe lever les yeux ſur vous.

(*Marcel lui tend les bras, & ils s'embraſſent en pleurant amerement.*)

(*Après une courte pauſe.*)

Si je pouvois encore faire quelque choſe pour vous ſoulager ! Voici tout ce que je poſſede. Je vous le donne avec des larmes, parce que je n'ai rien de plus à vous donner.

Marcel. Que Dieu te le rende au centuple, mon cher fils ! Nous avons là de quoi vivre deux jours !

George. Rien que deux jours ! Mais comment le Seigneur peut-il être ſi impitoyable de vous faire vendre votre chaumiere, & de vous rendre mendians pour trente écus ? Ne pourroit-il pas prendre patience ? Que gagne-t-il à perdre ſes vaſſaux ? Je ne crois pas qu'il en trouve de plus honnêtes que vous.

Marcel. Voilà ce qui arrive, lorſque les Seigneurs ne viennent pas ſur leurs terres. Nous n'avons pas vu Monſieur

ſieur le Comte depuis que ſon pere eſt mort. Il reſte à la ville, & laiſſe faire au Bailli, qui ne fait que des mendians. Il ſentira trop tard qu'il auroit mieux valu pour lui de venir voir de ſes yeux ſi tout va comme on lui en fait le récit. Les autres Seigneurs du voiſinage vinrent l'année derniere dans leurs châteaux; ils virent la miſere des payſans & les prirent dans leurs bras, mais le nôtre ne ſe met pas en peine de nous. Dieu me le pardonne! Il faut encore prier pour lui, lorſqu'il nous écorche juſques par deſſus les orcilles. Le dernier terme eſt à demain: tu entendras comme le Bailli fait crier; il doit venir aujourd'hui.

George. C'eſt bon: je lui parlerai. Je lui dirai peut-être à l'oreille deux mots qui le rendront plus traitable. On aſſure que le Roi doit paſſer ici. S'il y vient, il faut que vous alliez lui parler vous même, & que vous lui repréſentiez votre état.

Marcel. Moi, dis-tu, parler au Roi? Je ne pourrois jamais lui lâcher un mot. Je ſerois comme une pierre en ſa préſence.

George. Ne craignez pas, il vous rendra bientôt la parole. J'étois une fois en ſentinelle près de lui; il vint des payſans qui vouloient lui parler. Ils ſe regardoient les uns les autres, & ne pouvoient ouvrir la bouche. Que voulez-vous, mes enfans, leur dit-il avec amitié? ils lui donnerent un écrit qu'il ſe mit à lire; &, lorſqu'il l'eut achevé, il les queſtionna de maniere à les mettre à leur aiſe. Ils commencerent auſſi-tôt à jaſer avec autant de confiance que s'ils avoient parlé à leurs femmes. Il ne les quitta pas qu'ils n'euſſent tout dit. Vous n'avez jamais vu ſon pareil de votre vie. Il y auroit de quoi s'epuiſer à dire ſa louange.

Marcel. Que me dis-tu?

George. Croyez-moi. J'aimerois mieux avoir à lui parler qu'à pluſieurs de nos Sous-Lieutenans.

Marcel. Voilà ce qui s'appelle un Roi!

George. Il ne peut pas y en avoir de meilleur. Savez-vous ce que je ferai, mon pere? Je veux aller prier notre Fourrier qu'il nous dreſſe un mémoire! & quand vous devriez l'aller préſenter à ſix lieues, ne vous laiſſez pas manquer cette conſolation. Pourvu qu'il vienne ſeulement!

Marcel.

Marcel. Et quelle ſeroit ta penſée, mon fils ?

George. Nous verrons demain. Mais j'ai toujours ouï dire qu'il valoit mieux avoir à faire aux Grands qu'aux petits. Allons faire un tour dans le village.

(*Il prend Marcel par la main, & ſort avec lui.*)

Fin du premiere Acte.

ACTE II.

SCENE I.

George met le couvert, Marcel avance des ſieges, Genevieve, eſſuie des aſſietes de bois, Fluet, & enſuite La Terreur.

Genevieve. NOUS n'avons que trois aſſietes.

George. Cela ne fait rien pour manger.

Fluet (tirant un couteau à gaîne.) Mais il faut que j'aie une aſſiete, moi.

George. Rien de plus juſte. Vous en aurez une auſſi.

Fluet (d'un air mécontent.) Oui, de bois !

La Terreur (portant un plat de ſoupe.) Si vous avez tant ſoit peu d'appétit, vous la trouverez excellente. Quand ceci ſera gobé, j'ai encore autre choſe à vous ſervir. (*Il ſort.*)

Marcel. Ce bon Monſieur ſe donne bien de la peine.

George. Vous ne le connoiſſez pas, mon pere. Après le plaiſir de ſe battre, il n'en a pas de plus grand que celui de faire la cuiſine.

La Terreur (revient avec une terrine pleine de viande & de légumes.) Allons, aſſeyons-nous. (*On s'aſſied.*) Cela doit être exquis. Eh bien, eſt-ce qu'on n'oſe pas y toucher ? Il n'eſt point de bonne ſoupe ſans cuiller, ai-je toujours entendu dire. Voici la mienne. (*Il tire une cuiller & un couteau.*)

Marcel.

Marcel. Ah! j'en ſuis bien-aiſe? car nous n'en avions que pour trois.

La Terreur. (*à Fluet.*) Eh bien, Monſieur le Cadet, comment vous trouvez-vous à préſent? Vous êtes ſervi comme un Prince, au moins.

Fluet (*d'un air dédaigneux.*) Oh! oui.

(*Ils mangent.*)

Genevieve (*à Marcel.*) Voilà une excellente ſoupe, mon ami.

Marcel. Il y a long-tems que nous n'avions rien mangé de ſi bon.

George. Tâchez de vous en bien régaler.

La Terreur. Ne vous contraignez pas, Monſieur le Cadet, léchez-vous en les doigts.

Fluet. Si vous aviez ici des œufs frais?

La Terreur. Les poules n'ont pas pondu d'aujourd'hui dans le village; & la ſoupe ſaura bien deſcendre, ſans qu'on vous graiſſe le goſier.

George. Il faut vous accoutumer à cette cuiſine. Vous en trouverez rarement de plus friande dans les marches.

Genevieve. Nous ne ſouhaiterions rien de meilleur pour toute notre vie. Encore n'en demanderois-je pas tous les jours, ſeulement les dimanches.

George (*deſſervant le plat à ſoupe.*) Maintenant, paſſons au ragoût.

La Terreur. (*à Marcel.*) Vous n'avez pas d'aſſiete, bon pere?

Genevieve. Oh, ne vous inquiétez pas, nous mangerons dans la même.

La Terreur. Tenez, voici la mienne.

Marcel. Non, non; que faites-vous? Et où mangeriez-vous donc?

La Terreur. Oh! je ſaurai bien m'en faire une. (*Il coupe un long morceau de pain, le retourne, & met la viande deſſus.*) Voyez-vous?

George (*en fait de même.*) S'il nous falloit attendre des aſſiettes pour nos repas! . . .

La Terreur. (*à Fluet qui le conſidere avec ſurpriſe.*) Cela vous étonne? Vous verrez bien autre choſe. Il faut voir un ſoldat dormir ſur une pierre, les poings fermés.

George. Pourquoi ne mangez-vous pas, mon pere?

Marcel. Ah!

La Terreur. Qu'avez-vous donc à ſoupirer ?

Marcel. C'eſt que ce ſeroit à moi de régaler [illegible]. Il & je n'ai pas même un morceau [illegible] une autre. Cela faut que je le-

La Terreur. Bon ! il n'y faut pas penſer.

Genevieve. Lorſque les enfans retournent chez leurs peres, c'eſt pour en recevoir des bienfaits ; & toi, quand tu viens nous retrouver après dix ans, c'eſt pour nous voir à ta charge & à celle de tes amis.

George. Ma mere, ne vous faites pas ces reproches, ou je ne pourrai plus rien manger.

La Terreur. Attends, camarade, j'y ſais un remede. (*Il prend une taſſe, & boit ; il la remplit de nouveau, & la préſente à Marcel.*) Vous pouvez en boir en sûreté. Allons, bon papa, enſuite vous, la mere, & puis votre fils. Ne penſez plus au chagrin ; ne ſongeons qu'à nous goberger. Eh bien donc ? Lampez-moi ce nectar. Je ſouhaite que vous le trouviez auſſi bon que moi.

Marcel. Ma femme, joins ton cœur au mien. Que Dieu donne mille joies à notre bienfaiteur ! (*Il boit.*)

Genevieve. Et qu'il donne à notre fils, dans ſa vieilleſſe, des jours plus heureux que les nôtres ! (*Elle laiſſe tomber quelques larmes.*)

La Terreur. (*lui verſant à boire.*) Que ſignifie cela de pleurer ? Vous allez gâter tout notre regal.

Genevieve. (*après avoir bu, donne la taſſe à George.*) Tiens, mon fils. (*à la Terreur.*) Que Dieu vous paie ce vin ! il m'a tout réjoui le cœur.

La Terreur. Bon ; j'en ſuis bien-aiſe. Mangez-encore un morceau, vous le trouverez cent fois meilleur après. (*Il verſe à boire à George.*)

George (*à la Terreur.*) Camarade, juſqu'à ma revanche En attendant, je te remercie de tout le bien que tu fais aujourd'hui à mes parens.

La Terreur. Palſambleu, vous m'allez donner de l'orgueil. Vous buvez tous à moi, comme ſi j'avois gagné une bataille.

Marcel. Vous le méritez bien auſſi. Vous n'avez rien de trop ; &, par amitié pour mon fils, vous nous ſervez un ſi bon repas !

Gene-

remercie... Un hypocrite ne peut faire moins que de cœur, auſſi vrai qu'il y a... nous, c'eſt du fond du pauvres.

La Terreur. Oh je le crois, je le crois. Mais qu'ai-je donc fait de ſi merveilleux ? Ah ! ſi je pouvois vous tirer entierement de peine, voilà ce qui me rendroit fier. Mais pour cette bagatelle, qu'il n'en ſoit plus queſtion, je vous prie. (*Il verſe à boire à Fluet.*) Tenez, je gage que vous n'avez jamais trouvé le vin ſi bon de toute votre vie.

Fluet (*après avoir bu.*) Oui, pas mauvais.

La Terreur. Vous en parlez bien froidement, Monſieur le Cadet. Que direz-vous, après cela, de ma caſſerole ? Il m'a ſemblé voir cependant que vous y avez fait honneur.

Fluet. Je n'imaginois pas y trouver tant de goût.

La Terreur. J'en étois sûr. Nous verrons, quand ce ſera votre tour, ſi vous ſerez vous en tirer auſſi bien.

Fluet. Oui da ! vous penſez que j'irai vous faire la cuiſine ?

La Terreur. Pourquoi non ? Je la fais bien, moi. Je vous prendrai à mon école.

Fluet. Eſt-ce que c'eſt du métier d'un ſoldat ?

La Terreur. Comme s'il étoit rien qui n'en fût ? Il faut qu'un ſoldat ſoit tout au monde, Cuiſinier, Tailleur, Médecin, Forgeron ; tout enfin.

(*On entend frapper à la porte.*)

Genevieve. O mon Dieu ! qui eſt-ce donc qui nous arrive encore ?

George. Ne craignez rien, ma mere, c'eſt qu'on vient faire la viſite.

SCENE II.

Marcel, Genevieve, George, Fluet, La Terreur, un Capitaine, un Fourrier.

Le Fourrier (avec des tablettes à la main.) Combien êtes vous ici ?

George (en ſe levant.) Trois.

(*Tout le monde ſe leve.*)

Le

Le Capitaine. C'eſt bon. Reſtez aſſis, enfans, reſtez aſſis. Et vous auſſi, bonnes gens, remettez vous. Point de cérémonies. Je ſuis charmé du calme & de la cordialité qui regnent dans votre maiſon. Avez-vous des plaintes à faire contre vos ſoldats ?

Marcel. Oh non ! Monſieur, pourvu qu'ils n'en aient pas contre nous.

Le Capitaine (*à George.*) Etes vous content de vos hôtes ?

George. Mon Capitaine, je ſuis chez mon pere : c'eſt à mes camarades de répondre.

La Terreur. Nous avons tout ce qu'il nous faut.

Le Capitaine (*ſe tournant vers Marcel.*) Quoi ! c'eſt votre fils ? Vous avez là un ſi bon ſujet, que vous devez être auſſi un honnête homme.

Marcel. Hélas, Monſieur ! c'eſt toute ma richeſſe.

Le Capitaine. N'avez-vous pas de la ſatisfaction de votre fils ?

Marcel. Oh ! ſi ſes Supérieurs pouvoient en être auſſi contens !

Genevieve. Il a toujours été près de nous un brave garçon. Il nous a obéi au moindre ſigne : & celui, qui eſt ſoumis à ſes parens, doit l'être auſſi à ſes Superieurs.

Le Capitaine. Je puis vous le dire, il eſt aimé de tout le régiment. Ses officiers l'eſtiment, & ſes camarades donneroient leur vie pour lui. C'eſt la premiere fois qu'il entend ſon éloge de ma bouche ; mais je ne puis le taire dans une pareille occaſion. Le bon témoignage qu'on rend d'un enfant eſt la plus grande récompenſe des peres ; & la joie des peres eſt pour les enfans l'encouragement le plus fort à perſiſter dans le bien. (*Il regarde autour de lui.*) Je crois que votre ſituation n'eſt pas des plus heureuſes ; mais vous êtes riches dans votre fils. Il fait honte à ceux dont l'éducation a ruiné leurs familles. Vous n'avez pas encore goûté tout la joie qu'il peut vous donner. Si vous vivez de longues années, il ſera le ſoutien de votre vieilleſſe.

George. Je vous remercie, mon Capitaine, de m'avoir réſerve cette louange pour l'oreille de mes parens. Je me comporterai de maniere qu'ils n'auront jamais rien à perdre de la joie que vous leur cauſez.

Le Capitaine. Vous n'avez qu'à vous conduire comme vous avez fait juſqu'à ce jour.

Marcel.

Marcel. Oh Monſieur! le cœur me fond de plaiſir.

Genevieve. Je ſerois encore bien plus heureuſe, ſi vous le laiſſez auprès de nous. Ne pourriez-vous pas arranger cela, Monſieur le Capitaine?

Marcel. Que demandes-tu là, ma femme? Veux-tu qu'il meure de faim à notre côté? (*En montrant la Terreur au Capitaine.*) C'eſt Monſieur qui a bien voulu payer ce repas, autrement nous n'aurions trouvé rien ſur notre table. La mauvaiſe récolte nous a entierement ruinés. Et puis Monſeigneur le Comte. . . .

Le Capitaine. C'eſt un homme ſans cœur; je le connois. Il ſe livre aux plus affreuſes débauches dans la capitale; & il laiſſe ſes vaſſaux mourir de faim. Je n'ai trouvé nulle part tant de miſere que dans ſes terres. Les gens les plus riches (& c'eſt beaucoup dire) blâment ſon inſenſiblité. Conſolez-vous, bons vieillards, vous trouverez bientôt des reſſources, & l'on vous eſtimera plus que lui. Tenez, voici quelques légers ſecours. (*Il jette une piece d'or ſur la table.*) Plût à Dieu que j'euſſe tout l'argent qu'il prodigue à ſes vices; je ferois mon bonheur de vous enrichir. Mais je ne vis que de ma paye, & je ne puis rien faire de mieux pour vous. George, voilà ce que tu as mérité à tes parens par ta bonne conduite. Retenez bien cela, Monſieur le Cadet. C'eſt le plus beau compliment qu'on puiſſe faire à un homme.

George. Ah, mon Capitaine, ſi vous ſaviez de quel prix ce préſent eſt pour nous dans le moment! Non, de toute ma vie, je ne pourrai m'acquitter envers vous.

Marcel. Il n'eſt que Dieu qui puiſſe vous en payer.

Genevieve. Qu'il vous accorde une longue vie! Quand j'aurois dix enfans, je vous les donnerois tous avec joie.

Le Capitaine. Bone femme! vous me rendez bien largement ce que je fais pour vous. Un enfant eſt d'un prix ineſtimable aux yeux de ſa mere, & vous m'en donneriez dix! Si votre indigne Seigneur pouvoit connoître la volupté de la bienfaiſance, combien il pourroit rendre ſes plaiſirs dignes d'envie! Mais j'interromps votre dîner. Continuez, je vous prie. Adieu; je vous verrai encore avant de partir. (*Il ſort.*)

Le Fourrier (*à Fluet.*) La garde va bientôt ſe relever. Tenez-vous prêt. (*Il ſort.*)

SCENE

SCENE III.

Marcel, Genevieve, George, Fluet, La Terreur.

(Tous demeurent pendant quelque tems penſifs & immobiles, excepté Fluet qui continue de manger.)

La Ter. (*ſe verſant à boire.*) Vive notre Capitaine!

George. Oh ou, qu'il vive! C'eſt lui qui nous ſauve de la mort.

Marcel. (*joignant les mains, & les laiſſant tomber de ſurpriſe.*) Il ne m'avoit jamais vu, & il me donne la premiere fois une pièce d'or! Qui auroit attendu cela d'un étranger, quand ceux qui nous connoiſſent ſont ſi impitoyables?

Genev. On le diroit un prince. (*Elle regarde la piece d'or qui eſt ſur la table.*) Combien cela peut-il valoir, mon ami? Il faut qu'il y en ait pour bien de l'argent!

Marcel. (*en la ſerrant dans ſes mains.*) Bon Dieu! aurois-je pu croire que je me ſerois jamais vu tant de bien dans une ſeule piece? T'y connois-tu, mon fils?

George. Non; elle eſt trop grande pour que j'en ſache la valeur.

La Ter. Elle doit valoir plus d'un louis; mais je ne ſais pas au juſte.

Fluet (*au premier coup-d'œil qu'il y jette.*) C'eſt un louis double. Le peuple ne connoit pas cela.

La Ter. Nous ne ſommes pas nés au milieu de l'or comme vous. Cela vaut donc ſeize écus?

Genev. Seize écus! Oh mon cher homme! la moitié de notre dette! Pourvu que le Bailli s'en contente en attendant!

Marcel. J'eſpere qu'avec cet à compte il nous donnera du repit.

Genev. Crois-tu? O mon Dieu! je ſerois bien contente de ne manger que du pain juſqu'à la moiſſon, ſi nous pouvions garder notre cabane.

George. Ne vous embarraſſez pas, ma mere, j'y pourvoirai.

Marcel. Nous craignions tant un logement de ſoldats! & ce ſont des ſoldats qui ſont nos Anges! Que Dieu ſoit loué pour ce repas, & pour les ſecours qu'il nous a envoyés! (*Tous ſe levent.*)

Fluet Il faut que j'aille à la garde maintenant.

La Terreur. Tenez, voilà vos armes. (*Il lui décroche ſa giberne, & le charge de ſon bagage.*) (*Fluet ſort.*) A préſent je vais remettre les choſes comme je les ai trouvées. (*Il veut deſſervir la table.*)

Genevieve. (*lui retenant les bras.*) Oui, ce ſeroit bien à moi de vous laiſſer faire. Repoſez-vous; je vais tout arranger. M'eſt-ce pas aſſez que vous ayez fait la cuiſine?

La Terreur. Non, non, c'eſt encore de mon emploi. Je veux que vous parliez toute votre vie du jour où j'ai été en quartier chez vous.

Marcel (*à la Terreur.*) Mon cher Monſieur, que je boive encore une fois. Je trouverai le vin meilleur que tout-à-l'heure, à préſent que j'ai de l'or dans ma poche.

La Terreur. Buvez, buvez, bon homme. Il n'y a jamais rien à laiſſer dans une bouteille. (*En frappant ſur ſon ventre:*) Ceci eſt notre meilleur buffet. Il faut ſuivre le commandement qui dit de ne pas s'inquiéter du lendemain.

(*George pouſſe la table. La Terreur leve la nappe, & emporte les plats & les aſſiettes dans l'autre chambre.*)

Genevieve. Je ne ſuis plus étonnée que les femmes aiment tant les ſoldats. Il n'y a point de meilleurs maris; ils font toute la beſogne. Il faut que je le ſuive, autrement il ſe mettroit à laver les aſſiettes. (*Prête à ſortir, elle ſe retourne au bruit que fait Thomas en entrant.*) Ah! voici notre frere; voyons s'il reconnoîtra ſon neveu.

SCENE IV.

Marcel, Genevieve, George, Thomas.

Genevieve (*à Thomas.*) Tiens, regarde ce joli garçon. Ne va pas le prendre pour un ſimple ſoldat, au moins. (*A. George.*) Et toi le reconnois-tu? C'eſt ton oncle Thomas.

George

George (*s'avançant vers lui.*) Que je vous embraſſe, mon cher oncle!

Thomas (*étonné.*) Moi, ton oncle? Mais . . . mais . . . . mais oui, c'eſt lui-même. Eh! ſois le bien-venu, mon neveu. (*Il l'embraſſe.*) On n'a pas beſoin de demander comment tu te portes.

George. Je ſouhaite que vous vous portiez auſſi bien que moi.

Genev. Et ſi tu ſavois tout ce qu'en dit ſon Capitaine! Pourquoi ne puis-je reſter ici pour te conter tout cela! Mais il faut que j'aille de l'autre côté; car notre cuiſinier m'arrangeroit toute la maiſon.

SCENE V.

Marcel, Thomas, George.

Thomas. Mon cher neveu, je me réjouis de tout mon cœur de te voir. Cependant tu ne pouvois venir dans un tems plus malheureux. Nous ſommes auſſi pauvres que ſi le pays avoit été mis au pillage.

Marcel. Et notre méchant Bailli qui acheve encore de nous ſucer le peu de ſang qui nous reſte!

George. Il n'a plus de mal à vous faire. Vous pouvez lui payer la moitié de votre dette; & il faudra bien qu'il attende pour le reſte. N'y penſons plus, je vous prie.

Marcel. (*montrant le double-louis à Thomas.*) Tiens, mon frere, vois ce que mon fils m'a procuré.

Thomas. (*à Marcel.*) Que dis-tu? (*A George.*) Eſt-ce de tes épargnes, ou de quelque butin?

George. De l'un ni de l'autre. Mon Capitaine en a fait préſent à mon pere.

Marcel. C'eſt toujours à mon fils que j'en ai l'obligation. Le Capitaine ne me l'a donné qu'à cauſe de ſa bonne conduite.

Thomas. Je m'en réjouis d'autant plus; car, pour épargner, on doit ſe refuſer bien des choſes: &, pour ce qui eſt du butin, nommez-le comme vous voudrez, Meſſieurs les Soldats, c'eſt toujours de vilain argent, qui ne doit jamais profiter.

George. J'ai toujours penſé de même. Je n'ai jamais rapporté rien d'une campagne; mais ceux, qui ont com-

mis pillage ſur pillage, n'en ont pas conſervé plus que moi. Encore ont-ils paſſé la moitié de leur tems en priſon, pour avoir fait la débauche : au lieu qu'il n'y a jamais eu de plainte ſur mon compte.

Thomas. Je le crois, mon ami. Ta famille eſt pleine d'honnêtes gens ; tu ne voudrois pas être tout ſeul un vaurien. Si nous ſommes pauvres, nous avons la paix de Dieu, qui vaut toutes les richeſſes.

Marcel. Auſſi ne demanderois-je plus rien au Seigneur, ſi le Bailli. . . .

Thomas. Doucement. Le voici qui vient.

SCENE VI.

Marcel, Thomas, George, Le Bailli.

Le Bailli. Eh bien, marcel, c'eſt demain le dernier vour de grace. Songe à me payer, ou ta cabane eſt vendue. J'ai déja trouvé des acheteurs.

Marcel. Mon cher Monſieur, je ne puis vous en payer que la moitié. Encore n'aurois-je pu le faire, ſi le Capitaine de mon fils n'étoit venu à mon ſecours. Ayez la bonté d'attendre pour le reſte juſqu'à la moiſſon. Si nous avons une bonne récolte, vous ſavez que je ne ſerai pas content que je n'aie ſatisfai tà ce que je vous dois. Prenez un peu de patience. Si ce n'eſt pas pour moi, que ce ſoit en conſideration de mon fils. Il ſert ſon Prince, & il ne peut m'aider dans mon travail. Voulez-vous qu'il ne trouve pas une ſeule pierre de l'héritage de ſon pere, lorſqu'il ne ſera plus ſoldat ? Conſidérez que cela crie vengeance au Ciel de prendre les pauvres gens par la miſere, pour achever leur ruine.

Le Bailli. Ce n'eſt pas la faute de Monſeigneur, ſi vous êtes miſérables.

Marcel. Il eſt vrai ; mais eſt-ce la nôtre ? Eſt ce pour avoir été pareſſeux ou débauchés ? Qui peut ſe défendre de la rigueur du tems ? Mille autres ne ſont-ils pas comme nous ? S'il y avoit de ma négligence, je n'oſerois dire un ſeul mot. Mais tout cela vient de l'ordre du Ciel. Un homme ne mérite -t-il donc aucune pitié ?

Le Bailli. Bon, voilà comme vous êtes ; plus on fait pour vous, & plus vous demandez. M. le Comte ne

vous

vous a-t-il pas accordé toute une année? Ne vous a-t-il pas généreuſement prêté les ſemailles? Vous n'auriez pu mettre un grain dans la terre ſans lui : & maintenant il eſt impitoyable de vous demander ſes avances! Eſt-il obligé de vous faire des préſens?

Marcel. Ce n'eſt pas ce que nous demandons. Qu'il ait ſeulement la bonté d'attendre que nous puiſſions le payer. Recevez toujours ceci à compte, & parlez pour nous à ſon cœur. Vous attirerez ſur lui & ſur vous les récompenſes d'un Dieu de miſéricorde.

Le Bailli. Oui, je n'ai qu'à lui repréſenter de ſe laiſſer encore conduire par le nez une autre année. C'eſt de quoi je ne m'aviſerai point. Il faut que j'aie toute ma ſomme, ou je vous fais déguerpir.

George. Un peu de comiſération, Monſieur le Bailli, je vous en conjure. Penſez que d'une ſeule parole vous pouvez faire le bonheur de mon pere, ou le rendre tout-à-fait malheureux. Si rien ne reſte impuni dans ce monde, ce n'eſt pas une petite choſe de réduire un honnête homme à la mendicité.

Le Bailli. Occupez vous de votre mouſquet, & non pas de ce que j'ai à faire.

George. Mon mouſquet appartient au Roi, & j'en aurai ſoin ſans votre leçon. Quand le Roi ſeroit devant nous, il ne trouveroit pas mauvais que je parlaſſe pour mes parens ; & cependant, de vous à lui, il y a, je crois, une différence.

Le Bailli. M. le Soldat, vous pouvez avoir fait des campagnes, mais ſouvenez-vous que vous ne parlez pas ici à un Bailli de terre conquiſe.

George. Je n'ai jamais parlé à aucun comme je vous parlerois, connoiſſant votre naturel, ſi je vous trouvois en pays ennemi.

Le Bailli. Vous n'aurez pas cette ſatisfaction.

Thomas. Monſieur le Bailli, excuſez la bruſquerie d'un ſoldat.

Le Bailli. Je ſaurai lui répondre. Taiſez-vous ſeulement. Vous n'êtes pas trop bien vous-même ſur mes papiers.

George. Je le crois. Tous les honnêtes gens ſont dans le même cas auprès de vous.

SCENE VI.

Marcel, Genevieve, Thomas, George, Le Bailli.

Le Bailli. Qu'entendez-vous par-là ?

Marcel. Je vous en prie au nom de Dieu, M. le Bailli.

Genev. Prenez, en attendant, tout ce que nous pouvons vous donner. Nous vendrions notre ſang pour vous payer la ſomme entiere.

Le Bailli. Je le crois bien, ſi vous aimez votre cabane ; car dès demain vous pourrez aller voyager.

Genev. Non, vous n'aurez point cette barbarie. Epargnez notre miſere, je vous en conjure à genoux.

Le Bailli. Toutes vos prieres ſont inutiles.

Genev. N'avez-vous donc pas une goutte de ſang humain dans les veines ? Nous avons travaillé avec honneur pendant une longue vie : & ſur nos vieux jours vous nous rendez mendians ?

Marcel. Nous ne ſommes pas loin de la moiſſon; & ma cabane ne déperira pas juſqu'à ce tems-là.

Le Bailli. Qu'en ſavez-vous ? Elle peut brûler dans l'intervalle.

Marcel. Mais j'aurois toujours payé la moitié.

Le Bailli. Il n'eſt pas en mon pouvoir de mieux faire. Il faut que j'exécute les ordres de Monſeigneur.

George. Monſeigneur ne vous a pas ordonné de ruiner, pour quinze miſérables écus, une famille de ſes vaſſaux. Il vous paie pour faire proſpérer ſes affaires ; & en cela vous ne gagnez pas vos gages. Vous chaſſez les honnêtes gens pour recevoir des vagabonds. Lorſque la terre ne porte pas de fruits, le Seigneur ne peut exiger aucune redevance ; & il eſt de ſon devoir, au contraire, de ſoutenir ſes pauvres payſans. Faites y bien réflexion, vous verrez qu'il ne dépend que de vous d'accommoder les choſes. Rempliſſez, pour la premiere fois, votre devoir, & parlez en faveur de ceux qui vous font vivre. Il n'eſt qu'une maniere de préſenter notre ſituation ; & Monſeigneur donnera ſon conſentement à tout ce que vous ferez d'après votre conſcience.

Le

Le Bailli. Vous ne m'apprendrez pas mon devoir. Je n'ai que faire de vos conſeils ; je vous en préviens.

George. Et vous, ne ſoyez pas ſi groſſier envers moi, je vous en avertis.

Le Bailli. Vous ignorez ce qui peut vous en arriver. Je ſaurai bien vous apprendre à vivre.

George. C'eſt vous qui en avez beſoin, non pas moi.

Le Bailli. Où prenez-vous la hardieſſe de me parler de la ſorte ?

La Ter. (*qui eſt rentré dans le cours de la ſcene.*) Mettez-vous à ſa place. Faut-il qu'il reſte muet devant vous ? Il eſt ſoldat. Un ſoldat ſait toujours ce qu'il doit dire, & mille fois mieux qu'un Bailli. Vous oſez, à ſa barbe, vilipender ſon pere, & vous voulez qu'il ſoit là debout comme une vieille femme qui n'a plus de ſouffle ? Qui ne s'emporteroit pas de voir ruiner ſa famille par la méchanceté d'un homme de votre robe ? On ſait qu'un Bailli ne demande qu'à faire vendre pour gagner ſes frais. Il vous a parlé d'abord avec douceur ; vous avez fait la ſourde oreille. Il n'a plus qu'à vous dire vos vérités.

Le Bailli. C'en eſt trop. (*A Marcel, d'un air furieux.*) Voulez-vous me payer, ou non ? Je vous le demande pour la derniere fois.

Marcel. Je vous ai déja dit que je ne le pouvois pas en entier.

Genev. Nous vous avons offert tout ce que nous poſſédons.

Le Bailli. Tout ou rien. Vous entendrez parler de moi. (*Il veut ſortir.*)

George. (*le retenant.*) Faites-y bien attention encore. Il vous en coûteroit cher. Je puis donner un placet au Roi. Je lui parlerai de la ſituation de mon pere, & de votre dureté. Il a ſes droits ſur les vaſſaux avant le Seigneur ; & il ne permettra pas qu'ils ſoient maltraités injuſtement.

Le Bailli. Le Roi n'a rien à voir dans nos affaires. Votre pere doit à Monſeigneur ; & Monſeigneur veut être payé.

George. Que dites-vous ? Le Roi n'eſt-il pas le Maître ? & Monſeigneur n'eſt-il pas ſon ſujet ? Sachez que mon pere vaut mieux que lui à ſes yeux. Il travaille, & votre Comte ne fait rien. Le Roi ne peut ſouffrir les gens

oiſifs, parce qu'il ſait s'occuper lui-même. Il ſaura mettre un frein aux méchans.

Le Bailli. C'eſt ce que nous verrons : mais, en attendant, je fais vendre la cabane & la terre. Vous me connoiſſez bien pour m'effrayer de vos folles menaces ! Oui, le Roi va s'amuſer à écouter un homme comme vous !

George. Pourquoi non ? Il écoute tout le monde ; & ſi nous étions tous deux en ſa préſence, je ſuis ſûr qu'il m'entendroit le premier.

Le Bailli. Il vous ſied vraiment de me comparer à un drôle de votre eſpece !

George (*lui donnant un ſoufflet.*) Vous avez dit cela à un ſoldat, & non à un payſan. Sors d'ici vieux ſcélerat. J'ai regret à toutes les paroles que j'ai pu te dire. Il falloit commencer par où j'ai fini.

(*Il le pouſſe avec violence hors de la cabane.*)

Le Bailli (*en ſortant.*) O mille vengeances !

SCENE VIII.

Marcel, Genevieve, Thomas, George, La Terreur.

Genev. Mon fils, mon cher fils, qu'as tu fait ?

Marcel. Nous ſommes perdus.

George. Ne vous inquietez pas ; vos affaires n'en ſont pas empirées d'un fétu. Quand nous l'aurions prié tout un ſiecle, avec des ruiſſeaux de larmes, il n'auroit pas démordu de ſon opiniâtreté. Il a l'ame d'un démon dans le corps. C'eſt la premiere fois que j'ai frappé un homme ; mais jamais homme ne m'avoit donné le nom d'un drôle. Serois-je un ſoldat, ſi je l'avois ſouffert ?

La Ter. Si tu ne lui avois pas donné ce ſoufflet, tu en allois recevoir un de moi.

Marcel. Qui ſait ce qu'il va nous en coûter ?

George. Quoi ! pour m'être vengé d'une inſulte ?

Genevieve. Sûrement, mon fils, avec tout cela, c'eſt un Bailli.

La Ter. Bah ! ce n'eſt pas le premier Bailli ſoufflété par des ſoldats. Je crois que c'eſt un effet de ſympathie, qu'un ſoldat ne peut voir un fripon ſans lui donner ſur les oreilles.

Genev.

Genev. Je ne puis croire qu'il ne ſe fût laiſſé à la fin attendrir.

George. Non, ma mere, jamais.

Genev. (*à Marcel.*) Qu'en penſes-tu, mon ami? Ne faudroit-il pas le ſuivre?

George. Ce ſeroit inutile, j'en ſuis ſûr. Vous allez vous expoſer encore à des duretés.

Marcel. Cela peut être; mais au moins je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Viens, ma femme.

George. Reſtez ici, je vous en conjure. Vous perdriez vos pas & vos paroles.

Genev. Non, mon fils, laiſſe nous aller. Cela ne gâtera rien.

George. Eh bien, faites comme vous l'entendez. Si vous reveniez contens, j'irois baiſer ſes pieds; mais vous allez voir combien je voudrois m'être trompé!

Marcel. Viens, ma femme, eſſayons ce dernier moyen. S'il ne réuſſit pas, que la volonté de Dieu s'accompliſſe!

Genev. Puiſque Dieu nous laiſſe la vie, il ne nous laiſſera pas mourir de faim. (*Elle ſort avec Marcel.*)

La Ter. Ta mere eſt une femme qui a ſes conſolations toutes prêtes. Je vais voir, de mon côte, ce qu'il y a a faire avec nos camarades. (*Il ſort.*)

SCENE IX.

Thomas, George.

George. O Dieu! n'aurois-je fait qu'enfoncer mes parens plus avant dans la peine! Si je pouvois, au prix de mon ſang, les ſecourir!

Thomas. C'eſt de l'argent qu'il leur faudroit, & tu n'en as pas à leur donner, ni moi non plus. Il ne tenoit cependant qu'à eux d'en avoir la ſemaine derniere; mais ils n'en ont pas voulu, & ils ont bien fait. C'eſt une choſe affreuſe de tremper ſes mains dans le ſang de ſon ſemblable!

George. Et comment donc, mon oncle?

Thomas. Ils trouverent un déſerteur couché ſur le ventre dans un foſſé. Ils firent ſemblant de ne pas le voir. Ils auroient pourtant gagné vingt écus à l'aller dénoncer au Bailli.

George. Que dites-vous ?

Thomas. Le forgeron du village ne fut pas ſi ſcrupuleux ; & il gagna la récompenſe.

George (*avec un mouvement de joie*) O mon oncle ! je puis ſauver mon pere ; mais il me faut votre ſecours. Puis-je compter ſur vous ?

Thomas. En tout, mon ami. Que faut-il faire ?

George. Agir, & garder un ſecret. Me le promettez-vous ?

Thomas. Cela n'eſt pas difficile.

George. Mais ſavez-vous tenir votre parole ?

Thomas. Comme tu me parles !

George. Quelque choſe qui puiſſe en arriver ?

Thomas. Pourvu qu'il n'y ait pas de mal, s'entend.

George. Perſonne n'aura à s'en plaindre.

Thomas. Eh bien, tu n'as qu'à parler.

George. Ecoutez-moi donc. . . . Mais ſi vous alliez me trahir ?

Thomas. Il faut que ce ſoit une choſe bien extraordinaire.

George. Cela peut-être ; mais il n'y a rien de mal pour vous.

Thomas. Qu'eſt-ce donc enfin ?

George. Je déſerte ce ſoir ; vous irez me déclarer : il vous en reviendra vingt écus ; & je paie la dette de mon pere.

Thomas. Et il n'y a Pas de mal, me diſois-tu ? Fou que tu es ! J'irai te conduire au gibet, moi, ton oncle !

George. Que parlez-vous de gibet ? Un ſoldat n'eſt jamais punis de mort la premiere fois qu'il déſerte, à moins qu'il n'ait quitté ſon poſte ou fait un complot.

Thomas. Oui, mais il paſſe par les verges, juſqu'à reſter ſur la place.

George. Je n'ai pas à le craindre. Je ſuis aimé dans le Régiment : mes camarades ſauront me ménager.

Thomas. Non, mon ami, cela ne peut pas être. Ne tromperions-nous pas le Roi ?

George (*en pleurant.*) Le Roi ? Ah ! il ne ſauroit m'en vouloir. S'il connoiſſoit ma ſituation, il viendroit me porter l'argent lui-même.

Thomas. Mais ſi ton pere le ſavoit ! . . .

George. D'où le ſauroit-il, ſi nous gardons notre ſecret à nous deux ? Je ne mourrai pas pour cela. J'ai ſi ſouvent

vent hazardé ma vie pour le Roi ; je puis bien la hazarder pour mon pere qui me l'a donnée. Songez qu'il eſt votre frere, & que nous le ſauvons de la mendicité, peut-être de la mort.

Thomas. C'eſt le diable qui m'a retunu ici ; je ne ſais quel parti prendre.

George. Vous m'avez donné votre parole, voulez-vous la fauſſer ? Je déſerterai toujours dans mon déſeſpoir, & mon pere n'y gagnera rien. Ne me refuſez pas, ou vous n'avez jamais aimé votre famille.

Thomas. Tu me tiens le couteau ſur la gorge, comme un aſſaſſin. (*Il reſte en ſuſpens.*)

George. Décidez vous tout de ſuite, le tems preſſe.

Thomas. Mais ſi tu me trompois ! ſi tu allois mourir !

George. Il n'y a pas à le craindre. Je ſais ſouffrir A chaque coup, je penſerai à mon pere, & je ſupporterai la douleur.

Thomas. Eh bien, je fais ce que tu veux. Mais s'il en arrive autrement. . . .

George. Que voulez-vous qu'il en arrive ? Embraſſons-nous, & gardez moi le ſecret. On fera l'appel ce ſoir à ſix heures. Si je ne m'y trouve pas, je ſerai tenu pour déſerteur. Vous me conduirez alors au Colonel, & vous direz que vous m'avez ſurpris, fuyant dans la forêt.

Thomas. C'eſt la premiere tromperie que j'aurai faite de ma vie.

George. Ne vous la reprochez pas, mon oncle ; elle nous vaudra à tous deux des bénédictions. Embraſſons-nous encore, & allons rejoindre mon pere. Mais, je vous en conjure, ne laiſſez rien remarquer. S'il peut y avoir quelque mal, Dieu me le pardonnera ſans doute. Que ne doit pas ſupporter un bon fils pour ſauver ſes parens ? (*Ils ſortent.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(La ſcene ſe paſſe dans la priſon du château.)

SCENE I.

Braſcroiſé, ſoldat, & le Prévôt du régiment.

(On entend dans le lointain un bruit de muſique militaire.)

Braſcroiſé (ſe réveillant.)

QUE le diable emporte ces maudits tambours ! Je me ſuis fait mettre au cachot pour dormir à mon aiſe ; & voilà une aubade qui vient me réveiller. (*Il prête l'oreille.*) Mais quoi ! n'eſt-ce pas une exécution ?

Le Prevôt. Tu ne ſais donc pas le malheur du pauvre George ?

Braſc. De George, dis-tu ? Cela n'eſt pas poſſible.

Le Prévôt. Cela n'eſt pourtant que trop vrai. Il a déſerté hier au ſoir.

Braſc. Lui ? le plus brave ſoldat de la Compagnie. Il y a long-tems que je ne fais que paſſer & repaſſer le guichet, je ne l'ai jamais vu une ſeule fois en priſon

Le Prévôt. Il n'eſt perſonne qui ne ſoit étonné de cette aventure. Quand on l'a rapportée au Colonel, il n'a jamais voulu le croire. Tout le régiment en eſt reſté confondu. Les Grenadiers ſont allés demander ſa grace au Conſeil de guerre ; mais il l'a refuſée pour l'exemple. On n'a pu obtenir qu'une modération de la peine ; & il en ſera quitte pour faire un tour par les verges. Cela doit être fini à préſent. (*On frappe à la porte.*)

Le

Le Prévôt. Qui eſt là ?

La Ter. (*du dehors*) Ami ! la Terreur !

(*Le Prévôt ouvre la porte. La Terreur entre en ſanglottant.*)

SCENE II.

Le Prévôt, Braſcroiſé, La Terreur.

La Terreur. O bonté divine ! mon pauvre George !

Le Prévôt. Eh bien ! comment ſe trouve-t-il ?

La Terreur. Il a ſupporté ſes ſouffrances en héros. Il ne lui eſt pas échappé un ſeul cri, une ſeule plainte. Ah ! ſi j'avois pu lui ſauver la moitié du ſupplice ! ſur ma vie, je l'aurois fait d'un grand cœur. Le voici qui vient.

SCENE III.

Le Prévôt, Braſcroiſé, La Terreur, George, un Sergent, qui le conduit.

George (*ſur le ſeuil de la porte, levant les yeux & les mains vers le ciel.* Dieu ſoit loué ! Tout eſt fini, & mon pere eſt ſauve.

Le Sergent (*à part, dans la ſurpriſe où le jettent ces paroles.*) Que veut-il dire par-là ?

La Ter. (*ſe précipitant au cou de George, & le baignant de ſes larmes.*) O mon ami ! que je te plains !

George. Ne pleure pas, camarade ! je ſuis plus heureux que tu ne penſes.

Le Sergent. Voulez-vous un Chirurgien ?

George. Non, mon Sergent, cela n'eſt pas néceſſaire.

Le Sergent (*à part, en branlant la tête.*) Il faut que j'aille inſtruire de tout ceci mon Capitaine. (*Il ſort.*)

La Ter. (*préſentant à George un verre d'eau-de-vie.*) Tiens, camarade, voilà pour te reſtaurer.

George (*en lui ſerrant la main.*) Je te remercie.

(*Il boit.*)

La

La Terreur. Mais, dis-moi donc, quelle folie t'a paſſé par la tête ?

George. J'ai du regret de te le cacher ; mais je ne puis te le dire. Il faut que mon ſecret meure dans mon cœur.

SCENE IV.

Le Prévôt, Braſcroiſé, La Terreur, George, Thomas.

Thomas (*à George.*) Te voilà bien ſatisfait, n'eſt-il pas vrai, de la vilaine action que tu m'as fait commettre ? George, c'eſt indigne à toi.

La Terreur. Doucement, doucement, ne le tourmentez pas ; il a beſoin de repos. Un homme n'eſt pas toujours le même !

Thomas. Je ne le ſais que trop. Je ne conçois plus rien à lui ni à moi.

George. Mon oncle, modérez-vous, je vous prie. (*Bas*) Vous allez détruire tout notre ouvrage.

Thomas. Oh ! il n'en faut plus parler. Tout eſt perdu.

George (*étonné.*) Comment donc ? (*Aux ſoldats.*) Eloignez-vous un peu, mes amis, je vous en conjure.

Thomas. Ton pere ne veut plus me voir pour t'avoir dénoncé, & en avoir reçu de l'argent. Quand j'ai voulu le forcer de le prendre, il l'a rejetté avec horreur, en s'écriant : Que Dieu m'en préſerve ! A chaque denier je vois prendre une goutte du ſang de mon fils. Que veux tu maintenant que je faſſe ? Je ſuis furieux contre toi. Tout le village va me déteſter, on croira que c'eſt le démon de l'avarice qui me poſſede. Il n'y aura pas d'enfant qui ne me jette la pierre.

George. Soyez tranquille, mon oncle, tout s'arrangera : le plus difficile eſt paſſé. Faites ſeulement que mon pere vienne me voir.

Thomas. Comment veux-tu que je l'aborde à préſent ? Mais quoi ! le voici qui vient avec ta mere.

SCENE V.

Le Prévôt, Braſcroiſé, La Terreur, George, Thomas, Marcel, Genevieve.

Genev. (*aux ſoldats.*) Où eſt-il, Meſſieurs, je veux voir mon fils.

La Ter. Paſſez, bonne mere, paſſez.

Genev. (*courant à George.*) O mon cher fils, qu'as-tu fait ? Comment as-tu pu nous donner cette douleur ?

Marcel (*d'un air ſévere.*) Te voilà, malheureux ! Toute la joie que tu m'avois donnée, tu la tournes toi-même en amertume. Tu faiſois la gloire de tes parens, tu en fais la honte aujourd'hui. Je ſuis venu te voir pour la derniere fois.

George. Mon pere, pardonnez-moi, je vous prie. J'ai ſubi ma peine.

Marcel. Tu l'as ſubie pour ta trahiſon envers ton Roi, mais non pour ton crime envers nous, que tu déſhonores dans notre vieilleſſe. Après ſoixante années de probité, je croyois mourir dans l'honneur : & c'eſt toi qui me couvre d'infamie. Mais non, nous ne tenons plus l'un à l'autre : je te renonce pour mon fils.

George. Mon pere, vous êtes trop cruel envers moi. Je ne mérite pas votre malédiction. Dieu m'en eſt témoin. Je ne ſuis pas indigne de vous.

Thomas (*à part.*) Quel martyre de ne pouvoir parler !

(*Marcel s'éloigne.*)

George (*le ſuivant.*) Mon pere, vous me quittez ſans que je vous embraſſe. Oh, reſtez encore un moment ! (*A Genev.*) Et vous, ma mere, ſerez-vous auſſi dure envers moi ?

Genev. O mon fils ! que puis-je faire ?

Marcel. Ne le nomme pas ton fils, il ne l'eſt plus.

Genev. Mon homme, pardonnez-lui ; c'eſt toujours notre enfant.

Thomas. Oui, mon frere, laiſſe-toi toucher par ſon déſeſpoir.

Marcel. Tais-toi, tu ne vaux pas mieux que lui, toi qui vends, à prix d'or, le ſang de ta famille. Ne me nomme

nomme pas plus ſon frere que lui ſon pere. Je ne vous ſuis plus rien.

Genev. (qui, pendant cet intervalle, s'eſt entretenue avec George.) Mon homme, il me fait de bonnes promeſſes ; ne nous arrache pas le cœur à tous deux. Mon enfant eſt la ſeule choſe qui me reſte ; & je ne pourrois pas l'aimer ! je ne pourrois plus te parler de lui ! Veux-tu que je meure à tes yeux ?

Marcel. Tais-toi, femme, & ſuis-moi. (*Il veut ſortir.*)

La Ter. (*le retenant.*) Bon homme, c'en eſt aſſez. Vous avez bien fait de décharger votre colere : mais, puiſque le Roi le reprend, ne le reprendrez-vous pas auſſi ? Donnez, donnez-lui votre main. Croyez-vous que je lui reſterois attaché, s'il ne le meritoit pas ?

Le Prévôt. Vieillard, vous êtes un brave homme. Si tous les hommes tenoient ainſi leurs enfans en reſpect, je n'aurois pas tant de beſogne. Mais ſouffrez que je vous prie auſſi pour votre fils.

Genev. Vois-tu, mon ami ? Comme ces Meſſieurs diſent, ils ne lui reſteroient pas attachés, s'il ne le méritoit pas ; ne ſois pas plus impitoyable envers lui que des étrangers.

(*Genev. & la Ter. prennent Marcel par la main, & veulent l'entrainer vers ſon fils.*)

SCENE VI.

Le Prévôt, Braſcroiſé, La Terreur, George, Marcel, Genevieve, Thomas, Le Capitaine, Le Sergent, Fluet.

Marcel. Attendez, je veux d'abord parler à ſon Capitaine. (*Au Capitaine.*) Ah, Monſieur ! n'avez-vous pas de regret d'avoir hier donné tant de louanges à mon vaurien de fils ? Il me porte ſous terre par ce coup là.

Le Capitaine. Il avoit mérité ce que je lui diſois de flatteur. Véritablement je n'aurois pas imaginé que mes éloges euſſent produit un ſi mauvais effet. (*A George.*) Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ? Tu dois avoir eu quelque motif extraordinaire. Ouvre-moi ton cœur, quelque choſe qu'il en ſoit. Tu as ſubi ta peine, & il ne t'en arrivera rien de plus fâcheux.

George.

George. Mon Capitaine, ne me retirez pas vos bontés, je vous prie. Je chercherai à m'en rendre plus digne.

Le Capitaine. A condition que tu me diſes la vérité. Car, que tu aies déſerté par la crainte des ſuites de ton affaire avec le Bailli, ni moi, ni perſonne, ne pourrons le croire.

George. Il n'y a pourtant pas d'autre raiſon, mon Capitaine. Vous ſavez que je n'ai jamais eu de querelle ; & la moindre faute paroit toujours énorme, lorſqu'on n'a pas l'habitude d'en commettre. J'en étois ſi troublé, que j'ai perdu toute réflexion. Et puis la ſituation déplorable de mon pere achevoit d'égarer mes eſprits.

Le Capitaine. Que ſignifioient donc ces paroles ? Dieu ſoit loué, tout eſt fini, & mon pere eſt ſauvé.

(George paroit ſaiſi d'étonnement, ainſi que Marcel & Genevieve.

Marcel. Eſt-ce qu'il diſoit cela ? Dieu me le pardonne, le diable aura tourné ſa tête.

George (*en ſoupirant.*) Je ne me ſouviens pas de l'avoir dit.

Le Sergent. Moi, je me ſouviens de vous l'avoir entendu dire, en entrant ici.

George. Celà peut m'être échappé dans la douleur, ſans ſavoir ce que je penſois.

Le Capitaine. Il faut pourtant que ces paroles aient eu quelque ſignification.

George (*dans un plus grand embarras.*) Je ne ſais que vous dire.

Le Capitaine (*lui prenant la main d'un air d'amitié.*) George, ne cherche pas à m'en impoſer. Cette déſertion a une autre cauſe que ta querelle. Je ſuis offenſé de ta diſſimulation, & tu perds toute ma confiance. N'eſt-il pas vrai ? c'eſt pour ton pere. . . .

George (avec vivacité.) Que dites-vous, Monſieur ? Ah ! gardez-vous de croire. . . .

Le Capitaine. Tu ne vaux pas la peine que je m'inquiete de ton ſort. Je ne veux pas en ſavoir davantage. Tu m'es plus indifférent que le dernier des hommes. Tu ne ſais peut-être pas ce que tu perds à me taire la vérité.

Thomas. Il faut que je la diſe, moi.

George (*l'interrompant.*) Mon oncle, qu'allez-vous faire ? Voulez-vous nous rendre encore plus malheureux ?

Thomas.

Thomas (*au Capitaine.*) Je puis vous expliquer la choſe ; mais je crains que le mal n'en devienne plus grand.

Le Capitaine. Je t'en donne ma promeſſe ; tu n'as rien à craindre.

Thomas. Eh bien ! c'eſt à cauſe de ſes parens qu'il a déſerté. Il a ſu m'engager, par de belles paroles, à l'aller dénoncer, & recevoir vingt-quatre écus, pour que ſon pere les employât à payer ſes dettes. Mais celui-ci ne veut entendre parler ni de l'argent, ni de ſon fils. Débarraſſez-moi, Monſieur, de cet argent, que je ne puis garder, & tâchez que mon frere profite au moins de ce que ce brave enfant a voulu faire pour lui. La choſe s'eſt paſſée comme je la raconte.

(*Tout le monde paroît frappé de ſurpriſe.*)

Le Capitaine. Eh bien ! George !

George (*verſant un torrent de larmes.*) Vous ſavez tout, mon Capitaine. Croyez pourtant qu'il n'y a que le ſalut de mon pere qui pût me faire réſoudre à paſſer pour un mauvais ſujet. J'ai mépriſé la douleur, parce que j'eſperois le ſauver. Mais à préſent que tout eſt découvert, & que mon eſpérance eſt perdue, je ſouffre bien plus cruellement.

Marcel (*ſe jettant au cou de George.*) Quoi, mon fils ! voilà ce que tu faiſois pour moi ?

Genev. (*ſe précipitant dans ſes bras.*) Oui, nous pouvons maintenant l'embraſſer ; nous pouvons le preſſer ſur notre ſein. Mon cœur me le diſoit bien, qu'il étoit innocent.

Le Capitaine (*lui prenant la main.*) O mon ami ! quelle tendreſſe & quelle fermeté ! Tu es à mes yeux un grand homme. Cependant ton amour pour ton pere t'a emporté trop loin. C'eſt toujours un artifice blâmable.

Marcel. Sûrement, ſûrement. Dieu me préſerve d'en toucher ſeulement un denier.

George. (*à Thomas.*) Voyez-vous, mon oncle, avec votre bavardage ! Que me revient-il maintenant de ce que j'ai fait ?

Thomas. Oui, voilà : c'eſt moi qui ſuis maintenant le coupable. Mais (*en montrant le Capitaine*) Monſieur, ne ſera pas un menteur. Vous avez entendu qu'il m'a promis. . . .

Le Capitaine. (*A Thomas.*) Donne l'argent à ton frere. (*A Marcel.*) Prends-le, mon ami : ton fils l'a bien mérité. J'aurai ſoin que tu n'aies pas à le rendre. Une faute extraordinarie demande un traitement hors des regles communes.

Marcel. Moi, Monſieur ? Je ne le prendrai jamais.

Le Capitaine. Je le veux ; il le faut. (*On entend des cris au-dehors.*) Mais qu'eſt-ce donc ?

Fluet. J'entends crier : Le Roi ! le Roi !

Le Capitaine. Il vient ! Dieu ſoit béni ! réjouiſſez-vous. Je vais, s'il eſt poſſible, faire parvenir l'aventure à ſon oreille. (*A George.*) Tu as manqué à ton devoir comme ſoldat ; mais tu l'as trop bien rempli comme fils, pour qu'il n'en ſoit pas touché. Il le ſera certainement. Je ſors. Attendez-moi.

SCENE VII.

Le Prévôt, Braſcroiſé, La Terreur, George, Marcel, Genevieve, Thomas, Fluet.

Marcel. Vois-tu ? Le Roi eſt ſi bon, & j'aiderois à le tromper ! Non, jamais.

George. Mon pere, accordez-moi cette grace, que j'aie réuſſi à finir vos malheurs. Vous n'avez plus à vous inquiéter de rein.

La Ter. Oui, bon homme, faites ce que dit votre fils. Il peut bien vous demander quelque choſe à ſon tour. Il en guérira plus vîte, de vous ſavoir à votre aiſe. Vous devez auſſi penſer qu'après votre mort votre cabane doit lui revenir.

Marcel. Eh bien ! je la conſerverai pour pouvoir la lui laiſſer en mourant. Viens, mon fils, pardonne moi de t'avoir maltraité Dieu m'eſt témoin combien je ſouffrois de te voir un mauvais ſujet. Et c'eſt lorſque je t'accuſois que tu rempliſſois au-delà de tes devoirs envers moi ! Comment pourrai-je te récompenſer de ton amour, dans le peu de tems qui me reſte à vivre ?

George. Aimez-moi toujours comme vous l'avez fait.

Genev. Oh ! mille fois plus, mon ami. A chaque morceau que nous mangerons, nous nous dirons l'un à l'autre : C'eſt notre fils qui nous le donne.

George.

George. Me voilà ſatisfait. (*A Thomas.*) Je vous remercie, mon oncle, de m'avoir ſi bien ſervi.

Thomas. Oui, tu me remercies ? Il eſt heureux que les choiſes aient tourné de cette maniere. Mais reviens-y une autre fois. (*A Marcel.*) Eſt-ce que tu m'en voudrois encore, mon frere ? Si je ne t'avois pas tant aimé, je ne me ſerois pas chargé de la manigance. Puiſque tu pardonnes à ton fils, tu peux bien me pardonner.

Marcel. Rien ne ſauroit excuſer ce que tu as fait. Je peux bien prendre ſur moi de mettre ma main ſur un braſier; mais attiſer le feu ſous un autre, il y a de la cruauté à cela. Cependant, je ne veux pas te haïr.

Thomas. Va, j'ai bien aſſez ſouffert pour mon compte. (*Ils ſe donnent la moin.*)

La Ter. (*à George.*) Camarade, j'avois de l'amitié pour toi : c'eſt aujourd'hui du reſpect que je ſens. Tu es à mes yeux auſſi grand qu'un Général. On ne trouvera jamais d'enfant comme toi. Embraſſe-moi, & ſois toujours mon ami. (*Il lui tombe de groſſes larmes des yeux.*)

George. Camarade, je n'ai pas oublié la journée d'hier.

Fluet. Fi donc, la Terreur ! Vous êtes ſoldat & vous pleurez ?

La Ter. Et pourquoi donc un ſoldat ne pleureroit-il pas ? Les larmes ne ſont pas déſhonorantes, lorſqu'elles viennent du cœur. On ne m'a jamais vu fuir, ni trembler; mais je mourrois de honte d'être inſenſible à une bonne action.

Le Prévôt. George, il y a quatorze ans bientôt que je ſuis dans le régiment; mais, je dois le dire à ta gloire, il ne s'y eſt jamais rien paſſé qui approche de ce que tu fais aujourd'hui. Cela te vaudra de l'honneur & du bonheur : c'eſt moi qui te l'annonce.

SCENE VIII.

Le Prévôt, Braſcroiſé, La Terreur, George, Marcel, Genevieve, Thomas, Fluet, Le Bailli.

Le Bailli. Avec votre permiſſion.

Le Prévôt. Que voulez-vous ?

Le

Le Bailli. Je ſuis Bailli du Château ; je veux voir ce qui ſe paſſe ici. (*A Marcel & à Genevieve.*) Ha, ha ! vous êtes venes voir votre fils ; c'eſt fort tendre de votre part. Eh bien ! qu'en penſez-vous ? Avez-vous autant de ſatisfaction de lui que vous en aviez hier ? Vous vous imaginiez, parce qu'il etoit ſoldat, qu'il pouvoit ſe jouer de tout le monde. Monſieur le Militaire, on paie cherement un ſoufflét. Cette leçon vous rendra une autre fois plus reſpectueux envers des gens comme moi.

La Ter. Allez-vous-en, Monſieur, ou bien nous reprendrons les choſes au point où George les a laiſſées hier. Qu'avez-vous à chercher ici ?

Le Bailli. Je ſuis dans le château de Monſeigneur ; je penſe que perſonne n'a le droit de m'empêcher d'y faire l'inſpection.

La Ter. Faites-y l'inſpection, mais non des moqueries. (*En le prenant par le bras.*) Sortez, ou je vous montre le chemin.

George. Un moment, camarade. (*A Marcel.*) Mon pere, achevez de lui payer votre, dette, pour qu'il vous laiſſe en repos.

Thomas. Oui, finiſſons avec lui ; qu'il n'en ſoit plus queſtion.

Marcel. Voilà votre argent. (*Il lui compte quatorze écus.*) Vous n'aurez pas la peine de vendre notre chaumiere.

Genev. Nous aurons ſoin, à l'avenir, de n'être jamais en arriere envers Monſeigneur, du moins auſſi long-tems que vous ſerez ſon Bailli. C'eſt trop affreux de vouloir gagner ſur le pauvre. Acheter à vil prix tout le grain de la contrée, lorſque la moiſſon eſt abondante ; en faire des amas dans ſes greniers, pour le vendre enſuite trois fois plus cher dans le tems de diſette ; prêter à plus forte uſure qu'un Juif : cela eſt-il donc d'un chrétien, ou même d'un homme ? Voilà pourtant ce que vous avez fait, & ce qui nous a ruinés.

Marcel. Tais-toi donc, femme.

Genev. Non ; il faut lui apprendre qu'on n'eſt pas des buſes, & qu'on voit tout ſon manege.

Marcel. (*au Bailli.*) Eh bien, cela fait-il votre compte ?

Le Bailli (à part.) Que trop, morbleu! (*Haut & froidement.*) Oui, cela complette bien les trente écus. Mais d'où diantre avez-vous eu cet argent?

Marcel. Que vous importe? Vous êtes payé.

Genev. Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

Le Bailli. Voyez comme ils ſont les fiers!

Genev. Nous voilà quittes. Nous nous ſerions trouvés heureux de pouvoir vous ſouhaiter mille bénédictions, ſi vous vous étiez comporté plus humainement envers nous. Mais vous ne le méritez pas. Il nous eût mieux valu avoir à faire à un Turc.

Le Bailli. Prenez garde à ce que vous dites, vieille radoteuſe. Vous êtes encore ſous ma juriſdiction.

George. Point d'injures, Monſieur, mon pere ne les ſouffrira plus. Il ſait à qui portet ſes plaintes.

Thomas. Vous ne nous tenez plus les mains garrotées; nous pouvons nous faire rendre juſtice. Nous remplirons nos devoirs envers Monſeigneur; mais, ſi vous croyez nous mener de force comme auparavant, vous vous trompez.

Le Bailli. De quel ton me parlez-vous? Je crois (*en montrant George*) que cet audacieux vous a tous endiablés. Ne me pouſſez pas à bout, ou je vous montrerai qui je ſuis.

Le Prévôt. Un mot encore, & je te fais ſauter les yeux de la tête.

La Ter. (*le pouſſant parle bras.*) Allons, ſortez.

Le Bailli. (*ſe retournant*) Si vous me faites lâcher un décret. . . .

Le Prévôt. Voulez-vous me jetter ce drôle à la porte? Je t'apprendrai à nous venir braver.

Les ſoldats le ſaiſiſſent, & veulent le mettre dehors. (*Le Colonel paroît, ſuivi du Capitaine & du Sergent.*)

SCENE

SCENE IX.

Le Prévôt. Braſcroiſe. La Terreur, George, Marcel, Genevieve, Thomas, Fluet, Le Bailli, Le Colonel, Le Capitaine, Le Sergent.

Le Colonel. Que ſignifie tout ce vacarme ?

Le Prévôt. C'eſt le Bailli qui vient ici vomir des groſſieretés contre ces honnêtes payſans.

Le Colonel (*au Bailli.*) Etes-vous ce méchant homme ? Reſtez. J'aurai deux mots à vous dire. (*Au Capitaine.*) Lequel des deux eſt le pere ? (*en montrant du doigt Marcel & Thomas.*)

Le Capitaine (*lui préſentant Marcel.*) Le voici, mon Colonel.

Le Colonel. Je vous félicite mon ami. Vous pouvez ſentir de l'orgueil d'avoir un tel fils. (*Il avance vers George.*) Permettez que je vous ſouhaite toute ſorte de proſpérités. (*En l'embraſſant.*) Monſieur, vous êtes mon égal. Je donnerois toutes les actions de ma vie pour celle que vous avez faite aujourd'hui. (*Au Prévôt*) Il eſt libre. (*Prenant une épée des mains du Sergent.*) Vous êtes Capitaine. Le Roi, qui vient d'apprendre avec tranſport votre dévouement généreux, vous éleve tout d'un coup à ce grade, ſur les bons témoignages que le régiment entier a rendu de vous. (*En lui préſentant une bourſe.*) Recevez ceci de ſa part, pour ſervir à votre équipage. Vous ſerez admis ce ſoir même à faire votre cour à Sa Majeſté. (*George veut lui baiſer la main.*)

Le Colonel. Que faites-vous ? Non, Monſieur. Souffrez plutôt que je vous embraſſe.

Le Capitaine (*l'embraſſant auſſi.*) Vous ſavez, mon camarade, quelle part je prends à votre avancement. Je ſuis fier de vous avoir eu dans ma Compagnie.

Marcel & Genevieve (*tombant aux genoux du Colonel.*) O Monſeigneur ! que Dieu vous récompenſe.

Le Colonel (*en les relevant.*) Ce n'eſt pas à moi, mes enfans, c'eſt au Roi, c'eſt à votre fils, que vous devez tout.

(*George*

(George ſe jette dans les bras de ſes parens, & les embraſſe tour-à-tour ; puis s'interrompant tout-à-coup :)

Je vous demande pardon, mon Colonel.

Le Colonel. Que dites-vous, Monſieur ? Ah ! vous méritez bien de goûter les plus doux plaiſirs de la nature ! Vous en rempliſſez ſi héroïquement les devoirs !

Thomas. Qui m'auroit dit pourtant que je me verrois en paſſe de faire un Capitaine ? Car c'eſt moi qui ai arrange tout cela. *(Au Bailli.)* Je crois à préſent, Monſieur le Bailli, que vous ne ſerez pas déshonoré de prendre mon nevu ſous votre protection.

(Le Bailli lui lance un regard furieux, & veut ſortir.)

Le Colonel (l'arrêtant.) Un inſtant, s'il vous plaît. Le Roi eſt inſtruit de votre barbarie. Il fera rechercher avec ſoin, ſi vous n'avez pas abuſé de votre pouvoir. Et malheur à vous, ſi vous êtes coupable ! Sortez maintenant.

La Fer. (à George.) Monſieur le Capitaine. . . .

George (l'embraſſant.) Ne m'appelle que ton ami. *(Il l'embraſſe encore.)* Je veux l'être toujours.

Le Colonel. (à George.) Voulez-vous permettre, Monſieur, que j'aille vous préſenter au regiment ? Il vous attend ſous les armes.

(Il lui offre la main. George la prend, & tend l'autre au Capitaine. Il marche entre eux, les regarde tour-à-tour les yeux baignés de larmes. Marcel & Genevieve baiſent les habits du Colonel, & levent leurs regards vers les cieux.)

Genev. O Dieu de juſtice, rends à notre bon Roi les honneurs qu'il accorde à mon fils.

Marcel. Et fais-lui connoitre toutes les bonnes actions, pour lui donner le plaiſir de les récompenſer.

LE

LE LIT DE MORT.

DESCHAMPS, pauvre maçon de village, venoit de perdre sa femme depuis quelques mois. Les dépenses d'une longue maladie, & l'interruption de ses travaux pendant la saison pluvieuse de l'hiver, l'avoient réduit à la plus profonde misere. Il voyoit autour de lui ses enfans demi-nuds & sans pain ; & sa mere Susanne, couchée sur la paille, en un coin de la chaumiere, étoit dans les foiblesses & convulsions de la mort.

Accablé de douleur, il venoit de s'asseoir sur une chaise de jonc démembrée tenant son visage couvert de ses deux mains pour cacher ses larmes.

Sa mere l'appella, & lui dit : Mon fils, n'as-tu rien à mettre sur moi ? Je ne puis reprendre de chaleur.

Deschamps. Attendez, ma mere, je vais vous couvrir de mes habits.

Susanne. Non, mon fils ; je ne le veux point. Un peu de paille suffira. Mais as-tu encore un peu de bois pour réchauffer ces pauvres enfans ? Tu ne peux plus maintenant aller dans la forêt, à cause des soins que tu me donnes. Ma vie est bien longue, puisque je ne la traîne que pour t'être à charge.

Deschamps. Ma mere, ne dites pas cela, je vous en prie. Si je pouvois, de mon sang, vous donner tout ce qu'il vous faut ! Vous souffrez de la faim & du froid, & je ne puis vous secourir.

Susanne. Ne te chagrin pas, mon fils ; mes douleurs, graces au Ciel, ne sont pas bien vives. Elles vont bientôt finir ; & ma bénédiction sera la récompense de ce que tu fais pour moi.

Deschamps. O ma mere ! vous avez bien trouvé dans mon enfance de quoi fournir à mes néceſſités ; & moi, il faut que, dans votre vieillesse, je vous voie pâtir de ma misere ! Cela me déchire le cœur.

Susanne. Je sais que ce n'est pas ta faute : & puis, Deschamps, lorsqu'on est près de sa fin, on a bien peu de besoins sur la terre : notre Pere, qui est dans le Ciel,

y pourvoit. Je te remercie, mon fils; ton amour me fortifie à ma derniere heure.

Deſchamps. Eh quoi! ma mere, n'avez-vous donc pas d'eſpérance de vous rétablir?

Suſanne. Non, je le ſens, je n'en reviendrai jamais.

Deſchamps. Oh! que me dites-vous?

Suſanne. Ne t'afflige pas, je vais dans une meilleure vie.

Deſchamps. (*avec des ſanglots.*) Hélas, mon Dieu!

Suſanne. Ne t'afflige pas, te dis-je, mon cher fils, tu étois la joie de mes jeunes années, & maintenant tu fais la conſolation de mes derniers jours. Bientôt j'en rends graces à Dieu, bientôt tes mains fermeront mes paupieres. Alors je monterai vers mon Créateur; je lui dirai tout ce que tu as fait pour moi, & il t'en voudra du bien éternellement. Penſe ſouvent à moi, mon cher fils; je penſerai à toi de là-haut.

Deſchamps. Oh! toujours, toujours!

Suſanne. Il n'y a qu'une choſe qui me tourmente.

Deſchamps. Et qu'eſt-ce donc, ma mere?

Suſanne. Je vais te le dire, Deſchamps; il faut que je te le diſe. Je le porte comme une pierre ſur mon cœur.

Deſchamps. Soulagez-vous, parlez.

Suſanne. Je vis hier Alexis qui ſe cachoit derriere mon lit, & qui tiroit de ſa poche des pommes pour les manger. Il en donna à ſes freres & à ſes ſœurs qui les mangerent auſſi en cachette. Deſchamps, ces pommes n'étoient pas à nous, autrement Alexis les eût jettées ſur la table; & il auroit appellé tout haut les autres pour les partager. Il m'en auroit auſſi apporté une à moi. Je me ſouviens encore comme il venoit ſe jetter dans mes bras, quand on lui avoit donné quelque choſe, en me diſant de ſi bon cœur: Tiens, manges-en, grand'mere. O mon fils! ſi cet enfant devoit être un voleur. Cette penſée m'accable depuis hier. Où eſt-il? Amene-le-moi; je veux lui parler.

Deſchamps. Malheureux que je ſuis!

(*Il court chercher Alexis, & le porte ſur le lit de Suſanne. Suſanne ſe ſouleve avec beaucoup de peine, ſe tourne du côté de l'enfant, prend ſes deux mains dans les ſiennes, les preſſe ſur ſon cœur, & appuie ſa tête foible défaillante ſur l'épaule de ſon petit-fils.*)

Alexis.

Alexis. Grand'mere, que veux tu ? Tu ne m'appelles pas pour mourir ?

Suſanne. Mon cher Alexis, je mourrai certainement bientôt.

Alexis. Non, pas encore, Grand'mere. Ne meurs pas que je ne ſois grand.

(*Suſanne retombe ſur ſon lit. Deſchamps & Alexis ſe regardent, fondant en larmes, & prennent chacun une main de Suſanne.*)

Suſanne. (*ſe ranimant un peu.*) Je me ſens mieux à préſent que je ſuis étendue.

Alexis. Tu ne mourras donc plus ?

Suſanne. Conſole-toi, mon petit ami. Je n'ai pas de peine à mourrir. C'eſt pour aller vers un tendre Pere qui m'attend là-haut dans le Ciel. Près de lui, je ſerai mieux que dans ce monde. Bientôt, bientôt, Alexis, j'irai vers lui.

Alexis. Eh bien, prends-moi donc avec toi, Grand'-mere, pour y aller.

Suſanne. Non, mon cher Alexis, tu ne viendras point avec moi. S'il plaît à Dieu, tu vivras encore long-tems ; tu deviendras un honnête homme, & lorſqu'un jour ton pere ſera tremblant de vieilleſſe, tu ſeras ſa conſolation & ſon ſecours. N'eſt-ce pas, Alexis ? tu veux lui être toujours bien obéiſſant ? Tu chercheras à faire ce qui lui donnera du plaiſir ? Regarde, il fait auſſi pour moi tout ce qui eſt en ſon pouvoir. Me le promets-tu ?

Alexis. Oui ſûrement, grand'mere, je le ferai.

Suſanne. Prends-y garde. Le Dieu du ciel & de la terre, vers qui j'irai bientôt, voit tout ce que nous faiſons. Ne le crois-tu pas ?

Alexis. Oui, je le crois ; tu me l'as appris.

Suſanne. Comment donc croyois-tu hier te cacher de lui, en venant derriere mon lit manger des pommes que tu avois dérobées ?

Alexis. Je ne le ferai plus, je ne le ferai plus de ma vie. Pardonne-moi, grand'mere, pardonne-moi, mon Dieu.

Suſanne. Il eſt donc vrai que tu avois volé ces pommes ?

Alexis. (*en ſanglottant.*) Ou-ou-oui.

Suſanne. Et à qui les avois-tu priſes ?

Alexis. Au-au-au voiſin Lé-Lé-o-nard.

Suſanne. Il faut que tu ailles chez lui, Alexis, & que tu le ſupplies de te pardonner.

Alexis. Oh! je t'en prie, grand'mere, que je n'y aille pas. Je n'oſerai jamais.

Suſanne. Il le faut, mon petit ami, pour que cela ne t'arrive plus une autre fois. Au nom du Ciel, mon cher enfant, ne prends jamais rien de ta vie, même quand tu y ſerois pouſſé par le beſoin. Dieu n'abandonne aucun de ceux qu'il a fait naître. Confie-toi à ſes ſecours, offre-lui tes peines, & il te ſoulagera.

Alexis. Oh! sûrement, sûrement, grand'mere, je ne volerai plus rien. Je te le promets. J'aimerois mieux mourir de faim que de voler.

Suſanne Que le ſeigneur t'entende & te béniſſe! J'eſpere de ſa bonté qu'il te préſervera toujours de mal faire.

(Elle le preſſe contre ſon cœur, & laiſſe tomber ſur lui quelques larmes.)

Il faut, mon petit ami, que tu ailles tout de ſuite chez Léonard, le prier de te pardonner. Tu lui diras que moi auſſi je lui demande pardon pour toi. Deſchamps, vas-y avec Alexis. Dis-lui combien je ſuis fâchée de ne pouvoir lui rendre ce qu'on lui a pris; que je prierai Dieu pour lui & pour ſa famille, afin qu'il les faſſe proſpérer dans leurs affaires. Hélas! ils ne ſont guere plus à leur aiſe que nous; &, ſi la pauvre Geneviève ne paſſoit les jours & les nuits à travailler, ils ne pourroient vivre avec un ſi grand nombre d'enfans. Mon fils, tu leur donneras un ou deux jours de ton travail pour les dédommager.

Deſchamps. De tout mon cœur, ma mere; ſoyez en paix là-deſſus.

Comme il diſoit ces mots, le Bailli frappoit du revers de la main contre la fenêtre.

Suſanne le reconnut à cette maniere de s'annoncer, & à ſa toux. Mon Dieu! s'écria t-elle, c'eſt le Bailli. Sûrement le pain & le beurre dont tu as fait ma derniere ſoupe ne ſont pas payés.

Deſchamps. Il n'y perdra rien, ma mere, tranquilliſez-vous. Je lui donnerai tant qu'il voudra de mes journées à la moiſſon.

Suſanne. Oui, pourvu qu'il veuille attendre.

Deſchamps alla parler au Bailli. Suſanne pouſſa un profond ſoupir, & ſe dit à elle-même : Depuis notre malheureux procès, je ne puis le voir ou l'entendre, que tout mon cœur ne ſe ſouleve contre lui, pour nous avoir dépouillés. Et il faut encore, à mon agonie, qu'il vienne touſſer à notre fenêtre. Mais peut-être c'eſt la main de Dieu même qui l'a conduit ſi près de moi, pour que je décharge mon cœur de tout ce que j'ai contre lui, & que je prie pour ſon ame. Eh bien, mon Dieu, je m'y réſigne. Je ne lui veux plus aucun mal. Pardonne-lui comme je lui pardonne.

(*Elle entend le Bailli qui éleve la voix.*)

Bonté divine ! Il ſe met en colere ! O mon pauvre Deſchamps ! c'eſt par amour pour moi que tu t'es empêtré dans ſes mains. (*Elle tombe en foibleſſe.*)

(*Alexis ſaute du lit, & court à Deſchamps.*)

Mon pere ! mon pere ! viens donc. Grand'mere qui ſe meurt !

Deſchamps. O mon Dieu ! . . . . Permettez, M. le Bailli, il faut que j'aille à ſon ſecours.

Le Bailli. (*en s'éloignant.*) Oui certes, cela eſt bien néceſſaire. Le grand malheur, quand la vieille Sibylle viendroit à crever.

Deſchamps, par bonheur, n'entendit point ces cruelles paroles. Il étoit déja près du lit de Suſanne, qui commençoit à revenir à elle, & qui, entr'ouvant à peine les yeux, lui dit :

Il étoit en colere, mon fils ? Sans doute qu'il ne veut pas t'accorder du tems pour ce que tu lui dois ?

Deſchamps. Non, ma mere, ce n'eſt pas ce que vous penſez. C'eſt quelque choſe d'heureux.

Suſanne le regarde un moment en ſilence ; &, recueillant ſes forces, lui dit avec émotion :

Me dis-tu vrai, mon fils ? ou ne veux-tu que me conſoler ? Que peut-il nous arriver d'heureux de ſa part ?

Deſchamps. Monſeigneur veut faire rebatir une aîle de ſon château ; & il entend que j'y travaille. J'aurai trente ſols par jour.

Suſanne. (*avec joie.*) Eſt-il poſſible ?

Deſchamps. Oui, sûrement, & il y a du travail pour plus de quinze mois. Je commencerai Lundi.

Suſanne. Eh bien, je mourrai contente, puiſque je te vois du pain pour tes enfans. La mort n'a plus rien de douloureux pour moi. Tu es plein de bonté, ô mon Dieu! conſerve-la juſqu'au dernier des miens. Crois-tu maintenant, mon fils, ce que je t'ai appris dès ta jeuneſſe, que, plus le malheur vient à nous d'un côté, plus la grace du Ciel s'en rapproche de l'autre?

Deſchamps. Oui, ma mere, je le croirai toujours. Mais vous voilà mieux. Souffrez que je vous quitte pour un moment. Je vais chercher un peu de paille pour vous couvrir.

Suſanne. Non, je me ſens un peu réchauffée. Cours plutôt chez Léonard avec Alexis. C'eſt ce qui preſſe le plus pour mon repos. Va, mon fils, je te le demande en grace.

Deſchamps prit Alexis par la main; &, en tirant la porte, il fit ſigne à Mariette de venir lui parler.

Aie bien ſoin de ta grand'mere, lui dit-il. S'il lui prenoit quelque foibleſſe, envoie-moi tout de ſuite chercher par Babet: je ſerai chez le charpentier.

Léonard étoit à ſon travail. Genevieve, ſa femme, ſe trouvoit alors toute ſeule à la maiſon. Elle apperçut, du premier coup-d'œil, que le pere & l'enfant avoient les larmes aux yeux.

Qu'avez-vous mon voiſin, dit-elle à deſchamps? Pourquoi pleurez-vous? Pourquoi pleures-tu, Alexis?

Deſchamps. Ah! Genevieve, je ſuis bien malheureux! Cet enfant, qui mouroit de faim, prit hier de vos pommes apparemment dans votre grange. Ma mere s'en eſt apperçue. . . . Genevieve, elle eſt ſur ſon lit de Mort, & elle vous prie de nous pardonner. Je ne puis vous en rendre aujourd'hui la valeur; mais je vous la donnerai ſur mes premieres journées.

Genev. C'eſt une bagatelle, voiſin, n'en parlons pas davantage. Et toi mon petit ami, promets-moi que tu ne prendras jamais rien à perſonne. (*Elle l'embraſſe.*) Tu es né de ſi braves gens!

Alexis. Oh! je te le promets. Pardonne-moi, Genevieve, je ne prendrai plus rien.

Genev. Oui, mon enfant, que cela ne t'arrive plus. Tu ne peux encore ſavoir combien c'eſt un grand crime. Lorſque tu auras faim, viens me trouver; &, tant que j'aurai un morceau, je le partagerai avec toi.

Deſchamps.

Deſchamps. Dieu merci, voiſine j'eſpere qu'il ne manquera plus de plain. J'aurai du travail pour quelques mois au château.

Genev. Je viens de l'entendre dire des gens de Monſeigneur, & j'en ai eu bien de la joie.

Deſchamps. Je ne m'en ſuis pas tant réjoui pour moi que pour ma pauvre mere. Elle aura du mons cette conſolation avant de mourir. Dites bien à Léonard que je travaillerai de bon courage pour lui revaloir ce qui lui a été pris.

Genev. Cela n'en vaut pas la peine. Mon mari, j'en ſuis ſûre, n'y a point de regret. Nous voilà auſſi hors d'affaire : il doit être employé pour la charpente du bâtiment. Mais, puiſque la pauvre Suſanne eſt ſi mal, je veux aller lui donner mes ſecours.

Elle courut prendre dans un panier des quartiers de pommes & de poires ſéchées au ſoleil : elle en remplit la poche d'Alexis, le prit par la main, & ſortoit en ſilence avec Deſchamps.

Ils arriverent bientôt auprès de la malade. Genevieve lui tendit les bras, en détournant à demi ſon viſage pour cacher ſes larmes. Suſanne les appérçut, & lui dit :

Tu pleures, Genevieve ?

Genev. Oui ; je ſuis affligée de te voir ſouffrir.

Suſanne. Ah ! c'eſt à nous de pleurer. Pardonne-nous, je te prie, C'eſt la premiere fois que cela arrive dans notre maiſon.

Genev. Que veux-tu ? cette faute eſt peut-être excuſable dans un enfant.

Suſanne. Mais s'il en prenoit l'habitude quand il ſera plus âgé !

Genev. Non, j'en réponds pour lui, il ſera un honnête garçon. Brave Suſanne, tu mérites bien de recevoir cette récompenſe du Ciel pour ta droiture, & pour le ſoin que tu prends d'élever ta famille dans l'honneur. As-tu beſoin de quelque choſe ? Ne crains pas de le dire. Tout ce que nous poſſédons eſt à ton ſervice.

Alexis. Oh oui, grand'mere ! vois ce qu'elle m'a donné. Manges-en un peu. Tiens.

Suſanne. Non, mon ami, je ne ſaurois. Je ſens mes forces qui s'affoibliſſent. Ma vue commence à s'éteindre. Approche-toi, mon fils. Voici le moment de te faire mes derniers adieux.

Deſchamps, ſaiſi, à ces mots, d'un tremblement ſubit dans tout ſon corps, ſe découvre la tête, tombe à genoux devant le lit de ſa mere, ſaiſit ſes mains, leve les yeux au ciel, & ne peut prononcer une parole, étouffé par ſes larmes & ſes ſanglots.

Prends courage, mon fils, lui dit Suſanne, je vais t'attendre dans une vie plus heureuſe. Nous nous retrouverons pour ne jamais nous quitter.

Deſchamps, un peu revenu à lui même, baiſſa la tête en diſant: Bénis moi donc, ma mere; je ne demande qu'à te ſuivre, quand mes enfans n'auront plus beſoin de moi.

Suſanne rouvrit ſes yeux mourans, & prononça ces paroles:

Exauce ma priere, Pere céleſte, & accorde ta grace à mon cher enfant, le ſeul que tu m'as donné, & que j'aime de toute mon ame. Deſchamps, que le Seigneur ſoit toujours avec toi, & qu'il confirme dans le Ciel la bénédiction que je te donne, pour avoir ſi bien rempli tes devoirs envers tes parens!

Ecoute-moi maintenant, mon fils, & obſerve ce que je vais te dire. Eleve tes enfans dans l'honneur, & accoutume-les à une vie laborieuſe, afin que, s'ils ſont pauvres, ils ne perdent jamais courage, & ne ſe laiſſent pas aller au déreglement. Inſtruis les à mettre toute leur confiance en Dieu, & à demeurer tendrement unis, pour trouver des conſolations & des reſſources dans les maux de la vie. Pardonne au Bailli ſon injuſtice. Quand je ſerai morte & enterree, va le trouver de ma part, & lui dis que je n'emporte point de rancune contre lui; que je prie Dieu au contraire en ſa faveur, pour qu'il lui donne la grace de ſe reconnoître avant de ſortir de ce monde.

Elle s'interrompt un moment pour reprendre haleine, & dit enſuite:)

Mon fils, apporte-moi mon imitation, & ce billet qui eſt au fond du coffre dans une bourſe de cuir.

Bon! (*Elle les prend, & les ſerre dans ſes mains.*) Voilà tout ce que je poſſede de plus précieux ſur la terre. . . . . A préſent fais moi venir tes enfans.

Deſchamps alla les prendre autour de la table où ils étoient aſſis & pleuroient. Il les fit mettre à genoux auprés du lit de leur grand'mere. Suſanne ſe ſouleva un peu pour les regarder, & leur dit:

Mes

Mes chers enfans, il m'eſt bien douloureux de vous laiſſer ainſi pauvres & ſans mere! Penſez à moi, mes bien-aimés. Je ne puis vous donner en héritage que ce livre; mais il a fait ma conſolation, & il ſera la vôtre. Quand vous ſaurez lire, liſez-en un peu tous les ſoirs devant votre pere. Vous y apprendrez à être religieux, honnêtes, & équitables.

Deſchamps, ce billet eſt un certificat de bonne conduite que j'apportai à ton pere en l'épouſant. Tu le feras paſſer tour-à-tour à chacune de tes filles, juſqu'à ce qu'elles ſe marient.

Pour toi, mon fils, je n'ai rien à te donner en ſouvenir; mais tu n'en as pas beſoin. Tu ne m'oublieras pas, j'en ſuis sûre.

Genevieve, oſerai-je te demander encore une grace, après avoir eu pardonné la faute d'Alexis? Quand je ne ſerai plus, donne quelques ſoins à ces pauvres enfans... Ils ſont ſi délaiſſés.... Je te recommande ſur-tout ma pauvre petite Louiſon..... C'eſt la derniere..... Où eſt-elle? ... mes yeux ſe ferment.... Je ne la vois plus.....

(*Elle ſouleve languiſſamment ſon bras.*)

Conduiſez ma main..... que je la touche..... O mes enfans!..... (*Elle meurt.*)

Après un moment de ſilence, Deſchamps la croyant aſſoupie, dit aux enfans: Relevez-vous, & ne faites pas de bruit. Elle dort. Si elle pouvoit ſe rétablir! Mais Genevieve vit bien qu'elle étoit morte, & le lui fit comprendre. Quelle fut alors ſa déſolation, & celle de toute la petite famille! Comme ils pleuroient! comme ils joignoient leurs mains en les frappant l'une contre l'autre.

Genevieve les conſola de ſon mieux, & elle répéta à Deſchamps le dernier vœu de Suſanne, que ſa profonde triſteſſe l'avoit empeché d'entendre.

Elle commença dès ce jour même à le remplir. Les petits orphelins, élevés parmi ſes enfans, profiterent des mêmes inſtructions, & devinrent bientôt, comme eux, l'exemple du village. Alexis ſur-tout, continuellement frappé du ſouvenir de ſa premiere faute, ſe diſtingua toute ſa vie par la plus rigide probité.

PASCAL.

M. DUFRESNE avoit coutume de payer, tous les Dimanches, une petite penſion à ſes enfans, pour qu'ils euſſent le moyen de ſe procurer les plaiſirs innocens de leur âge pendant le cours de la ſemaine. Auſſi confiant que généreux, il n'exigeoit point qu'ils lui rendiſſent compte de l'emploi qu'ils faiſoient de ſes largeſſes. Il les croyoit aſſez bien nés pour ſuivre les conſeils qu'il leur avoit donnés quelquefois à ce ſujet. Hélas! quelles ſuites affreuſes produiſit cette aveugle crédulité!

A peine les enfans avoient ils reçu leur paie ordinaire, qu'ils couroient auſſi-tôt en acheter des pâtiſſeries & des confitures. Leur bourſe recevoit, dès ce jour même, une atteinte ſi profonde, qu'il n'en falloit qu'une bien légere pour achever de l'epuiſer le lendemain; enſorte qu'il ne leur reſtoit plus rein pour ſe régaler les jours ſuivans. Cependant leur bouche affriandée n'en demandoit pas moins à ſe repaître. Le marchand conſentit d'abord à leur donner à crédit; mais, comme leur penſion ne pouvoit jamais ſuffire à les acquitter, & que leurs dettes groſſiſſoient tous les jours, il reſolut enfin d'en préſenter le mémoire à leur pere. M. Dufreſne lui fit de ſéveres reproches de ſon imprudence, & défendit à tous les marchands des environs de donner rien à ſes enfans qu'ils ne fuſſent en etat de payer ſur l'heure. Cette precaution, qui lui ſembloit aſſez sûre pour les forcer à vaincre leur gourmandiſe, ne fit que l'irriter davantage; & ils ne ſongerent plus qu'aux moyens de ſatisfaire ce goût déſordonné.

Paſcal, l'aîne de la famille, & le plus audacieux, couchoit tout près de ſon pere. Après avoir remarqué le tems où il étoit plongé dans le plus profond ſommeil, il ſe leva ſans bruit, fouilla dans ſa bourſe, & y prit un écu. Enhardi par ce funeſte ſuccès, il renouvella pluſieurs fois ſes larcins. Mais il n'eſt point de crime ſi ſecret, que tôt ou tard il ne ſe découvre.

M. Dufreſne avoit un procès à la veille d'être décidé. Comme il s'en étoit occupé toute la journée, les mêmes penſées

penſées l'agitoient encore, & il les creuſoit dans le ſilence de la nuit. Paſcal, le jugeant endormi, crut que c'étoit le moment d'exécuter ſon indigne entrepriſe. Malheureuſement pour lui, la lune jettoit alors aſſez de rayons dans la chambre, pour qu'une foible lumiere ſe répandit à travers l'épaiſſeur des rideaux. Quel fut l'effroi de M. Dufreſne de ſe voir voler par ſon propre fils! Il dévora ſon reſſentiment pendant le reſte de la nuit. Mais, avant que Paſcal ſortît de ſa chambre, il s'habilla; &, après divers propos indifférens, Qu'eſt-ce que tu acheteras aujourd'hui, lui dit-il, pour ton déjeûner? — Rien, mon papa, répondit le déteſtable menteur. J'ai donné aux pauvres ma penſion de la ſemaine; il faudra bien me contenter de pain ſec.

M. Dufreſne ne put commander plus long-tems à ſon indignation. Il ſaiſit Paſcal, le dépouilla, & trouva dans ſes poches deux écus de ſix francs qu'il venoit de lui dérober. Autant qu'il avoit témoigné juſqu'alors de tendreſſe & d'indulgence, autant il fit éclater de courroux & de rigueur. De vives réprimandes ne furent que l'annonce d'un traitement plus ſévere; & le malheureux fut obligé de paſſer quelques jours au lit, pour ce rêtablir des ſuites de cette correction.

Combien il eſt difficile d'extirper un vice qu'on a laiſſé trop long-tems s'enraciner dans ſon cœur! Paſcal ne fut point réformé par cette avanture. La clef de la caſſette de ſon pere etant tombée, par hazard, entre ſes mains, il en tira l'empreinte ſur de la cire molle; &, ſous un prétexte ſpécieux, il en fit forger une pareille par le ſerrurier. Il avoit maintenant une occaſion commode de piller à diſcrétion le tréſor de la famille. Comme ſon pere avoit beaucoup d'argent, & qu'il étoit aſſez ruſé, lui, pour n'en jamais prendre trop à la fois, ſes rapines reſterent long-tems inconnues. Il parvint ainſi juſqu'à ſa quinzieme année, compoſant ſi bien ſa conduite, que ſes parens croyoient n'avoir plus aucun reproche à lui faire, lorſqu'une circonſtance imprévue dévoila tout-à-coup ſon indigne hypocriſie.

Son pere, dans le paiement d'un billet, avoit reçu, par mégarde, une piece de monnoie étrangere. Il la laiſſa, pour le moment, avec les autres, avec le projet de l'en retirer le jour d'après. Cette piece tomba le jour même entre les mains de Paſcal, dans une ſaignée qu'il fit

à la caſſette. M. Dufreſne, qui l'avoit ſi bien remarquée la veille, ne la trouvant plus le lendemain, les anciennes inclinations de ſon fils revinrent dans ſa mémoire ; & Paſcal devint l'objet de ſes premiers ſoupçons. Il monta ſoudain dans ſa chambre, viſita ſa bourſe, &, avec un morne déſeſpoir, il y trouva la piece qui lui manquoit.

Paſcal étoit alors trop grand, pour que ſon pere crût devoir le châtier comme la premiere fois. Il ſe contenta de lui reprocher vivement ſon indignité, en le menaçant de lui retirer ſa tendreſſe. Il conſulta ſes amis ſur la maniere dont il devoit traiter ce jeune ſcélérat. Les plus ſages lui conſeillerent de le faire enfermer pour quelques mois dans une maiſon de force, afin de lui donner le tems de ſe repentir de ſon crime, & de s'accoutumer à une vie frugale. Cependant la crainte de le déſhonorer, & les combats de l'amour paternel, qui n'étoit pas encore entierement éteint dans ſon cœur, ne lui laiſſerent pas la force de profiter de cet avis ſalutaire. Il aima mieux employer une voie plus douce. Il envoya ſon fils continuer ſes exercices dans une ville éloignée, ſous la tutelle d'un ami vigilant, auquel il preſcrivit de ne lui donner d'argent que ce qui lui ſeroit d'une indiſpenſable néceſſité.

Précaution helas ! trop tardive ! Paſcal étoit abſolument corrompu. Il avoit chez ſon tuteur une nourriture abondante, qui, ſans être recherchée, étoit préparée avec aſſez de ſoin pour devoir contenter ſon goût. Mais il falloit à ſa ſenſualité des morceaux plus fins & plus délicats. Il fit un marché ſecret avec un traiteur, qui connoiſſoit la richeſſe de ſon pere, pour lui fournir ce qu'il y avoit de plus friand dans les marchés. Un marchand de vin s'engagea également à lui procurer les liqueurs les plus exquiſes. Il ne ſe trouva pas encore ſatisfait. Il voulut prendre part aux débauches que les jeunes gens de la ville alloient faire dans les auberges des villages voiſins ; &, comme ſon tuteur refuſoit de contribuer à ces diſſipations, il s'adonna au jeu, & apprit à pratiquer toute eſpece de friponneries pour eſcroquer de l'argent.

Le ciel paroiſſoit s'intéreſſer viſiblement au changement de ſa conduite, en ne permettant pas qu'aucune de ſes baſſes manœuvres demeurât impunie. Trois des plus robuſtes joueurs, qui s'apperçurent une fois de ſes tours, tomberent ſur lui, & le chargerent de tant de coups, qu'il fut près d'en mourir ſur la place.

On

On le transporta tout ensanglanté dans sa chambre. — Son tuteur accourut, & lui prodigua les soins & les secours. Il attendit qu'il fût presqu'entierement rétabli, pour lui représenter, avec les expressions les plus touchantes, les malheurs dans lesquels il couroit se précipiter. Infortuné jeune homme! lui dit-il, qui vous porte à des excès si honteux? Vous déshonorez un nom que la probité de vos ayeux a rendu respectable. Vous ravissez à vos parens les douces espérances qu'ils formoient en cultivant votre éducation. Lorsque vos jeunes concitoyens, qui consacrent à l'étude le tems que vous pardez dans des scenes scandaleuses, seront recherchés dans votre patrie, & portés aux fonctions les plus distinguées, vous, comme un homme abject & dangereux, vous vous verrez mépriser par la plus vile populace, & banni de toutes les sociétés de gens d'honneur.

Ces discours firent d'abord sur lui quelque légere impression. Il suspendit tout commerce avec les complices de ses égaremens; Il se contenta de sa nourriture ordinaire, & l'étude sembloit prendre des charmes pour son esprit. Mais ces belles résolutions ne tarderent pas longtems à s'évanouir. Il se rengager peu à-peu dans son train de vie ordinaire. Il vendit en secret les livres qu'on lui avoit donnés. Sa montre, son linge, & ses habits, eurent successivement le même sort; & il se dépouilla si bien lui-même, qu'il fut réduit à ne plus sortir de la maison.

Alors tous ses créanciers se réveillerent à la fois; &, sur le refus de son tuteur de satisfaire à leur avidité, ils écrivirent à son pere, en le menaçant de le faire arrêter s'ils n'en recevoient une réponse plus favorable. Qu'on se représente l'état du malheureux Pascal. Accablé des reproches de ses creanciers & de l'indignation de son tuteur, des mépris des domestiques & de ses propres remords, il ne lui restoit plus à attendre que la malédiction de ses parens. Il sentit qu'il avoit trop négligé de s'instruire pour trouver des ressources dans son travail. — Quelquefois il lui venoit l'idée d'aller mendier sa subsistance; mais son cœur orgueilleux ne pouvoit s'y résoudre. Il passa un jour entier dans sa chambre, au milieu des plus violentes agitations du désespoir, tordant ses bras, s'arrachant les cheveux, & maudissant ses vices; mais, toujours emporté par sa dépravation, il sortit le soir même

même pour aller boire dans une taverne le peu d'argent qui lui reſtoit encore.

Il s'y trouvoit en ce moment deux hommes qui venoient de lever des recrues pour les colonies. Ils remarquerent ſur ſes traits le trouble dont ſon ame étoit agitée. Ils ſe firent un ſigne du coin de l'œil, & tournerent leur converſation ſur l'Amérique. Ils parlerent de la beauté du pays, de la paye enorme que les troupes y recevoient. Ils peignirent les avantages qu'un jeune homme de famille y rencontroit en foule pour faire promptement une grande fortune. Ils nommerent pluſieurs de leurs amis, qui, de ſimples ſoldats, étoient devenus officiers, & avoient épouſé de riches veuves.

Paſcal écoutoit ces diſcours avec une extrême avidité. Il ſe mêla bientôt à l'entretien, & demanda s'il ne pourroit point trouver de ſervice parmi ces troupes. Je puis vous en procurer, lui dit un des recruteurs, quoique nous ayons déja plus de ſujets qu'il ne nous en faut; mais vous parroiſſez mériter des préférences. Et il lui offrit quatre louis d'or pour ſon engagement.

Après quelques combats intérieurs, Paſcal les reçut. Il paſſa le reſte de la nuit à boire! & dès le lendemain il fut envoyé dans une fortereſſe pour y apprendre l'exercice. Il ſe trouva dans une ſociété compoſée de payſans groſſiers d'apprentifs fugitifs, de mendians enleves ſur les grandes routes, & de voleurs ſauvés du gibet. On lui donna pour maître un caporal dur & rébarbatif, qui, l'accablant d'injures & de coups de canne, lui fit éprouver toute ſorte de honte & de douleurs.

Son malheur alloit encore s'accroiſſant chaque jour. L'argent, qu'il avoit reçu en échange de ſa liberté, étoit déja conſumé dans la débauche. Du pain de munition, & une ſoupe dégoûtante, étoit tout ce qu'il avoit pour ſe ſoutenir. Lucas, jadis gardeur de pourceaux, qui ſe trouvoit alors ſon camarade, étoit bien moins à plaindre. Accoutumé, dès l'enfance, à vivre de pain de ſeigle & de fromage, il ſe croyoit nourri comme un prince lorſqu'il pouvoit manger quelquefois un peu de viande à demi-cuite; & il goûtoit d'une vieille poule avec autant de plaiſir que Paſcal auroit goûté d'un faiſan. Mais, pour celui-ci, quelle devoit être ſa peine, lorſqu'avec une moitié de hareng ſaur, ou un tronc de chou baigné de graiſſe fétide, il penſoit aux morceaux friands qu'il avoit autrefois ſi recherchés!

Quelques

Quelques jours après, l'ordre de partir arriva. Pascal reçut cette nouvelle avec plus de satisfaction qu'on ne l'auroit attendu. Si tu parviens une fois en Amérique, se disoit-il, tu es jeune & bien tourné, tu feras ta fortune comme tant d'autres Européens.

Au milieu de ces brillantes perspectives, il monta sur le vaisseau qui devoit le transporter avec sa troupe. Deux ou trois verres d'eau-de-vie, qu'il but avant de s'embarquer, échaufferent sa tête, & lui firent oublier ses parens. Il s'éloigna du rivage avec des cris de joye insensés. Mais cette joie ne fut pas d'une plus longue durée que l'ivresse qui l'avoit produite. Tous ceux qui n'avoient pas encoré navigué éprouverent des maux de cœur violens. Pascal, donc l'estomac étoit déja affoibli par ses intempérances, en souffrit plus que personne. Il passa plusieurs jours dans des défaillances continuelles. Il ne pouvoit supporter aucune nourriture. La seule vue des alimens révoltoit ses entrailles. Des fêves moisies, du bœuf salé, du biscuit racorni, voilà toutes les friandises qu'il avoit maintenant à savourer. On avoit d'abord donné aux soldats une pinte de biere par jour pour les soutenir; mais on les en sevra peu-à-peu, & il fallut se contenter d'une petite mesure d'eau, qu'on étoit encore obligé de faire filtrer pour en tirer les vers dont elle étoit remplie.

Après deux mois de vives souffrances, auxquelles se joignoient chaque jour les terreurs & les accidens d'une traversée orageuse, il aborda, épuisé de fatigues, de maux, & de chagrins. Son cœur, aigri par les horreurs de sa situation, avoit laissé corrompre tous ses penchans; & déja son esprit ne s'ouvroit plus qu'à des idées de forfaits. La négligence de ses devoirs, & les bassesses qu'il commit dans le régiment, l'en firent chasser avec ignominie. On crut devoir le renvoyer à sa famille, lié & garotté au fond de la cale d'un vaisseau, avec d'autres scélérats.

Qu'étoient devenus, dans cet intervalle, ses infortunés parens? Hélas! ils vivoient encore, s'il faut nommer du doux nom de la vie des jours consumés dans les angoisses & le désespoir. La honte des crimes de leur fils, dont toute leur ville natale étoit instruite, les avoit forcés de l'abandonner pour chercher un asyle obscur. Ils traînoient leur déplorable existence dans une retraite écartée, sur le bord de la mer.

Ils

Ils y étoient à peine établis, lorſque le vaiſſeau qui portoit Paſcal vint aborder entre les rochers non loin de cette plage. Les criminels, qu'on y tenoit renfermés, avoient briſé leurs chaînes ; &, après avoir maſſacré l'équipage, ils s'étoient rendus maîtres du bâtiment. Ils en ſortirent la nuit pour aller piller les maiſons répandues ſur la côte. M. Dufreſne, cette nuit même, veilloit auprès du lit de ſa femme, que la douleur avoit réduite, après de longues ſouffrances, à une cruelle agonie. Dans les tranſports d'un violent délire, elle répétoit le nom de ſon fils, & l'appelloit pour l'embraſſer, & lui pardonner avant de mourir. Tout-à-coup la porte eſt enfoncée, & dix ſcélérats ſe précipitent dans la chambre. Paſcal étoit à leur téte, une hache à la main. M. Dufreſne s'avance avec un flambeau ; mais, avant que ſon fils ait pu le reconnoître, ... O nature ! nature ! . . . . Je ne puis achever.

Enfans, ſi, après avoir lu cette horrible aventure, vous oſiez vous familiariſer avec la premiere idée du vice, tremblez de devenir, par degrés, criminels, & de finir, comme Paſcal, par un parricide !

LE SORTILEGE NATUREL.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

MDE. DE GRAMMONT.
AUGUSTE, *son fils.*
JULIE, *sa fille.*
LE CHAVILIER D'ORGEVILLE.
ELISE, *sa sœur.*
GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, } *Amis de Julie & d'Auguste.*
JUSTINE, *femme-de-chambre de Mde. de Grammont.*
ROBERT, *vieux domestique.*

La Scene se passe chez Mde. de Grammont, dans una salle basse qui donne sur le jardin.

SCENE I.

Justine (*debout devant une table couverte de jetons.*)

J'AI beau compter & recompter, je n'en trouve jamais que quatrevingt-quatorze. Il devroit pourtant y en avoir cent. Ne me parlez pas d'une maison où l'on reçoit des enfans aussi tracassiers. Ils ne peuvent mettre le pied dans un endroit, que tout n'y soit bouleversé en un tour de main. Allons, il faut que je visite d'abord tous les coins de la chambre.

(*Elle va furetant de côté & d'autre, sur les chaises, sur les fauteuils, jusques sur les fenêtres.*)

SCENE

SCENE II.

Mde. de Grammont, Juſtine.

Mde. de Grammont. Que cherches-tu donc, Juſtine, d'un air ſi inquiet ?

Juſtine. Des jetons, Madame.

Mde. de Grammont. Eſt-ce que tu ne les vois pas là ſur la table ?

Juſtine. Je ne cherche pas ceux qui y ſont, je cherche ceux qui manquent.

Mde. de Grammont. Mais il ne doit pas y en manquer.

Juſtine. Cela ne devroit pas être. Cependant il y en a ſix de moins. La bourſe n'eſt-elle pas de cent ?

Mde. de Grammont. Tu le ſais comme moi.

Juſtine. Eh bien, je ne puis en trouver que quatre-vingt-quatorze. Ayez la bonté, Madame, de les compter vous-même.

Mde. de Grammont. (*après avoir compté.*) Effectivement, il n'y en a pas davantage. Le nombre étoit pourtant complet hier au ſoir, à la fin de notre partie. Mais qui t'a donné l'idée de venir voir ſi le compte s'y trouvoit ?

Juſtine. C'eſt qu'en entrant ici, j'ai vu que les enfans les avoient pris pour jouer.

Mde. de Grammont. Je leur avois expreſſément défendu de toucher à cette bourſe. Ils en ont d'autres pour leur uſage. Qui leur a donné ceux-là ?

Juſtine. Ils ont bien ſu les prendre d'eux-mêmes.

Mde. de Grammont. D'eux-mêmes ? Ils me le paieront Où ſont-ils ?

Juſtine. Dans le jardin, ſans doute, avec leur petite ſœur.

Mde. de Grammont. Fais-moi venir Julie..... Mais, écoute, n'eſt-il entré perſonne que mes enfans ?

Juſtine. Oh ! leurs amis y ſont venus auſſi. Et qui peut ſavoir ? . . .

Mde. de Grammont. Quoi ! tu ſoupçonnerois.....

Juſtine.

Juſtine. Je réponds de vos enfans, & de ceux de M. Duluc, comme de moi-même.

Mde. de Grammont. Eſt-ce que tu ne répondrois pas également des autres?

Juſtine. Je ne les connois pas aſſez pour cela.

Mde. de Grammont. Que dis-tu? Des enfans de Condition, dont les parens ſont ſi pleins d'honneur?

Juſtine. Tenez, Madame..... Je vais appeller Mademoiſelle Julie.... Mais la voici.

SCENE III.

Mde. de Grammont, Julie, Juſtine.

Mde. de Grammont. Qui vous a permis, Mademoiſelle, de vous ſervir de mes jetons? Ne vous avois-je pas défendu d'y toucher?

Julie. Ce n'eſt pas ma faute, maman.

Mde. de Grammont. Et de qui donc, s'il vous plait?

Julie. De M. d'Orgeville & de ſa ſœur. J'avois tiré des cartes avec les jetons d'ivoire que vous avez bien voulu me donner. Fi donc! ont-ils dit, l'un & l'autre. Nous ne ſommes pas accoutumés à jouer avec ces jetons-là. Il nous en faut d'argent. Là-deſſus, ils ſe ſont mis à fouiller dans tous les tiroirs, juſqu'à ce qu'ils aient trouvé cette bourſe.

Mde. de Grammont. Pourquoi ne pas leur déclarer la défenſe que je vous ai faite?

Julie. Bon! ils ont bien voulu nous entendre! Ils nous auroient battus, je crois, ſi nous n'avions pas voulu leur céder.

Juſtine. Voilà des enfans bien élevés, à ce qu'il me paroît.

Mde. de Grammont. Il falloit au moins compter les jetons avant de ſortir.

Julie. C'eſt auſſi ce que je voulois faire. Mais lorſque j'en avois compté une trentaine, M. d'Orgeville venoit les reprendre. Enfin, il les a jettés pêle-mêle dans la bourſe, & nous a entraînés dans le jardin.

Mde. de Grammont. Mais ſavez-vous qu'il en manque ſix?

Julie. Eſt-il vrai, maman?

Mde.

Mde. de Grammont. Comment, s'il eſt vrai, quand je vous le dis ? Voyez, ſi l'on peut s'en repoſer en rien ſur vous ? C'eſt votre devoir de veiller à ce que rien ne ſe perde.

Julie. Eh mon Dieu, maman, j'étois aſſez embarraſſée. Ces enfans ſont ſi brouillons ! Il falloit les ſuivre ſans ceſſe, & courir de l'un à l'autre, pour les empêcher de briſer vos laques & vos porcelaines. Ils ont pu diſperſer les jetons, pendant que j'étois occupée d'un autre côté.

Mde. de Grammont. Il faut pourtant qu'ils ſe trouvent.

Juſtine. Je n'en ſais qu'un moyen ; c'eſt de faire retourner les poches de tous ces petits Meſſieurs, avant qu'ils ne ſortent.

Mde. de Grammont. Fi donc, Juſtine ! J'irois faire cet affront à leurs parens !

Julie. Oh ! je ſuis bien ſûre qu'aucun d'eux n'eſt capable d'une baſſeſſe.

Mde. de Grammont. Je le crois auſſi : mais à leur âge, on eſt capable d'une étourderie. Va, ma fille, va leur demander poliment ſi quelqu'un de la compagnie, ſans y penſer, n'auroit pas mis des jetons, avec ſon argent, dans ſa bourſe. Ta commiſſion eſt délicate, & demande beaucoup de ménagement : prends bien garde à n'offenſer perſonne, en laiſſant entrevoir quelques ſoupçons injurieux.

Julie. Oui, maman, j'y vais.

Mde. de Grammont. Accuſe toi devant eux de négligence ; & dis-leur qu'on s'en prendroit à toi, ſi les jetons ne pouvoient ſe retrouver,

Julie. Je comprends à merveille. Laiſſez-moi faire.

Mde. de Grammont. Tu diras, en paſſant, à Robert de venir me parler ici.

Julie. Oui, maman.

SCENE IV.

Mde. de Grammont, Juſtine.

Juſtine (*qui s'eſt occupée à chercher pendant la fin de la derniere ſcene.*) Je puis toujours bien répondre qu'ils ne ſont pas dans cette piece. Il n'y a pas un recoin que je n'aie viſité.

Mde.

Mde. de Grammont. Voilà des choiſes qui ne devroient pas arriver dans ma maiſon. Je tremble, autant que je deſire d'être éclaircie ſur cet évenement.

SCENE V.

Mde. de Grammont, Juſtine, Robert.

Robert. Me voici, Madame, que voulez-vous de moi ?

Mde. de Grammont. Robert, c'eſt pour vous dire qu'il manque ſix jetons d'argent.

Robert. Eſt ce que Madame me ſupçonneroit de les avoir détournés ?

Mde. de Grammont. A Dieu ne plaiſe, mon ami! Je te connois trop bien pour avoir de pareilles idées. Mais comme tu as traverſé l'appartement, je voulois te demander ſi tu ne les avois pas vus ſur quelque fauteuil.

Robert. Des jetons ſur des fauteuils ?

Mde. de Grammont. Je ſais que ce n'eſt pas leur place: mais les enfans s'en ſont ſervis pour jouer. Ils les auront peut-être laiſſés étourdiment dans un coin: & tu aurois pu les voir.

Robert. Je ne les ai pas vus, Madame.

Mde. de Grammont. Tant pis, me voilà fort embarraſſée. Je ne ſais quel parti prendre. Il faut certainement qu'ils ſe ſoient perdus aujourd'hui. Je les comptai moi-même hier au ſoir. Mais cherchez donc, Juſtine.

Juſtine. Vous avez vu, Madame, que je n'ai pas perdu un moment. Les pauvres domeſtiques ſont bien à plaindre, quand il s'égare quelque choſe dans une maiſon. On gronde, & l'on ſoupçonne même les plus honnêtes.

Mde. de Grammont. Les plus honnêtes doivent me pardonner de les comprendre dans mes recherches, pour découvrir celui qui ne l'eſt pas.

Robert. Vous pouvez commencer par moi, Madame. Les fripons ſont les premiers à ſe fâcher de ce qu'on les ſuſpecte.

Juſtine. Je ne crains rien de ce côté, Dieu merci. Mais c'eſt toujours un affront pour des domeſtiques, lorſqu'il ſe fait des recherches dans une maiſon.

Mde. de Grammont. Mettez-vous un moment à ma place; que feriez-vous ?

Robert.

Robert. Ce que je ferois, Madame ? Il me vient une idée : & ſi vous me permettez de l'exécuter je vous garantis que je retrouverai ce que nous cherchons.

Mde. de Grammont. Mais ſonges-tu qu'il ne faut compromettre perſonne ? Quel eſt ton deſſein ?

Robert. Je ne puis vous le dire. Un ſeul mot le feroit manquer. Ayez ſa bonté ſeulement de faire aſſembler ici tout le monde. Je vous promets que le voleur ſe dénoncera lui même.

Mde. de Grammont. Je ne ſais ſi je dois. . . .

Robert. Vous me connoiſſez, ma chere Maîtreſſe. Soyez ſûre que perſonne n'aura à ſe plaindre que le coupable : & je ne crois pas que vous veuilliez le ménager.

Mde. de Grammont. Eh bien, je connois ta prudence ; je m'en rapporte à toi.

Robert. Bon ! je vais tout diſpoſer pour mon ſortilege. N'en ſoyez point effrayée. Rien n'eſt plus naturel.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

Mde. de Grammont, Juſtine.

Juſtine. Madame, il a parlé de ſortilege, avez-vous entendu ? Si je n'étois pas ſi ſûre d'être innocente, j'en mourrois d'avance de frayeur.

Mde. de Grammont. Taiſez-vous donc, imbécille.

SCENE VII.

Mde. de Grammont, Auguſte, Juſtine.

Mde. de Grammont. Te voilà, Auguſte ? D'où vient cet air empreſſé ? Eſt-ce que tu me rapportes les jetons ?

Auguſte. Non, maman ; je ne fais que d'apprendre qu'il vous en manque ſix. Ma ſœur vient de nous le dire.

Mde. de Grammont. Et comment a-t-on reçu cette nouvelle ?

Auguſte.

Auguſte. Nous avons tous été bien ſurpris. Les petits Duluc & leur ſœur veulent venir ſe défendre auprès de vous. Ils ſont tous très-fâchés, maman.

Mde. de Grammont. omment donc ? Je les ſuſpecte moins que perſonne au monde. Et M. d'Orgeville ?

Auguſte. Oh ! il eſt furieux. Il dit que c'eſt lui faire une bien mauvaiſe réception, que de le regarder comme un voleur.

Mde. de Grammont. J'eſpere que Julie n'aura pas employé d'expreſſion déſobligeante ?

Auguſte. Non, maman, au contraire. Elle a parlé avec beaucoup de politeſſe.

Mde. de Grammont. Pourquoi donc M. d'Orgeville s'eſt-il emporté ? Il n'y avoit rien de perſonnel pour lui.

Auguſte. Je ne ſais, mais ſa ſœur l'a tiré à part : il n'a pas daigné ſeulement l'écouter. Il vouloit s'en aller tout de ſuite. Par bonheur ſon chapeau eſt reſté ici. Il revient le chercher : mais il a déclaré qu'il partiroit ſur l'heure. Il menace d'aller ſe plaindre à ſon papa.

Mde. de Grammont. Il ne ſortira point ; & je veux moi-même prévenir ſon pere, lorſqu'il viendra le chercher.

Auguſte. Tous les autres deſirent & demandent à haute voix de venir ſe juſtifier auprès de vous.

Mde. de Grammont. Ils n'ont à ſe juſtifier de rien. Je ne voulois que ſavoir s'ils étoient en état de me donner quelques éclairciſſemens. Ils ſont tous aſſez bien nés pour que je ne leur impute aucune indignité. Mais je connois les fantaiſies des enfans. Ils veulent tout voir, toucher à tout : &, par inadvertance, on peut mettre une choſe dans ſa poche, ſans avoir intention de la voler.

Auguſte. Eh mon Dieu, oui ! J'avois bien pris l'autre jour, ſans le ſavoir, la bourſe de ma ſœur.

Mde. de Grammont. Doucement. Je les entends ſur l'eſcalier. Juſtine, laiſſe-moi ſeule avec eux, & va voir ſi Robert fait ſes préparatifs.

Juſtine. J'y vais pour vous obéir, Madame ; mais ce n'eſt qu'en tremblant.

SCENE

SCENE VIII.

Mde. de Grammout, Auguſte, Julie, le Chevalier d'Orgeville, Eliſe, Gabriel, Lucien, Sophie.

Mde. de Grammont. Bonjour, mes petits amis, je ſuis enchantée de vous voir.

D'Orgeville. Mademoiſelle Julie vient de nous dire, Madame, qu'il manquoit ſix des jetons d'argent, avec leſquels nous avons joué ici par malheur. J'en ſuis très-fâché ; mais je ne m'attendois pas qu'on pût ſoupçonner quelqu'un de la compagnie de les avoir pris. Je vous réponds au moins pour moi, & pour ma ſœur.

Mde. de Grammont. Que le Ciel me préſerve d'avoir de mauvaiſes idées de perſonnes de votre Condition ! Ma fille ne vous a certainement pas témoigné que j'euſſe la moindre crainte ?

Eliſe. Non, Madame ; elle nous a demandé ſeulement ſi nous les avions emportés, par mégarde, ou pour jouer dans le jardin.

Mde. de Grammont. Vous auriez pu le faire innocemment. Je ne vois qu'elle ſeule de coupable en toute cette affaire. C'eſt de ne vous avoir pas fait jouer avec les jetons que je lui ai donnés pour ſon uſage.

Gabriel. Nous n'aurions pas plus emporté des autres que de ceux là.

Lucien. Oh mon Dieu ! je n'aurois jamais oſé remettre le pied dans la maiſon, ſi j'avois pris ſeulement une épingle chez vous.

Sophie (*en vuidant ſes poches.*) Tenez, voici mes poches. Je n'en ai pas d'autres à mon fourreau.

Mde. de Grammont. Eh non, mes enfans ! je vous ai déja dit combien j'étois loin d'avoir de ces idées. La perte de ſix jetons n'eſt pas conſidérable. Cependant je ne puis vous cacher qu'elle m'affecte ſenſiblement. Je voudrois, pour dix fois ce qu'ils valent, qu'ils ne fuſſent pas égarés.

D'Orgeville. Quand ils ne vaudroient qu'une bagatelle, ils ne devroient pas s'être perdus parmi nous. Mais on a des valets ; & ces gens-là ne ſont pas toujours fideles.

fidèles. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on s'en eſt plaint au château.

Julie. Et moi, je vous aſſure que cela n'eſt jamais arrivé dans notre maiſon.

Auguſte. Je répondrois, la main ſur le feu, de tous nos domeſtiques.

Mde. de Grammont. J'ai mis en eux, depuis long-tems, la plus grande confiance ; cependant, M. le Chevalier, ſi vous aviez obſervé quelque choſe, vous m'obligeriez de m'en avertir.

D'Orgeville. Oh ! rien, rien. . . . Mais, quand nous ſommes allés dans le jardin, n'ai je pas vu la femme-de-chambre entrer ici ?

Mde. de Grammont. Juſtine, M. le Chevalier ! Oh ! je ſuis tranquille ſur ſon compte. Depuis ſix ans qu'elle eſt chez moi, tout paſſe entre ſes mains : &, ſi elle avoit eu des projets ſur ma fortune, elle auroit pu détourner des effets d'une bien plus grande importance.

D'Orgeville. Votre veux domeſtique n'y eſt-il pas entré auſſi ? Il n'a pas une figuré très-heureuſe, ce griſon-là. Je ne voudrois pas le rencontrer le ſoir ſur mon chemin.

Mde. de Grammont. Fi donc, Monſieur ! qui peut vous avoir donné ces prevéntions contre l'honnête Robert. C'étoit l'homme affidé de mon beau-pere ; & il eſt plus ancien que moi dans la famille. S'il pouvoit devenir infidèle, ni vous, ni moi, nous n'aurions plus ſur la terre perſonne à qui nous confier.

D'Orgeville. Enfin, Madame, quelqu'un peut s'être gliſſé dans le ſalon après nous.

Mde. de Grammont. Oui, cela pourroit être ; & je vais m'en éclaircir. Amuſez-vous a jouer juſqu'à mon retour.

D'Orgeville. Non, Madame ; après ce qui s'eſt paſſé, je ne puis reſter ici plus long-tems. Monſieur Auguſte, ne ſauriez-vous point ce qu'eſt devenu mon chapeau ?

Auguſte. Robert l'a pris pour le nettoyer. Il vous le rapportera.

D'Orgeville. Il me le faut ſur le champ.

Eliſe. Eſt-ce que tu ne veux pas attendre mon papa ? Tu ſais qu'il doit venir nous chercher dans ſa voiture !

Mde. de Grammont. Je ne ſouffrirai point que vous vous en retourniez à pied. Il y a près d'une lieue d'ici au

château. Attendez-moi. je vous prie, je ne tarderai guère à revenir.

SCENE IX.

Auguſte, Julie, d'Orgeville, Eliſe, Gabriel, Lucien, Sophie.

D'Orgeville. Je ſuis ſort ſurpris que votre maman ait oſé ſe permettre des ſoupçons à notre égard. Des perſonnes comme nous voler des jetons!

Julie. Elle n'a jamais eu cette penſée, Monſieur. Elle a pu croire que nous les aurions mis, par diſtraction, dans notre poche: & j'aurois été capable, auſſi bien qu'un autre, de cette étourderie. Mais voler! il n'y a pas un mot qui reſemble à cela dans tout ce qu'elle a dit.

D'Orgeville. S'il n'y avoit eu ici que de petits bourgeois, *(en regardant Gabriel, Lucien, & Sophie,)* elle auroit pu croire tout ce qu'elle auroit voulu; mais elle devoit bien ſavoir faire une différence.

Gabriel. C'eſt de nous apparemment que vous entendez parler, Monſieur; votre regard me le dit. Mais il faut que je vous diſe, à mon tour, qu'ici à la campagne, c'eſt la maniere de penſer & de vivre, & non la naiſſance, qui fait la véritable nobleſſe.

D'Orgeville. Voyez donc comme ces campagnards s'anobliſſent, pour un petit coin de terre qu'ils labourent! Vous êtes bien heureux qu'il n'y ait pas d'autres enfans que vous dans notre voiſinage, & que nous ſoyons obligés, M. Auguſte & moi, de vous recevoir dans notre compagnie, pour nous aider a nous divertir. A la ville, vous n'auriez pas eu cet honneur, je vous en réponds, malgré votre maniere de vivre & de penſer.

Auguſte. Parlez pour vous ſeul, M. d'Orgeville. A la ville, comme ici, je me ferai toujours honneur de la ſociété de mes chers amis.

Julie. Oui certainement, Monſieur le Chevalier. Ils nous donnent plus de bons exemples dans un jour que nous n'en recevrions dans un an d'une douzaine de petits gentils-hommes comme vous.

Eliſe

Eliſe. Voilà, mon frêre ce que tu mérites. Pourquoi les attaquer ?

D'Orgeville. Ne vas-tu pas auſſi faire la Philoſophe, toi ? Tu penſes certainement comme moi dans le fond du cœur, quoique tu n'en diſes rien. Eſt-ce que tu as oublié ce que maman nous répete tous les jours des enfans de bourgeois : Ne vous mêlez jamais avec les petites gens. Dans une baſſe condition, on ne peut avoir qne des ſentimens bas.

Auguſte. Eſt-ce que vous croiriez mes amis capables de prendre quelque choſe dans une maiſon étrangere ?

Gabriel. Dites Monſieur : Nous avez-vous vu ſeulement approcher de la table ?

Sophie. Au lieu que je vous ai vu, moi, tenir des jetons dans votre main, & les regarder même de fort près.

(D'Orgeville s'élance vers elle, & veut la frapper. Auguſte & Gabriel ſe mettent devant lui, & le retiennent.

Auguſte. Doucement, doucement, c'eſt à moi que vous aurez à faire.

Gabriel. Non, mon ami, je ſaurai bien défendre ma ſœur. Qu'il oſe ſeulement la menacer ! Je lui déclare que je ne ſuis pas plus épouvanté de ſa taille que de ſa nobleſſe.

D'Orgeville. Oh ! je ne ſuis pas fait pour me battre avec de petits bourgeois.

Julie. Fort bien. Et vous ne vous ſeriez pas compromis ſans doute a battre une petite bourgeoiſe ?

D'Orgeville. Je ne laiſſe pas attaquer mon honneur.

Eliſe. Cette petite fille auroit encore mieux fait de ſe taire.

Julie. C'eſt une enfant : & l'on peut bien lui pardonner, ſur-tout lorſqu'elle dit la verité.

D'Orgeville. La vérité ? Qu'entendez-vous donc par-là ?

Gabriel. Que vous avez tenu des jetons dans vos mains, & que vous les avez regardés. Rien de plus. A-t-elle dit autre choſe ? Et cela n'eſt-il pas vrai ?

D'Orgeville. Je ne m'abaiſſe pas a vous répondre.

Gabriel. Rien de mieux a faire, lorſqu'on n'a que de mauvaiſes raiſons a repliquer.

SCENE X.

Mde. de Grammont, Auguſte, Julie, d'Orgeville, Eliſe, Gabriel, Lucien, Sophie.

Mde. de Grammont. Qu'eſt-ce donc que ce vacarme, Meſſieurs ? Eſt-ce qu'il y a des querelles dans ma maiſon ?

D'Orgeville. J'eſpere, Madame, que vous me vengerez des inſultes que je viens de recevoir de ces gens-là.

Mde. de Grammont. Qui appellez-vous ces gens-là ? Je ne ſuis pas accoutumée a entendre nommer ainſi ces Meſſieurs, & moins encore a recevoir des plaintes ſur leur compte.

Auguſte. C'eſt qu'ils n'ont pas été d'humeur de ſouffrir les grands airs avec leſquels on vouloit les traiter.

Julie. Oui, Monſieur le Chevalier eſt mécontent de ce que nous ne lui avons pas donné une ſociété de jeunes Princes.

Gabriel Il s'imagine qu'on doit nous ſoupçonner d'avoir pris les jetons plutôt qu'une perſonne de ſa naiſſance.

Lucien. Comme ſi nous n'avions pas notre honneur a garder comme lui !

Sophie. Et ne vouloit-il pas auſſi me battre ? Heureuſement que mon frêre a ſu lui rabattre ſon caquet.

Mde. de Grammont. Mais cela n'eſt pas croyable !

Eliſe. C'eſt que mon frêre eſt un peu vif.

Mde. de Grammont. La vivacité ſied très-bien à ſon âge. Mais il ne faut pas être dédaigneux, turbulent, & inconſidéré.

SCENE XI.

Mde. de Grammont, Auguſte, Julie, d'Orgeville, Eliſe, Gabriel, Lucien, Sophie, Robert, (portant un Coq dans une corbeille couverte d'une ſerviette.)

Robert. Il n'y a rien a dire, Madame, tous les gens de votre maiſon ſont innocens, auſſi vrai que je m'appelle Robert, & que mon Coq eſt un devin, qui ne ſe trompe jamais.

Sophie. (*en ſautant de joie,*) Oh! un Coq! un Coq!

Robert. Oui, ce n'eſt pas autre choſe. Voyez-vous? (*Il ſoulève un peu la ſerviette, & laiſſe entrevoir un peu la crête & le cou de l'animal.*) Vous voyez bien? C'eſt un Coq, mais un Coq qui n'a jamais eu ſon pareil. Il me dit des choſes que perſonne au monde ne peut ſavoir. S'il y a un brin de paille de perdu, je n'ai qu'à lui faire ma conſultation, & il devine tout de ſuite qui l'a dérobé, quand il ſeroit à dix lieues delà, & qu'on l'auroit mis ſous trente ſerrures.

Julie. Tu pourras donc découvrir qui a pris les jetons?

Robert. Comment, ſi je le pourrai? Derniérement, au cabaret, on m'avoit eſcamoté ma pipe. Je courus tout de ſuite chercher mon Coq, & il m'apprit que c'étoit ce vilain poſtillon, qui s'eſt caſſé la jambe depuis ce tems-là.

Sophie. Vous ſavez donc faire parler votre Coq?

Robert. Oui vraiment, comme les coqs ſavent parler, *Co, Co, Coquerico.* Avec cela, nous nous entendons à merveille, tout comme ſi je diſcourois avec vous.

Julie. Tu ne nous avois pas inſtruit de ſon talent.

Robert. C'eſt qu'ordinairement rien ne ſe vole dans cette maiſon.

Julie. Maman, je vous en prie, laiſſez-lui faire ſon tour.

Mde. de Grammont. Je le veux bien. Cela vous donnera du moins un quart-d'heure d'amuſement. Allons, Robert, tu peux commencer.

Robert. Oh, Madame! on ne va pas ſi vîte. Il me faut d'abord une chambre où il n'y ait pas un rayon de jour.

Mde. de Grammont. Rien de plus facile. Il n'y a qu'à fermer les volets.

Julie. Maman, je cours les pouſſer en dehors.

Mde. de Grammont. Tu ne ſaurois attendre. Robert ſe chargera de ce ſoin.

Robert. Oui, Madame, j'y vais.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

Mde. de Grammout, Auguſte, Julie, d'Orgeville, Eliſe, Gabriel, Lucien, Sophie.

(*Auſſi-tôt que Robert eſt ſorti, tous les enfans s'attroupent autour de la corbeille, ſoulevent la ſervietie, & regardent deſſous. D'Orgeville ſeul ſe tient éloigné. Sa contenance annonce du trouble & de l'embarras.*)

Auguſte. Ce Coq annonce certainement quelque choſe de ſurnaturel. Ses yeux ſont étincelans comme deux étoiles.

Julie. Et ſa crête, comme elle eſt rouge! Comme elle ſe dreſſe, & s'agite ſur ſa tête!

Sophie. Vous imaginez donc qu'il ſait faire tout ce que dit Robert?

Lucien. Notre papa nous a inſtruit de ce qu'il falloit croire de tous ces contes de bergers.

Gabriel. Robert eſt un vieux chaſſeur; & je ſuis sûr qu'il s'entend mieux à faire taire les oiſeaux avec ſon fuſil qu'a à faire parler les Coqs avec ſa baguette.

Eliſe. Que ſait-on? J'ai entendu raconter à ma bonne des choſes ſi extraordinaires!

D'Orgeville. Comment peux-tu écouter de pareilles ſottiſes, ma ſœur? Si j'avois mon chapeau. . . .

Mde. de Grammont. Tant mieux, Chevalier, que vous en ayiez cette idée. Je voudrois qu'on parvînt a détromper

tromper Robert de ſes imaginations. Un Coq devenir les voleurs ! Qu'elle ſimplicité !

D'Orgeville. (*avec affectation.*) Nous allons bien rire, je crois, a ſes dépens.

(*Les volets ſe ferment tout-à-coup.*)

(*Avec inquiétude.*)

Mais pourquoi donc cette obſcurité ? Je n'aime pas à être dans les tenebres, moi.

Julie. Maman, ſi le Coq ne voit perſonne, comment pourra-t-il reconnoître le voleur ?

Mde. de Grammont. Je n'y comprends rien.

Sophie. Je voudrois bien avoir le ſecrèt de le faire chanter. Allons, mon petit Coq, vois combien il fait noir. Régale-nous de ton *Coquerico* de minuit. . . . Il ne dit mot.

Julie. Apparemment qu'il n'obéit qu'à la voix de ſon maître.

(*Robert rentre dans le ſallon.*)

SCENE XIII.

Mde. Grammont, Auguſte, Julie, d'Orgeville, Eliſe, Gabriel, Lucien, Sophie, Robert.

Mde. de Grammont, Te voilà content, Robert ? Il n'y a plus de jour.

Robert. Oui, Madame. C'eſt bien comme cela. Maintenant, ceux qui n'ont rien a ſe reprocher, peuvent demeurer ici. Mais s'il y a quelqu'un de coupable, je lui conſeile de s'en aller. Quoi ! tout le monde reſte ?

D'Orgeville. Voyez la belle fineſſe ! Crois-tu qu'on en ſoit la dupe ?

Robert. Je vois donc qu'il faut employer ma grande magie.

(*Il fait ſiffler ſa baguette, en la faiſant tournoyer rapidement dans l'air. Puis on l'entend tracer à terre des cercles redoublés autour de la corbeille, en prononçant à haute voix des mots barbares.*)

Voilà qui ſe diſpoſe à merveille.

Or ça, mon Coq, prends bien garde auz fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Allons, mes petits Meſſieurs, & mes petites Demoiſelles, approchez-vous. Que chacun, à ſon tour, vienne paſſer la main droite ſous la ſerviette, & careſſer mon Coq ſur le dos. Vous entendrez le beau ramage qu'il fera quand il ſera touché parle criminel.

Or ça, mon Coq,prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Eh bien! eſt-ce qu'aucun de vous n'oſe commencer?

Mde. de Grammont. Comment donc? On pourroit croire que vous êtes tous coupables?

Sophie. Je ſuis la plus petite; mais je vais donnner l'exemple, moi.

(*Elle leve d'une main la ſerviette, & paſſe l'autre deux ou trois fois ſur le dos du Coq.*)

Voyez vous? il ne chante pas. Ce n'eſt donc pas moi qui ai volé?

Robert. Fort bien. Paſſez maintenant de ce côté, votre main par derriere. Y eſt-elle?

Sophie. Touchez.

Robert. Bon. A vous, M. Auguſte.

Auguſte. Oh! je ne crains pas plus que Sophie.—— Voilà qui eſt fait. Voyez s'il a chanté? Tiendrai-je auſſi la main derriere?

Robert. Eh ſûrement! c'eſt pour tous. Paſſez donc là. Allons, un autre.

Julie. J'y vais.—S'il avoit chanté pour moi, il auroit été un grand menteur.

Robert. Rangez-vous auprès de vôtre frêre. Qui vient maintenant?

Eliſe. C'eſt à mon tour.—Muet comme un poiſſon! Ce n'eſt pourtant pas faute de le toucher. J'aipaſſé ma main quatre fois.

Robert. Toutes les mains ſont-elles au moins derrière le dos?

Sophie, Auguſte, Julie, Eliſe.
Oui, oui, oui, oui.

Gabriel.

Gabriel & Lucien. Après vous, Monſieur le Chevalier.

D'Orgeville. Bon ! je donne bien dans ces bêtiſes, moi.

Mde. de Grammont. Eſt-ce que vous voulez faire manquer notre jeu ? un peu de complaiſance, je vous prie.

D'Orgeville. Oh ! s'il ne tient qu'à cela, de tout mon cœur.——Je ne vois pas qu'il ait chanté pour moi plus que pour les autres.

Sophie. O mon Dieu ! il n'y a plus que mes frères Eſt-ce que ce ſeroit l'un des deux ? . . . Oh non ! je ne le crois pas.

(*Gabriel & Lucien font la même céremonie, ſans que le Coq pouſſe un ſeul cri. Alors, tous les enfans partent d'un grand eclat de rire, en s'écriant :*)

Et le voleur ? Le voleur ? Il n'y en a donc pas ?

Mde. de Grammont. Robert, vous devriez renvoyer votre Coq au Sabat. Il n'eſt pas encore aſſez grand Sorcier. Cependant mes jetons ne ſe retrouvent point.

Robert. Voilà qui me confond. Mais patience. Ne bougez pas. Toujours la main derrière le dos.

(*Les enfans veulent ſe déranger.*)

Reſtez donc là, vous dis-je. C'eſt comme du viſ-argent ; cela ne ſauroit tenir en place.

(*A Madame de Grammont.*)

Madame, il faut qu'il manque quelque choſe à mes cercles. Je vais chercher une lumière pour voir. Ayez ſoin, je vous prie, que perſonne ne ſe déplace juſqu'à mon retour.

(*Il ſort.*)

SCENE XIV.

Mde. de Grammont, Auguſte, Julie, D'Orgeville, Eliſe, Gabriel, Lucien, Sophie.

D'Orgeville. Je ſavois bien, moi, ce qui arriveroit de tout cela. Pures bêtiſes !

Sophie. C'eſt un Coq à l'âne, ſon Coq.

Eliſe. Je ſuis bien-aiſe de le voir attrapé.

Julie. Qu'eſt-ce qu'il veut donc faire encore avec ſa lumière ?

Mde. de Grammont. Nous le ſaurons.

Sophie. Je voudrois voir le Coq à préſent. Il doit avoir l'air bien honteux, je crois.

SCENE XV.

Mde. de Grammont, Auguſte, Julie, D'Orgeville, Eliſe, Gabriel, Lucien, Sophie, Robert.

(*Robert revient avec un flambeau. Il marche vers l'endroit où tous les enfans ſont rangés. Il s'arrête à Sophie qui ſe trouve la premiere.*)

Allons, donnez-moi votre petite main. (*Elle lui tend la main gauche.*) Non, pas celle-là ; celle qui eſt derriere le dos. Bon.

Sophie (*en regardant ſa main, & pouſſant un grand cri.*) O mon Dieu, quelle vilaine main j'ai là ! noire comme du charbon ! Eſt-ce quelle reſtera noire toujours ?

Robert. N'ayez pas peur, j'en parlerai à mon Coq : il vous la rendra blanche comme la neige,

(*Les autres enfans n'ont pas la patience d'attendre que Robert vienne viſiter leurs mains. Ils regardent avec précipitation ; & on les entend s'écrier preſque tous à la fois :*)

Auguſte. Comme j'ai les doigts tout noircis !

Julie. Et moi donc ? Ce vilain Robert !

Eliſe. Le Coq mériteroit qu'on lui tordît le cou.

Gabriel. Je n'ai pas mal accommodé mes manchettes.

Lucien. C'eſt comme ſi j'avois trempé la main dans le pot au noir.

D'Orgeville (*élevant ſes mains d'un air triomphant.*) Voyez-vous ? il n'y a que moi qui les ai conſervé propres.

Robert. (*courant à lui, & le ſaiſiſſant par le collet.*) C'eſt donc vous, M. le Chevalier, qui avez les jetons. Rendez-les tout de ſuite, ſinon je vous fouille, & vous noircis de la tête aux pieds.

Eliſe. Le noircir ? O mon frère ! que deviendrois-tu ? Si tu les as, dépêche-toi de les rendre.

Mde.

Mde de Grammont. Songez-vous, Robert, à ce que vous dites ?

Robert. Je ſuis sûr de mon fait. Les jetons, ou un viſage de négre le plus foncé du Congo.

D'Orgeville (*en pâliſſant, & avec un profonde conſternation.*) Se pourroit-il que ſans y penſer ? . . .

(*Il fouille dans ſes poches.*)

Il eſt vrai que je les ai tenus dans les mains.

Il fait comme s'il les trouvoit tout-à-coup dans un coin de ſa veſte.)

Eh mon Dieu, les voilà ! qui auroit imaginé ? . . .

(*Tous les enfans paroiſſent frappés de ſurpriſe, & d'Orgeville de confuſion.*)

Mde. de Grammont. Robert !

(*Il s'approche d'elle.*)

(*Haut.*) Emportez votre Coq & votre Lumière, & allez nous ouvrir les volets.

(*Bas.*) Gardez-vous d'apprendre aux domeſtiques comment vous avez retrouvé les jetons. Dites qu'ils étoient au fond d'un tiroir.

Robert. Il ſuffit, Madame.

(*Il ſort.*)

SCENE XVI.

Mde de Grammont, Auguſte, Julie, d'Orgeville, Eliſe, Gabriel, Lucien, Sophie.

Mde. de Grammont. (*aux enfans.*) Mes amis, paſſez dans ce cabinet, vous trouverez de l'eau pour laver vos mains. Prenez bien garde de ſalir vos habits.

Sophie. Oui, pourvu que ce noir s'enaille. Si j'allois reſter barbouillée !

Mde. de Grammont. Ce n'eſt qu'une détrempe de ſuie ; une goutte d'eau l'emportera. Vous, M. le Chevalier, comme vos mains ſont propres, vous pouvez reſter ici.

(*Les enfans paſſent dans le cabinet.*)

SCENE XVII.

Mde. de Grammont, D'Orgeville.

Mde. de Grammont. Eh bien, Monſieur, ſe peut-il que vous ſoyez coupable d'une action auſſi baſſe ? Le voilà pourtant ce jeune Gentilhomme qui étoit ſi dédaigneux tout-à-l'heure envers d'honnêtes enfans de bourgeois, qui croyoit ſa nobleſſe compromiſe dans leur ſociété ! Ce n'eſt qu'un oil filou.

D'Orgeville. Pardonnez-moi, Madame, ... c'eſt que je jouois avec les jetons ; . . . & ſans y penſer . . . . Je ne puis vous dire comment ils ſe trouvent ſur moi.

Mde. de Grammont. Indigne excuſe qui aggrave encore votre faute ! Comment peut-on, à votre âge, montrer tant d'aſſurance & de front ?

D'Orgeville. Certainement, Madame, je n'avois pas de mauvais deſſeins. . . . C'eſt que j'étois ſi honteux qu'on pût me prendre pour un voleur !

Mde de Grammont. Mais, après les ménagemens & la délicâteſſe que j'avois dit à ma fille d'employer en les demandant, vous n'auriez pas eu à rougir de vous fouiller & de les rendre. Cela n'auroit paſſé que pour une pure inadvertance, une ſimple étourderie.

D'Orgeville. Je n'y penſois pas.

Mde. de Grammont. Et à quoi penſiez-vous lorſque vous avez voulu faire tomber mes ſoupçons ſur de braves domeſtiques, & ſur les amis de mes enfans ? A quoi penſiez-vous lorſque vous avez fait ſemblant de paſſer la main dans la corbeille, & de careſſer le Coq ?

D'Orgeville. Mais je l'ai careſſé.

Mde. de Grammont. Allez, petit ſcélérat ; non, je ne trouve pas ce mot trop fort pour vous. Heureuſement que vous n'avez pas acquis aſſez d'expérience pour ſavoir cacher vos crimes. Vous avez touché le Coq, dites-vous ? Et ne voyez-vous pas que vous vous ſeriez noirci les mains, puiſqu'il avoit ſur le dos une détrempe de ſuie ? Les autres n'ont pas eu peur de le careſſer, parce que leur conſcience ne leur reprochoit rien ; mais vous,

la

la crainte où vous étiez que l'artifice de Robert ne fût réellement un ſortilège vous a retenu. Vous avez cru ne pas vous trahir, par ce qui vous a préciſément décelé. Vous méritez que je raconte cette belle aventure a Monſieur votre père lorſqu'il viendra vous chercher ce ſoir.

D'Orgeville (ſe jettant à ſes genoux.) Oh non, Madame ! je vous en ſupplie. Il me battroit, il m'étoufferoit ſous ſes pieds.

Mde. de Grammont. Ce ſeroit peut-être mieux que d'élever un monſtre qui le deshonorera un jour par des infamies. Car, de quoi ne ſerez-vous point capable dans un âge plus avancé, puiſque dès l'enfance vous êtes déjà familier avec le crime ?

D'Orgeville. Ah ! Madame, pardonnez-moi par pitié. Jamais, jamais. . . .

Mde. de Grammont. Combien de fois n'avez-vous pas fait ces promeſſes ? ce n'eſt pas ici votre coup d'eſſai. Toutes les circonſtances me l'annoncent. Un enchaînement de menſonges ſi impudens !

D'Orgeville. Eh bien, ſi vous apprenez que de ma vie je touche a quelque choſe que ce ſoit au monde. . . .

Mde. de Grammont. Avant tout, dites-moi, que vouliez-vous faire de ces jetons ? Vous ne pouviez eſpérer de vous en ſervir ſans qu'on les reconnût. C'étoit donc pour les vendre ?

D'Orgeville. Oh, ne le croyez pas ! c'eſt qu'ils me faiſoient plaiſir à la vue. Je ne figurois que c'étoit comme d'autres jouets ; & je les ai mis dans ma poche ſeulement pour les avoir à moi.

Mde. de Grammont. Comment pouvez-vous avoir envie de ce qui appartient aux autres ? De quel droit ſurtout oſez-vous le prendre, & vous l'approprier ? Avouez-le-moi, Monſieur, eſt-ce la premiere fois ?

D'Orgeville (en ſe cachant le viſage.) Hélas, non, Madame ! j'en ai pris auſſi de tems en-tems à la maiſon : &, comme on n'a jamais ſu que c'étoit moi, je penſois encore aujourd'hui. . . .

Mde. de Grammont. Voilà une très-mauvaiſe penſée ! Quand il n'y auroit perſonne ſur la terre qui pût s'en appercevoir, ne ſavez-vous pas que Dieu voit tout, & qu'il ne laiſſe rien impuni ? Peut-être que cet événement eſt pour votre bien ; & vous vous corrigerez beaucoup

coup mieux, lorſque vous aurez été châtié comme vous le méritez.

D'Orgeville. Ah! que ſe ſoit par vous, par tout le monde, mais non par mon papa. Qu'il n'en ſache rien, je vous en conjure! dites-le, ſi vous voulez, à maman, ou à mon Précepteur.

Mde. de Grammont. Oui, je ſens combien cette nouvelle affligeroit mortellement Monſieur votre pére: &, par égard pour lui non pour vous je veux bien la lui cacher; mais à condition que vous viendrez ici avec votre Précepteur, & que vous me ferez en ſa préſence une promeſſe ſacrée de vous corriger. Je le prierai de veiller ſur votre conduite; &, s'il vous arrivoit jamais de manquer à votre parolé, je ne me contenterois pas d'en inſtruire votre famille, je le publierois devant toute la terre.

D'Orgeville. Oui, j'y conſens, j'y conſens.

Mde. de Grammont. Je vous aurois défendu le ſeuil de ma porte ſi je n'avois à cœur de vous voir changer. J'en veux juger par moi-même. Vous pouvez continuer de venir ici.

D'Orgeville. Eh! comment oſerai-je paroître devant vos domeſtiques?

Mde. de Grammont. Tranquilliſez-vous, Monſieur, j'ai eu plus de ſoin de votre réputation que vous-même. J'ai défendu à Robert de leur en rien dire; &, pour couvrir votre menſonge, vous m'avez forcée d'en imaginer un qui pût vous juſtifier à leurs yeux.

D'Orgeville. Ah! Madame que ne vous dois-je pas? Non, je n'oublierai de ma vie le ſervice que vous m'avez rendu. Mais vos enfans, & leurs amis?

Mde. de Grammont. Je les connois: ils ſont aſſez généreux pour vous pardonner. Faites-les venir.

(*D'Orgeville marche lentement vers le cabinet, & les appelle.*)

SCENE

SCENE XVIII.

Mde. de Grammont, Auguſte, Julie, d'Orgeville, Eliſe, Gabriel, Lucien, Sophie.

Eliſe. Allez, Monſieur, c'eſt indigne. Vous n'êtes plus mon frère. Je ne veux plus vous voir.

Mde. de Grammont. Non Madamoiſelle le Chevalier n'eſt pas ſi coupable qu'il peut le paroître. Il vient de m'avouer ſa conduite. C'étoit pour jouer encore dans le jardin qu'il avoit mis les jetons dans ſa poche. Mais, quand la choſe a ſemblé prendre la tournure d'une accuſation de vol, il a eu peur d'en être ſoupçonné. C'eſt une mauvaiſe honte que j'excuſe : mais ce que je ne puis excuſer, (*en s'adreſſant aux petits Duluc,*) c'eſt d'avoir voulu vous rendre ſuſpects dans mon eſprit.

Gabriel. Oh ! Madame, nous ne lui en voulons plus de mal à préſent. Nous ſavons qu'il faut pardonner, même à ceux qui nous offenſent, ſur-tout lorſqu'ils ſont malheureux.

Mde. de Grammont. Vous voyez, Chevalier, combien la nobleſſe des ſentimens l'emporte ſur celle de la naiſſance. Vous voilà réduit à la merci de ceux que vous avez accablés d'outrage, &, avec toute la fierté de votre nom, vous êtes l'objet de leur pitié.

D'Orgeville. Oh quelle honte pour moi ! Suis je aſſez humilié ?

Gabriel. Nous ne vous le ferons jamais ſentir. Tout ceci reſtera ſecrèt entre nous. N'eſt-ce pas Lucien ?

Lucien. Il peut compter ſur mon ſilence.

Gabriel. Et toi, Sophie ?

Sophie. Je ne veux pas le faire battre. Je ſens combien cela fait mal.

(*D'Orgeville ſe jette à leur cou, & les embraſſe*)

D'Orgeville. Je n'oſe vous demander a être encore reçu dans votre ſociété.

Gabriel. Ce ſera beaucoup d'honneur pour nous ſi elle vous eſt agréable.

Auguſte

Auguſte & Julie. Nous vous verrons avec le même plaiſir, tant que vous ſerez bien avec nos amis.

Eliſe. Vous êtes trop bons : il ne le mérite pas. Il faut que mon papa ſoit inſtruit de tout ce qu'il a fait.

Mde. de Grammont. Vous perdriez beaucoup dans mon eſtime, Mademoiſelle, ſi vous n'étiez pas touchée du répentir de votre frère, quand des étrangers en oublient leurs offenſes. Ne cherchez point a profiter de l'avantage que ſa faute vous donne, pour le perdre dans l'eſprit de ſes parens ; mais de l'empecher, par de ſages conſeils, de ſe rendre indigne de leur tendreſſe. J'oſe répondre que vous n'aurez jamais a rougir de lui.

D'Orgeville. Je ſerois bien indigne de tant de bontés, ſi cette leçon ne me ſervoit pas pour la vie.

Sophie. Prenez-y garde au moins, ou gare le Coq de Robert.

LE PETIT THOMAS.

THOMAS avoit ſix ans : il n'étoit pas méchant, mais ſa mère ne lui refuſoit rien, & ſon père craignoit de le faire pleurer en ne lui donnant pas ce qu'il demandoit : ſes fantaiſies devenoient toujours plus fréquentes, & on ne pût les ſatisfaire toutes, car ſon père & ſa mère étoient pauvres, ils vivoient un jour de ce qu'ils avoient gagné le jour précédent : il devint de mauvaiſe humeur, capricieux, mutin ; il vouloit tout ce qu'il voyoit, on ne pouvoit le lui donner, & il alloit bouder dans un coin, gâtoit le mur pour s'amuſer, faiſoit des trous à ſon habit pour marquer ſa colère & ſe venger, ne faiſoit rien de ce qu'on vouloit qu'il fît, & ſouvent il faiſoit le contraire.

Sa mère & ſon père s'en affligeoient, & le crurent méchant : " Hélas ! diſoit la mère, j'eſpérais que notre " petit

" petit Thomas nous conſoleroit dans nos chagrins " qu'il nous aideroit dans nos beſoins, qu'il donneroit " de la joie à notre vieilleſſe, &, qu'après avoir travaillé " pour le nourrir & l'éver, il travailleroit à ſon tour " quand nous ne le pourrions plus ; & voilà qu'il ajoute " à nos peines ! il a le cœur mauvais, diſoit le père ; " il ſe fera haïr de tout le monde & ne recevra de ſe- " cours de perſonne : Il fera quelque méchanté action, " il ſera empriſonné & puni ; il vivra dans la honte & " le malheur. Oh ! puiſſai-je être mort avant que cela " arrive !"

Ces penſées affligeantes revenoient ſouvent ; elles les attriſtoient ; ils ne ſe levoient plus, ils ne travailloient plus avec joie, il n'y avoit plus de gaieté à leurs petits repas ; le chagrin les rendit languiſſans & foibles ; bientôt les forces leur manquèrent pour le travail. Un matin qu'ils s'étoient plus affligés qu'à l'ordinaire, ils ſe ſentirent ſi affoiblis qu'ils ne pûrent ſe lever : ils demeurèrent au lit. Thomas ſe leva, & vint leur demander ſon déjeûné. Sa mère lui répondit qu'elle étoit malade, & ne pouvoit s'habiller pour le préparer. Thomas bouda ; ſa mère pleura, ſon pere ſoupira. Le petit homme attendit encore quelque tems ; mais, voyant qu'on ne bougeoit point, il prit ſon parti, & alla chez un voiſin demander du feu ; il en vouloit allumer chez lui : une petite fille lui ouvrit la porte ; il entra. Que viens-tu faire ici ? lui dit le voiſin d'un ton bruſque (car il ne l'aimoit pas.) Je voudrois que vous me donnaſſiez du feu. Prens-en, lui dit-il, puiſqu'on t'a laiſſé entrer ; mais ne t'aviſes pas de te préſenter jamais ici. Thomas étoit fier, ce ton mépriſant l'offenſa, & il ſortit même ſans prendre du feu.

Il alla chez un autre voiſin qui ouvrit ſa porte, &, voyant que c'étoit Thomas, la referma bruſquement ſans l'écouter. Rebuté par-tout, il vint poſer la pelle à feu dans ſa maiſon ; puis courut chez une bonne femme déja âgée, & qui lui avoit donné autrefois bien des bonbons : il lui demanda à déjeuner. Françoiſe (c'étoit le nom de cette femme) lui demanda pourquoi ſa mère ne lui avoit pas donné ſon déjeûné. Elle eſt au lit, dit Thomas. Et ton père ? Il eſt auſſi au lit : ils diſent qu'ils ſont malades. Et tu les laiſſes, tu les abandonnes, pour me demander

à déjeuner ! Va, je n'ai rien pour toi. Si j'avois plus qu'il ne faut pour me nourrir, je le donnerois à des pauvres enfans qui aiment leurs parens & font toute leur joie, tandis que toi, tu fais le tourment des tiens.

Thomas ſortit en pleurant, & revint lentement à la maiſon : en chemin, il ſe rappella qu'il avoit fait quelquefois le malade ſans l'être, & s'imagina qu'il en étoit de même de ſon père & de ſa mère. Pour s'en aſſurer, il monta ſur une petite chaiſe, entr'ouvrit les rideaux, & regarda ſes parens : il vit leurs viſages pâles & abattus ; il vit les larmes couler le long de leurs joues, & il en fut frappé : ému, il ferma les rideaux & s'aſſit au pied du lit, appuyant ſa tête ſur ſes deux mains. " Que je ſuis " malheureux ! (diſoit-il.) Si mes parens meurent, que " ferai je ? On ne veut pas me recevoir, on me chaſſe " de par-tout, on me refuſe un merceau de pain. J'ai " donc été bien méchant. Ma pauvre mère combien " vous m'aimiez ; combien je vous ai affligée ! Et mon " père, mon père—ils vont mourir peut-être !"

Il rêva encore quelque tems, puis retournant chez le premier voiſin qui l'avoit déja ſi mal reçu, il demande avec honnêteté qu'on lui prête un peu de pain & un peu de lait pour faire le dejêuné de ſes parens. Son ton humble & doux, ſa triſteſſe, le font écouter. " Tiens," lui dit cet homme ; " puiſque tu es honnête, je ne veux " pas te refuſer. Prens la moitié de ce pain la moitié " de ce lait, & va faire le déjeûné de tes parens : il eſt bien " juſte que tu le leur prépares, tandis qu'ils travaillent " pour toi." Thomas n'avoit pas oſé dire qu'ils etoient malades, parce qu'il craignoit des reproches ſemblables à ceux que lui avoit fait Françoiſe, quoiqu'il les méritât moins alors : & c'eſt pour cela que le voiſin n'y alla pas lui-même ; car il aimoit le père & la mère du jeune garçon.

Thomas porta le lait & le pain à ſa cuiſine ; puis alla chercher du feu, mit des brins de bois deſſus, & du plus gros enſuite, comme l'avoit vu faire à ſa mère : le bois s'enflamme, il approche le lait dans un pot de terre ; puis il porte une petite table près du lit. La mère s'en apperçoit. " Que fait notre garçon," diſoit-elle. " Rien " de bon peut-être," répondoit le père. Elle deſire le ſavoir, fait un effort pour s'aſſeoir, ſur ſon lit, & regardant

gardant au travers de la fente des rideaux, elle voit la petite table, & Thomas qui apportoit des tranches de pain, & deux écuelles. Elle le dit à ſon mari : " Vois, " (diſoit elle,) je crois que c'eſt pour nous qu'il fait cela : " car pourquoi ces deux écuelles ? Plut à-Dieu ! dit le " pêre ; je n'ai pas faim ; mais j'aimerois voir qu'il eſt " meilleur, & qu'il nous aime plus que je ne croyois."

Thomas vient enfin avec le lait déja chaud ; il en remplit les écuelles, &, ouvrant les rideaux. " Tiens, " maman, dit-il ; tiens, papa ; voilà pour déjeûner."— " Et c'eſt toi qui l'as fait ? (dit le pêre ;) où as-tu pris ce " lait & ce pain ?" Il répond que le voiſin a bien voulu lui prêter l'un & l'autre. Le pêre & la mere poſent leurs écuelles ; leurs yeux ſont ranimés par la joie : " viens, mon enfant, viens : tu n'es pas méchant com- " me nous le croyions ; tu nous rends la vie ;" & tous deux lui tendent leurs bras. Il s'y jete, il pleure avec eux, leur demande pardon de les avoir affligés, & les aſſure qu'ils n'auront plus deformais qu'a ſe louer de lui.

Il étoit encore dans leurs bras, lorſque Françoiſe entra portant ſon déjeûné qu'elle venoit partager avec ſes voiſins malades. Elle fut émue de ce ſpectacle intéreſſant, verſa des larmes de tendreſſe, & bénit le petit Thomas qui lui fit les careſſes les plus touchantes. Ils déjeûnerent tous enſemble, & jamais repas ne leur avoit paru plus agréable & plus doux.

La joie rendit bientôt des forces à ce bon pêre, à cette tendre mêre ; ils gueriſſent : Thomas fut heureux ; il ſe fit aimer de ſes voiſins, chérir de ſes parens, & de Françoiſe qui lui fit du bien auſſi long-tems qu'elle vécut.

6 MA 65

Fin du Tome Troiſieme.

Of the Proprietors of this Work may be had,

I.

THE CHILDRENS FRIEND.

Tranſlated from the French of M. Berquin. A new Edition, 6 vol. 12mo, on a large letter. Illuſtrated with 44 copperplate Engravings. One Guinea, bound.

II.

SELECT STORIES,

For the Inſtruction and Entertainment of Children.
By M. Berquin. In One Volume.
Illuſtrated with Four Copperplates. Price 3s. bound.

III.

THE FRIEND OF YOUTH.

Tranſlated from the French of M. Berquin.
Complete in Two Vols. Price 6s bound.

Alſo,

Alſo,

Juſt publiſhed in Three ſmall Volumes, 12mo,

I.

ABREGE DE L'HISTOIRE ANCIENNE,
En particulier de L'Hiſtoire Grecque,
Suive d'un Abrégé de la Fable.

II.

ABREGE DE L'HISTOIRE ROMAINE

III.

EXTRAITS
DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE
DE M. DE BOSSUET.

Faiſant partie du Cours d'Etudes, rédigé & imprimé originairement en France,
Par Ordre de LOUIS XVI.

Auxquels on a ajouté la date des Evénemens les plus remarquables.

A LONDRES, Chez C. DILLY, dans le Poultry.

Le titre de ces trois petits volumes, que l'on vendra ſéparément, ſuffiroit pour en anoncer le mérite. On dira

dira ſeulement que cet Ouvrage, par le moyen d'une table de demandes, réunit l'avantage d'une Hiſtoire ſuivie & détaillée.

Il y a à la fin de chaque volume une Table Géographique.

Il ſembloit ne manquer à ce Cours d'Hiſtoires, qu'une Table Chronologique; on l'a ajoutée.

Outre ces trois Tables, on trouvera en marge dans le corps de l'Ouvrage des notes qui y correſpondent.

L'Editeur a cru devoit donner cet Ouvrage au Public parce qu'il n'y a pas en Angleterre de Cours d'Hiſtoires qui réuniſſe auſſi parfaitement la Chronologie & la Géographie; ces deux yeux de l'Hiſtoire, qui devroient toujours l'accompagner.

The following Books are alſo printed for and ſold by C. Dilly.

Beauties of Hiſtory. By Mr. Stretch, 2 vol.

Borzacchini's Pariſian Maſter. Crown 8vo

———— Tuſcan Maſter. Crown 8vo

Britiſh Plutarch, 8 vol. 12mo

Burgh's Art of Speaking. 8vo

——'s Dignity of Human Nature

Brookes's Natural Hiſtory, 6 vol.

Cordery, Latin and French

Cambon's Letters and Converſations

Catéchiſme

Catéchiſme à l'Uſage de la Jeuneſſe; apres celui de Jacob Vernes. 12mo

Eutropius: Latin. 12mo

Eſprit des meilleurs Ecrivains Francois. 12mo

Excerpta Hiſtorica ex C. Jul. Cæſare, T. Livio Patavino, et Cornelio Tacito. In uſum Scholarum

Excerpta Poetica ex Ovidio, Propertio, Virgilio, Horation, Juvenali, &c.

Hiſt. Ch. XII. Roi de Suede. 12mo

Holder's French Grammar, crown 8vo; being an Improvement on the Principles of Chambaud, with Notes, by G. Satis

Leuſden's Greek and Latin Teſtament

Nugent's Dictionary of the French and Engliſh Languages. Square 12mo

The ſame book, beautifully printed on a pearl letter, in a ſmall pocket volume

L'Orateurs. 12mo

Roſe's (Dr.) French Collection

Satis's Claſſical French Exerciſes, with References to Holder's Grammar

——'s Claſſical French Exerciſes, without References

——'s Guide to ditto

Scot's Recueil

Vaucluſe's Moral and Entertaining Dialogues, French and Engliſh, 2 vol.

Voyages de Cyrus. 12mo

Warburton's Roman Hiſtory, from the Second Century of the Chriſtian Æra to the Deſtruction of the Greek Empire by the Turks; being a Sequel to Dr. Goldſmith's Hiſtory abridged

6 MA 65